

ROBERT JEAN-BOULAN

L'OMBRE SUR LA ROUTE



2^{FRS}

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia

PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

■■■■■■■■■■

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 7 fr. 50

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

■■■■■■■■■■

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 30 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C 90895

L'OMBRE SUR LA ROUTE

c90895

ROBERT JEAN-BOULAN

L'OMBRE SUR LA ROUTE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^t LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

L'OMBRE SUR LA ROUTE

CHAPITRE PREMIER

— A quoi pensez-vous, Josette ?

A cette question directe, la jeune fille tressaillit et leva la tête. Un sourire parut sur ses lèvres fraîches.

— Mais à rien ! Ou plutôt, si... Cette poésie est d'une si prenante beauté !

Lucien Noyelle ferma lentement le livre en poussant un léger soupir. Il savait bien — il savait trop bien — que ce n'était pas Verlaine qui faisait rêver ainsi sa compagne. Ou bien si réellement la magie du rythme et l'harmonie des phrases l'emportaient si loin de lui, il n'était point le compagnon avec lequel elle s'envolait au pays de la Chimère.

Ils étaient seuls dans le grand salon aux meubles clairs ; les stores baissés tamisaient les ardents rayons de ce soleil d'août. Dehors, peu de bruit. Les rumeurs de la ville venaient mourir jusqu'en cette rue vieillotte et paisible. Dans la grande maison, close à la chaleur, on n'entendait que le bourdonnement des mouches, et, tout à l'heure, la voix de Lucien qui scandait les strophes. Il se taisait, maintenant, et, muet, contemplait Josette avec une mélancolie non déguisée.

Celle-ci, reprise par sa songerie, les yeux fixés haut, les mains croisées sur ses genoux, ne semblait pas se douter de l'attention qu'on lui portait. Il est vrai que Lucien n'avait guère de séduction pour une jolie fille de dix-sept ans, éclatante de charme et de jeunesse. Petit et malingre, il semblait un de ces fruits avortés, desséchés avant le temps, qui se flétrissent étant encore verts. Il n'avait jamais été bien portant. Enfant, il n'était sorti d'une maladie que pour tomber dans une autre. Jeune homme, sa santé était restée chancelante. Il avait des bras trop longs, qui lui donnaient, quand il marchait, une vague apparence simiesque. Son visage, étroit, maigre et sans couleur, n'offrait aucun attrait, si ce n'est seulement la lueur de deux yeux bruns assez beaux, où flottait toujours une tristesse, la tristesse de ceux qui n'ont jamais connu l'orgueilleuse joie que donne une large poitrine et des muscles solides.

Josette faisait avec lui un frappant contraste. Blonde, grande, élancée, les traits fins, le sourire charmant, qui découvrait ses belles dents éclatantes, elle était sa vivante antithèse.

Lucien et Josette se connaissaient depuis l'enfance. Les Noyelle possédaient la grande propriété où ils vivaient toute l'année, aux environs de Libourne. Quant à Josette, elle n'était que la fille des gardiens, d'humbles et honnêtes travailleurs, qui voyaient avec une fierté secrète leur fille accueillie chez les Noyelle comme une enfant de la maison.

La porte s'ouvrit. Une femme, grande et sèche, aux traits anguleux, entra. C'était Mme Noyelle.

— Josette, dit-elle, ta mère te demande pour l'aider à étendre la lessive...

Elle se leva avec empressement.

— J'y vais, Madame.

Elle disparut. Lucien étendit le bras, posa le volume sur une petite table et soupira. Sa mère s'approcha de lui.

— Qu'as-tu, mon chéri ? questionna-t-elle en lui passant doucement la main sur le front. Te sens-tu mal ?

L'avorton esquissa un geste impatient.

— Mais non, maman ! Voyons, je t'en prie ! Tu me traites toujours comme un bébé ou un convalescent...

Mme Noyelle soupira à son tour. Elle n'avait cessé de trembler toute sa vie pour cet enfant unique et passionnément chéri. Mais Lucien se révoltait devant les soins et la sollicitude dont on l'entourait. Il voulait être un adolescent comme les autres. Il se débattait farouchement contre cette malédiction sourde qui semblait s'appesantir sur lui depuis sa naissance. Et il haïssait d'instinct tout ce qui pouvait lui rappeler son état d'infériorité.

Souvent, oh ! bien souvent, il avait envié avec des cris de rage étouffés les beaux garçons qu'il voyait passer, robustes, fiers, le torse large. A ceux-là, la vie souriait, tendait des bras de mère. Ils n'avaient qu'à désirer pour obtenir. Tandis que lui... que lui...

L'image de Josette revint dans sa pensée. Il ferma les yeux pour mieux la conserver. Cette Josette, rayonnante de grâce et de fraîcheur, qu'il avait connue fillette, puis jeune fille, il l'aimait depuis toujours. Comment ne l'aurait-il pas aimée ? Madame Noyelle, loin de voir d'un mauvais œil cet attachement précoce, le favorisait ouvertement. Elle ne s'abusait pas sur l'état de son fils, et savait qu'il lui serait presque impossible de créer un foyer. Alors, tout simplement, elle eut ce calcul monstrueux dont son amour maternel lui dissimula l'horreur : cette enfant, cette petite Josette, serait trop heureuse, d'entrer dans la riche famille Noyelle... Elle était fine et jolie. D'ailleurs, l'état de Lucien lui défendrait toujours une vie agitée. Elle serait la fée de son foyer, la compagne rêvée qui le soignerait et continuerait la tâche de la mère qui viendrait peut-être à manquer un jour... Lucien apporterait l'argent et elle, sa belle, son éclatante santé. Troc scandaleux, mais qui lui parut, à elle, tout naturel. Aucune parole ne fut prononcée entre Mme Noyelle et les Bonnard, les parents de la petite. Celle-ci était encore bien jeune... Mais, ce fut une entente tacite, aussi fermement conclue que si une explication avait eu lieu entre eux. Et puis, qu'auraient pu dire les

Bonnard ? Ils dépendaient entièrement des Noyelle. Les temps étaient durs et la place était bonne.

La seule personne qui ne fut pas consultée fut Josette.

Elle ne se douta de rien. N'avait-elle pas toujours eu l'habitude de jouer avec Lucien, d'être avec lui ? Il lui parut tout simple de continuer à bavarder avec lui, de temps en temps, comme par le passé. Quelque chose lui disait bien que ce n'était pas tout à fait pareil. Quand Lucien, parfois, prenait sa main et la pressait silencieusement, il lui semblait que ce mutisme renfermait des mots redoutables, et, gênée, elle retirait doucement ses doigts. Elle avait pour lui une affection sans doute sincère, mais qui ne dépassait pas le cadre des liens quasi-fraternels noués entre eux dès leur plus jeune âge. Il s'y mêlait aussi une obscure pitié. Elle le plaignait de ne pouvoir vivre la vie des autres, d'être petit et chétif. Lorsqu'ils arpentaient ensemble le parc, elle le dominait de presque toute la tête, elle avait vaguement l'impression de promener un enfant délicat dont elle aurait la responsabilité. Elle l'entourait de menues attentions et d'une sollicitude gentille sur lesquelles le pauvre garçon s'efforçait de s'illusionner. Par instants, il voulait à toute force se persuader qu'elle l'aimait et qu'il avait trouvé le chemin de ce cœur encore naïf. Mais, d'autres fois, comme aujourd'hui, l'évidence l'aveuglait et, torturé de peine, il devait s'avouer que Josette n'avait pour lui qu'une amitié de camarade.

Sa mère tombait mal pour le plaindre en cet instant. Il lui répondit quelques paroles rudes, qui la blessèrent et, rencogné dans son fauteuil, il voulut ne penser qu'à la bien-aimée.

Mme Noyelle jeta un regard sur son fils et sortit. Dans la cuisine, elle rejoignit sa sœur, Mlle Armandine.

Celle-ci, aussi ronde, aussi potelée, aussi frétilante que son aînée était sèche et compassée, était plongée dans la tâche ardue et absorbante de la confection des confitures d'abricots. Une suave odeur s'échappait de la grande bassine de cuivre qui mijotait

sur le feu. A l'entrée de Mme Noyelle, elle se détourna, et sa bonne face congestionnée apparut.

— Ma pauvre Sophie, il va me manquer des pots, j'en ai peur.. Il y a tellement de fruits, cette année. Ne peux-tu m'envoyer Josette, afin qu'elle aille regarder dans l'armoire de la lingerie, tout à fait en haut ? Il me semble qu'il y en a en supplément.

— Josette aide sa mère à étendre les draps, fit Mme Noyelle, en s'approchant de la fenêtre qui donnait sur le grand jardin.

— Je croyais qu'elle était avec Lucien, au salon...

— Oui, mais sa mère m'a priée de lui envoyer de l'aide.

Mlle Armandine tint sa cuiller au port d'armes, tandis qu'un sirop doré l'engluait jusqu'au manche, et prononça, sur un ton doctoral :

— Vraiment, Sophie, je me demande parfois si tu as raison d'agir comme tu le fais...

Tout de suite, Mme Noyelle se cabra. Elle se retourna d'une pièce vers sa sœur :

— Que veux-tu dire ?

La bonne Armandine s'était remise précipitamment à tourner sa confiture d'abricots, comme si elle craignait d'avoir trop parlé. Le nez dessus, pour cacher son embarras, elle dit :

— Tu le sais bien...

— Je le devine, répliqua sèchement Mme Noyelle. Tu réprouves la liberté que je laisse à ces enfants de se voir à leur aise ?

— Je n'ai pas dit cela... Ils ont toujours eu cette habitude. Mais il me semble que c'est peut-être dangereux...

— Lucien est sérieux, et j'espère que tu n'en doutes pas ?

— Je n'en ai jamais douté. Mais cet enfant aime Josette, c'est certain...

— Et après ? Eh bien ! il l'épousera. Tu sais que je n'ai jamais considéré la différence de caste qui existe entre les Bonnard et nous comme un obstacle...

— Oh ! l'opposition ne viendra ni de lui, ni de

toi. Mais elle, la petite. L'aime-t-elle ? Acceptera-t-elle ?

Une véritable stupéfaction se peignit sur les traits de la mère.

— Ah ! çà, ma pauvre Armandine, rêves-tu ? Josette, refuser un pareil parti ? Mais elle serait folle ! Cette petite fille sans sou ni maille, enfant de pauvres concierges, devenir Mme Noyelle, hériter un jour de cette propriété, des vignes que nous possédons à Fronsac et à Pomerol, et qui représentent à elles seules une fortune ! Lucien aura un jour non seulement tout ce que nous avons, nous, mais encore tes terres à toi, puisque tu n'es pas mariée...

— Naturellement. Mais pour en revenir à ce que je te disais, je crains que tu ne joues là un jeu dangereux. Le cœur ne connaît pas les chiffres, ma bonne Sophie, ne l'oublie pas. Et si Josette, malgré tout, aimait quelqu'un d'autre, un jour ?

Mme Noyelle haussa les épaules.

— Je la crois trop intelligente pour laisser passer cette chance unique dans sa vie. Et elle sait bien tout ce qu'elle et ses parents nous doivent.

— En somme, tu escomptes la reconnaissance de ces gens-là pour établir Lucien.

Une onde rouge envahit brusquement le visage jaune, si semblable à celui du jeune infirme.

— Je pense que tu es folle ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce qui te prend ? Si quelqu'un fait un beau mariage, ce sera cette gamine et non mon fils, je suppose !

— Bon, bon ! Je n'ai rien dit. Moi, j'avais peur seulement que Lucien souffre un jour, et je voulais te mettre en garde...

Mme Noyelle dressa l'oreille.

— Armandine, est-ce que tu saurais quelque chose ? Tes paroles sont extraordinaires. As-tu vu un garçon tourner autour de Josette ?

Mlle Armandine secoua les épaules comme pour décharger un pareil soupçon.

— Que vas-tu chercher là ? Je n'ai rien vu et je ne sais rien. Mais il est naturel de prévoir une telle conjecture.

Mme Noyelle ne répondit rien. Elle resta rêveuse. Les propos ambigus de sa sœur la troublaient. Elle résolut de surveiller discrètement Josette. Après tout, une idylle avait pu se nouer avec quelqu'un sans qu'elle le sût. Ces petites filles sont si dissimulées !

Elle s'approcha de la fenêtre. Dehors, la jeune fille, avec sa mère, achevait d'étendre le linge. Elle renversait un peu le buste en arrière, et ses bras, fermes et ronds émergeant du corsage de cotonnade toute simple, avaient pour accomplir cet ouvrage commun une grâce singulière.

Le crépuscule commençait à dorer la cime des chênes verts et il faisait déjà sombre dans la grande allée où Mme Bonnard et sa fille revenaient, leur besogne finie. Mais un reflet du couchant se posait sur la tête blonde de Josette, et elle semblait marcher dans une vivante auréole, toute pareille à ces saintes de vitrail qui ornent les églises...

Mme Noyelle, de la fenêtre de la cuisine, les vit s'avancer. Elle eut un geste pour ouvrir la croisée, appeler Josette, afin qu'elle retourne près de Lucien. Mais, après une rapide réflexion, elle fit demi-tour et regagna le salon.

Son fils n'avait pas bougé. Il était toujours dans le grand fauteuil, pelotonné de telle sorte que son corps fluet en paraissait plus rachitique encore. Il regardait la rue paisible, si connue, mais ne voyait pas les rares passants qui la suivaient. Sa pensée était ailleurs.

Elle le devina. Elle s'assit près de lui et posa sa main sur le poignet mince et décharné. Il tressaillit, se détourna.

— A quoi songeais-tu ? demanda doucement Mme Noyelle.

Il comprit où elle voulait en venir, et éluda la question.

— Ce demi-jour m'endormait, je crois, après la chaleur de cette après-midi.

— Pourquoi veux-tu toujours me dissimuler ta pensée, mon pauvre enfant ? Crois-tu que je n'ai pas compris ? Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Il sursauta comme si sa mère avait heurté une corde trop sensible.

— Qui ?

— Tu n'as pas deux noms dans le cœur...

— Josette...

— Oui, Josette...

Il passa ses longs doigts sur son front.

— Trop...

— Tu n'as pas besoin de le cacher. Il y a longtemps que je l'ai compris ! Et elle, crois-tu qu'elle t'aime ?

Il baissa la tête, soudain déchiré.

— Je ne sais pas. Je ne le crois pas, avoua-t-il enfin.

Mme Noyelle pinça ses lèvres.

— Tu ne lui as jamais fait comprendre ?

— Pas ouvertement, non...

— Il le faut. Il faut qu'elle t'aime. Je ne veux pas que mon fils souffre par la faute de cette petite. Après tout, elle sort de rien et sera sans doute bien heureuse si tu lui donnes ton nom. Et je la doterai par dessus le marché.

Une flamme extraordinaire illumina brusquement le visage de l'infirmes. Il saisit la main de sa mère et la pressa avec force.

— Maman... Vraiment. Serait-ce possible ? Est-ce que tu crois qu'elle voudrait bien de moi ?

Mme Noyelle eut un éclair orgueilleux dans les prunelles.

— Le vouloir ? Dis qu'elle te remerciera.

— Et toi, tu consentirais ?

— Je veux avant tout que tu sois heureux.

Elle se leva, puis, se penchant, déposa un baiser sur le front du jeune homme.

— Comme tu es bonne ! murmura-t-il, extasié. Josette, ma femme !

— Parle-lui au plus tôt. Après tout, elle a dix-sept ans, tu en as vingt-trois. Vous êtes encore jeunes, c'est entendu, mais vous pouvez habiter ici. Au fond, rien ne sera changé à votre vie, à part que Josette habitera, bien entendu, avec nous, et sera traitée comme devra être traitée ma belle-fille.

Elle s'éloigna. La porte se referma sur elle. Lucien la suivit des yeux. Alors quand il fut tout seul, il se dressa brusquement. Le rêve que sa mère avait fait surgir devant lui, prenant corps si inopinément, l'étouffait. Il sentit une grande vague d'espérance le transporter, le régénérer. Il se crut enfin un autre homme, un homme comme tous ceux qui le croisaient, chaque jour, un homme qui avait droit, comme ses semblables, à une femme, à un foyer, à l'amour. Il crispa dans un geste machinal ses deux mains sur sa poitrine. Puis, soudain, terrassé par ce bonheur si longtemps entrevu, et peut-être si proche maintenant, il s'abattit à genoux. Et, la tête dans les coussins du fauteuil, il sanglota de joie.

CHAPITRE II

La tête penchée, un ouvrage de couture entre les doigts, Josette s'activait.

Elle était seule. Son père, au fond du parc, jardina. Sa mère était partie faire des courses à Libourne pour les Noyelle. Un pas qu'elle connaissait bien fit crisser le gravier. Elle leva la tête et sourit à Lucien qui arrivait.

Celui-ci était très pâle. De toute la nuit, il n'avait pu fermer l'œil. Les paroles de sa mère revenaient le hanter. Jusqu'à présent, il n'avait pas osé se déclarer, tant il craignait d'être éconduit par la jeune fille. Mais à force de réfléchir, il avait fini par se convaincre que Josette dirait oui. Même en admettant qu'elle n'ait pour lui qu'une simple affection d'enfance, la brillante perspective de devenir Mme Noyelle, d'être riche, après avoir vécu médiocrement jusqu'à dix-sept ans, la convaincrail sûrement. Et lui, Lucien, saurait bien conquérir son cœur, ensuite, à force de tendresse et de soins. Il la gâterait. Tout ce qu'une femme pourrait souhaiter, il le lui offrirait !

— Josette, dit-il, je voudrais vous parler...

Elle sourit, et dans ses yeux bleus une flamme gaie s'alluma.

— Quel ton cérémonieux ! Je parie que Mirette s'est encore mal conduite sur le tapis ?

Il secoua la tête.

— Chère Josette, il ne s'agit pas de votre chatte, mais de vous, de nous...

La jeune fille devint soudain sérieuse. Il lui semblait que ce danger imprécis, qu'elle sentait flotter autour d'elle lorsque Lucien lui prenait la main, se précisait. Elle eut un geste inconscient pour fuir.

— Où allez-vous ? questionna l'infirmé, étonné.

Elle comprit qu'elle ne pouvait partir. C'était de l'enfantillage. Elle rougit et se rassit.

— Je croyais que vous vouliez entrer, balbutia-t-elle.

— Non, nous sommes très bien là...

Il regarda autour de lui et sourit à un songe intérieur.

— N'est-ce pas qu'il fait bon, ce matin ? N'est-ce pas que le soleil est plus doux, le ciel plus bleu, les papillons plus légers ?

Elle le regarda un peu étonnée, se demandant où il voulait en venir. Il s'aperçut de sa surprise. Il sourit et lui prit la main entre les siennes.

— Chère Josette. Voyez-vous, c'est que je suis heureux. Et je veux espérer de toutes mes forces que votre jolie bouche ne détruira pas cette joie qui m'inonde et m'étouffe.

Elle ne répondit pas. Il continua :

— Il y a bien longtemps que nous nous connaissons... Enfants, nous avons mêlé nos jeux. Maintenant, vous êtes une jeune fille, Josette. Vous allez penser à vous créer un foyer. Eh bien ! ce foyer, je vous l'offre, Josette, voulez-vous m'épouser ? Ne craignez aucune objection de la part de ma famille. Maman vous aime beaucoup, vous le savez ; c'est elle-même, pour tout dire, qui m'a engagé à vous parler. Quant à papa, il veut tout ce que veut maman. Tante Armandine, elle, ne compte pas. Et puis, je vous le répète, vous êtes aimée par tous, Josette.

On vous apprécie. Non, ne répondez pas encore. Si vous devenez ma femme, je vous gâterai de mille façons. Je ferai ce que vous voudrez. Vous serez la reine, la maîtresse, et moi, je vous obéirai. Je vous aime depuis toujours, Josette. Aussi loin que je me souviens... tenez ! lorsque vous étiez une toute petite enfant, avec vos boucles blondes. J'étais si heureux de faire vos mille volontés ! Vous étiez tyrannique, parfois, mais je ne disais rien. Un sourire, un mot plus doux me récompensaient. Eh bien ! ce sera la même chose. Je vivrai dans votre ombre.

Il joignit les mains, les pressa convulsivement l'une contre l'autre.

— Je ne peux pas croire que vous détruisiez la lumière qui est en moi, qui m'inonde depuis que maman m'a parlé, m'a affirmé qu'il ne tenait qu'à vous d'être considérée comme sa fille. Oh ! Josette ! Josette ! Si vous disiez non... je crois que j'en mourrais !

Il se tut, haletant, à bout de souffle. Josette, elle, stupéfaite et interdite, se taisait. Epouser Lucien ! Voilà une idée qui ne lui était jamais venue à l'esprit ! Lucien, c'était à la fois un frère, et aussi un pauvre garçon dont il fallait avoir pitié. Au nom de cette pitié, elle lui prodiguait généreusement son affection. Et puis, il était aussi M. Noyelle, c'est-à-dire l'héritier de la maison et des propriétés, un millionnaire, tandis que ses parents et elle-même n'étaient que ses salariés.

Elle leva les yeux. Dans ses yeux, à lui, elle lut l'immense espoir et aussi la crainte qui l'étranglait. Josette était encore une enfant. Pour elle, le mariage avec Lucien ne représentait pas grand'chose de plus que sa vie présente, ou plutôt, celle-ci se trouverait élargie, aérée, par la fortune qui serait aussi la sienne. Elle lui tendit la main en souriant.

— Je veux bien. Mais avez-vous réfléchi ?

Il porta la petite main à ses lèvres brûlantes, puis l'appuya sur sa joue enfiévrée.

— Si j'y ai réfléchi ? Voilà dix ans, je crois, que j'y pense ! Josette, Josette. Que je suis heureux !

Puis, presque timide, il questionna à son tour :

— Et vous, êtes-vous heureuse ?

— Certainement, dit-elle avec politesse, et je vous remercie de m'avoir choisie...

Lucien ne voulut pas reconnaître que ce n'était peut-être pas là le cri qui s'échappe du cœur vers l'être élu entre tous. Il pensa seulement :

« Maman avait raison ! Elle est très heureuse... Et je suis sûr qu'elle finira par m'aimer. Josette est si jeune encore ! Elle comprendra plus tard. Elle oubliera mon aspect physique pour ne plus me voir que par les yeux de l'âme.

— Je vais aller porter la bonne nouvelle à maman, dit-il tout haut en se levant. Elle sera si contente ! Elle vous aime bien...

Il lui baisa les mains une dernière fois, et partit. Josette, rêveuse, l'aiguille en l'air, le suivit du regard. Non, certes, Lucien ne rappelait que de très loin l'image du Prince Charmant qu'elle attendait. Mais celui-ci viendrait-il ? Le Prince Charmant... cela n'existe que dans les contes de fées et dans la cervelle des petites filles romanesques. Alors, pourquoi pas Lucien, plutôt qu'un autre ? Elle connaissait fort peu de jeunes gens, et, pour aucun d'eux elle ne ressentait d'attrait. Passer sa vie, toute sa vie, aux côtés de l'un d'entre eux, c'était bien long ! Tandis que Lucien, elle le connaissait. Il n'était pas mauvais garçon.

Jamais personne n'avait parlé à Josette des grandes responsabilités et des devoirs qu'entraîne le mariage. Personne ne lui avait représenté que cette existence nouvelle comporte le don de soi total et pour toujours, qu'on est deux tout en étant un, et que, si une entente parfaite n'existe pas, si l'on ne parle pas le même langage, si l'on ne vit pas de la même vie, la chaîne devient vite lourde et encombrante. Elle ne se demanda pas quelle serait son existence, aux côtés d'un infirme qui ne pouvait agir comme les autres, dont la santé précaire demandait des soins constants. Elle ne pensa pas aux enfants qui pouvaient venir, et quelles épreuves l'attendraient lorsqu'elle serait mère. Elle était flattée de cette démarche qui l'élèverait au rang des Noyelle,

gros propriétaires de la région, qu'on enviait et qu'on respectait à cause de leur fortune. Elle se représenta la houle de curiosité qui soulèverait tout Libourne lorsqu'on saurait que l'héritier des Noyelle épousait la fille de ses concierges. Et puis, c'était la première fois que quelqu'un lui confessait qu'elle était aimée. Cet aveu la classait définitivement au rang des grandes personnes. Elle sourit et, machinalement, de sa main, tapota quelques boucles folles.

Juste à cet instant, elle vit entrer sa mère, un cabas passé au bras. En son esprit, elle fit le parallèle entre la modeste ménagère, toute vêtue de noir, sans chapeau, un tablier devant elle, qu'était Mme Bonnard, et Mme Noyelle, d'une élégance austère et confortable. Elle se vit elle-même, un jour prochain, admise comme membre de la famille, assistant aux repas que l'on donnait de temps en temps aux châtelains du voisinage et aux notabilités de la petite ville. Elle courut vers sa mère.

— Maman ! Tu ne sais pas ? Lucien vient de me demander en mariage.

Mme Bonnard s'attendait obscurément à une pareille chose depuis longtemps, sans doute ; cependant, devant le fait accompli, l'émotion lui coupa les jambes. Elle s'assit, son panier encore plein de provisions pendu à son bras.

— Qu'est-ce que tu dis ? Lucien... Monsieur Lucien...

— Oui... Il paraît que sa mère consent.

Mme Bonnard regarda pensivement sa fille. Dans les beaux yeux bleus, si purs, elle ne vit que les ignorances et les illusions d'une enfant qui avait passé toute sa jeunesse dans une presque solitude.

— Et... qu'as-tu répondu, petite ?

— Oh ! j'ai dit oui... Tu sais, Lucien n'est peut-être pas le rêve, mais il est bien gentil. Il paraît que Mme Noyelle consent, que c'est elle-même qui l'a engagé à se déclarer. Papa et toi, vous direz oui, je suppose, aussi ?

La mère hésita. En un éclair, elle entrevit ce que pourrait être l'existence de sa fille auprès de cet infirme. Puis une pensée nouvelle la traversa :

« Après tout, il ne vivra peut-être pas longtemps, et la situation de Josette sera faite.

Elle se leva et, pour se donner une contenance, déballa ses légumes sur la table de la cuisine.

— Tu sais bien, voyons, que tu feras ce que tu voudras...

Josette battit des mains, enfantinement heureuse.

— J'espère qu'il me donnera une bague de fiançailles. D'ailleurs, il m'a promis de me gâter beaucoup ! Je me demande ce qu'on va dire à Libourne, quand on saura !

Le soir même, Mme Noyelle fit appeler les Bonnard, et les mit en personne au courant de ce projet matrimonial. Elle parla, se fit enjôleuse, promit une dot pour la petite, s'attacha à montrer quelle chance était celle de leur fille, n'omit pas de mentionner, en passant, quelques chiffres de leurs revenus. M. Noyelle, un gros homme épais et rouge, qui n'avait d'autre volonté que celle de son épouse, confortablement assis dans un fauteuil, se contenta d'approuver tout ce qu'elle disait. On but une vieille fine à moitié centenaire, qu'on gardait pour les grandes occasions. Josette, toute rose, assise près de Lucien, souriait à tous. Quant à son fiancé, bouleversé, il ne trouvait plus les mots qu'il voulait prononcer pour parler à Josette. Il se contentait de la regarder avec adoration, et de serrer silencieusement sa main, comme il en avait l'habitude.

— Nous pouvons célébrer les fiançailles sous peu, remarqua Mme Noyelle. Quant au mariage, il se fera aussitôt les vendanges, c'est-à-dire vers le quinze octobre.

Les Bonnard approuvèrent. La vieille eau-de-vie leur tournait autant la tête que le salon aux meubles cossus. D'un coup d'œil, en entrant, ils en avaient fait le tour. Ils le connaissaient bien, cependant. Mais maintenant, c'était changé. Il leur semblait que c'était eux qui allaient en prendre possession.

Quant à Mlle Armandine, elle se taisait. Elle aimait bien son neveu. Cependant, elle était la seule à comprendre un peu le côté dramatique de cette union. Et, vaguement effrayée, elle se demandait si,

plus tard, tous ceux qui étaient là ne regretteraient pas cruellement une union si monstrueuse.

Pendant les jours qui suivirent, il n'y eut rien de changé en apparence à la vie quotidienne. Septembre s'approchait, précurseur des ors de l'automne. Dans les vignes, le raisin mûrissant attirait les abeilles. Les poires achevaient de se gonfler sur les espaliers du jardin, et l'on récoltait les dernières pêches. Josette, affairée, avait commencé à se broder elle-même son trousseau.

Le bruit de ses fiançailles s'était répandu en ville comme une traînée de poudre. Et on la plaignit plus qu'on ne l'envia. La situation était belle, mais quel mari !

Elle crut en saisir des échos chez les différents commerçants où elle se rendit, pour ses achats. Plusieurs, même, ne se gênèrent pas pour lui lancer quelques pointes acerbes. Mlle Fréchain, la mercière de la rue de la République, le lui dit en face, quelques jours plus tard, tout en mesurant posément le ruban qu'elle venait d'acheter :

— Alors, comme ça, Mademoiselle Josette, ça ne vous fait rien d'épouser ce malingreux ?

— Oh ! il y a longtemps que je le connais ! répondit-elle ingénument. Et puis, cela semble lui faire tant plaisir !

— Il est vrai qu'il a de l'argent pour deux, riposta perfidement la vieille fille.

La jeune acheteuse rougit comme si elle venait de recevoir un soufflet en pleine face.

— Ce n'est pas pour sa fortune que je l'épouse ! Mais il est si malheureux !

Mlle Fréchain ne répondit que par un petit rire qui en disait long et conclut :

— Ça fera onze francs quatre-vingt...

Josette se hâta de payer et s'enfuit, encore pourpre de honte. Mon Dieu ! comme les gens étaient méchants !

Elle devait maintenant se rendre à trois kilomètres de là, à la ferme du Beau-Lavoir, où Mme Nouvelle achetait son beurre. La femme du vigneron prétendait que celui qu'on trouve en ville est falsifié. Aussi,

deux fois par semaine, Josette, à bicyclette, se rendait au Beau-Lavoir chercher la provision habituelle.

Elle descendit la rue Gambetta et tourna pour sortir de ville. Il lui fallait se hâter, car elle s'était attardée et la nuit allait tomber. Elle pensa qu'il eût été plus sage d'aller d'abord à la ferme.

Lorsqu'elle arriva, elle trouva la fermière occupée avec le boucher, qui venait chercher le veau. Il lui fallut attendre que la conversation fût finie, et que l'argent de la vente fût empoché. Enfin, l'homme sortit, et la fermière, avec un sourire, se tourna vers sa jeune visiteuse.

— Bonjour, mademoiselle Josette ! Votre beurre est prêt, tenez.

Elle alla le chercher dans un grand bahut de noyer, large et haut, où elle serrait ses provisions. Une odeur de pain frais, de miel et de pâté s'en échappa lorsqu'elle l'ouvrit. Bien enveloppé de feuilles de vigne, le beurre, entouré d'un linge mouillé, fut placé dans le panier que la jeune file tenait au bras.

— Et voilà, ma bellotte ! A la prochaine fois !

Josette allait se retirer. Mais visiblement, cela ne faisait pas l'affaire de la femme. La langue lui démangeait. Elle finit par questionner :

— Comme ça, dites donc, on dit que vous allez vous marier avec le fils Noyelle ?

Elle regardait curieusement Josette. Celle-ci ne fit aucune difficulté pour répondre, bien que le souvenir de la mercière lui empourprât encore les joues.

— Il m'a demandée, oui...

— Et ça ne vous fait rien, de l'épouser ?

— Je l'aime bien, vous savez...

— Ah ! pardi ! si vous l'aimez, c'est différent... Tout de même ! Enfin ! le cœur est aveugle et sourd, pas vrai ! Et puis, vous aurez une belle situation. Les Noyelle ont du bien...

Josette se redressa toute.

— Je n'ai pas escompté sa fortune !

— Oh ! Bien sûr ! Ce n'est pas pour vous offenser que j'ai dit ça. Mais enfin, du côté des sous, vous ne serez pas à plaindre.

Lorsque la jeune fille sortit, la nuit était complètement venue. Elle alluma sa lanterne de bicyclette, et s'éloigna. La fermière, un poing sur la hanche, la regarda se perdre dans l'obscurité. Alors, elle secoua la tête et soupira :

— Dommage... Un si beau brin de fille !

Josette, cependant, pédalait ferme sur la route déserte afin de regagner au plus tôt Libourne. A un moment donné, elle fut atteinte par la projection de phares puissants. Une auto accourait derrière elle. Elle tourna la tête. La lune, presque pleine, éclairait de plus le chemin et le glaçait d'un courant d'argent. Mais la lueur des phares l'aveuglait. Elle se rangea sur le côté de la route, afin de laisser la place libre au bolide.

Celui-ci, lorsqu'il fut parvenu près d'elle, ralentit et suivit l'allure de la bicyclette. Une voix d'homme la héla.

— Mademoiselle ! Hé ! Mademoiselle ! La route de Saint-Pardon, s'il vous plaît ?

Josette s'approcha et, tout en continuant sa marche, expliqua l'itinéraire à suivre.

— Merci, mademoiselle, reprit le conducteur.

Mais l'auto, au lieu de s'élancer en avant, continua à se maintenir à la hauteur de la bicycliste.

— Comme vous êtes jolie, mademoiselle ! reprit l'homme. Ne voudriez-vous pas venir faire une petite promenade en auto ?

La jeune fille, effrayée par cette proposition insolite, répondit sèchement :

— Non, merci...

Et, d'un effort de jarrets, elle poussa sa machine. Mais ce n'était qu'un jeu pour l'audacieux automobiliste de la suivre. Il continua d'une voix insinuante :

— Allons, un bon mouvement... Venez faire un petit tour. Vous verrez que vous ne le regretterez pas. N'aimez-vous pas l'auto ?

— Je vous prie de me laisser tranquille !

L'homme se mit à rire et continua son impertinente poursuite. Josette, rouge de honte et de colère, se demandait comment se débarrasser de l'importun,

lorsque, soudain, tout près d'elle, une autre voix s'éleva avec un accent d'autorité qui la fit tressaillir.

— Monsieur ! A mon tour, je vous prie de laisser Mademoiselle en paix, sinon c'est à moi que vous aurez affaire !

Le chauffeur, surpris, n'insista pas. Il appuya sur l'accélérateur et disparut dans la nuit.

Alors, Josette, qui avait sauté de bicyclette, se trouva en face d'un grand garçon, nu-tête, aux larges épaules, qui l'avait imitée dès qu'il avait vu son mouvement.

— Oh ! Monsieur, je vous remercie, balbutia-t-elle. Vraiment, je ne savais comment faire taire cet insolent.

— Je l'ai bien vu, mademoiselle. C'est pourquoi je me suis permis d'intervenir. Savez-vous qu'il est dangereux pour les petites filles de courir les routes, toutes seules, après le couvre-feu ?

Il dit cela si gentiment et si drôlement à la fois que Josette ne put retenir un éclat de rire.

— J'allais faire une course à la ferme du Beau-Lavoir, j'ai été retardée. Mais c'est la première fois qu'une pareille chose m'arrive !

— Il y a commencement à tout... Habitez-vous Libourne ?

— Oui...

— Me permettez-vous de vous accompagner jusqu'aux premières maisons ? Je vous éviterais d'autres mauvaises rencontres...

— Je ne voudrais pas vous détourner de votre chemin.

— Ne craignez rien : j'y vais moi-même.

Tout en parlant, ils s'étaient mis à marcher l'un près de l'autre, comme deux vieilles connaissances, sans plus penser à remonter sur leur bicyclette.

— Il faut que je me présente, reprit le jeune homme. Je m'appelle Max Decoin. Et vous ?

— Moi, Josette Bonnard. Mais je ne vous ai jamais vu à Libourne. Y habitez-vous ?

Il se mit à rire et passa sa main sur ses cheveux, dans un geste qui devait lui être habituel. La jeune

filles put voir qu'il les avait blanches et soignées.

— Ce n'est pas un travailleur manuel, pensa-t-elle. D'ailleurs, il n'est point vêtu comme un ouvrier.

— J'y habite, mais depuis avant-hier seulement. Vous voyez que ce n'est pas vieux ! Je suis employé des postes, et j'ai été nommé tout récemment dans votre ville.

— Ah ! voilà pourquoi...

— Et vous ? Travaillez-vous en ville ?

— Non. Je reste avec mes parents. Ils sont gardiens de la propriété Noyelle. Vous avez entendu parler des Noyelle ?

— Pas encore. Qui sont-ils ?

— D'importants vigneronns de la région. Monsieur Noyelle récolte les fameux vins de Fronsac et de Pomerol.

— Ah ! ces noms-là, fit-il en riant, oui, je les connais ! Ils doivent être très riches ?

— Très, dit-on.

Les premières lumières de Libourne apparaissaient. Josette lui tendit spontanément la main.

— Il faut nous séparer là, maintenant, fit-elle. Car si on nous rencontrait ensemble, en ville, cela ferait jaser.

— Vous avez raison. Au revoir, Mademoiselle Josette !

Elle rosit sans savoir pourquoi à cet « au revoir » qui impliquait d'autres entrevues, mais répondit elle-même :

— Au revoir, Monsieur... Et merci encore beaucoup !

— Ne me remerciez pas, car cet automobiliste, moi, je le bénis... Il m'a procuré l'occasion de passer une demi-heure charmante !

Il n'insista pas, et Josette lui sut gré de sa discrétion. Remontant à bicyclette, il s'éloigna, non sans s'être retourné plusieurs fois. Alors, la jeune fille, à son tour, regagna son logis, son panier de beurre au bras, petit Chaperon Rouge, qui avait aussi rencontré le loup, mais plus heureuse que sa devancière, avait trouvé sur son chemin un défenseur sans peur et sans reproche...

CHAPITRE III

Lorsque Josette arriva chez elle, sa mère s'étonna de son retard. Elle expliqua qu'elle avait été retenue à la ferme par la venue du boucher, qui avait accaparé la fermière. Mais elle ne fit aucune mention de l'aventure survenue sur la route du retour, pas plus que de l'intervention opportune du jeune employé des postes. Seulement, le soir, elle resta préoccupée. Elle avait beau vouloir oublier cette rencontre fugitive, le visage régulier et rieur du garçon revenait la hanter malgré elle.

— C'est bête ! pensa-t-elle. Après tout, il n'a fait que ce que n'importe quel honnête homme aurait fait à sa place.

Elle s'absorba dans ses menues besognes journalières, afin de chasser ce souvenir. Mais, malgré elle, son mutisme fut remarqué.

— Tu ne dis rien, Josette, ce soir ? interrogea sa mère.

Elle prétextait une vague fatigue.

— Cela n'est rien, dit le père Bonnard. Il a fait chaud, cet après-midi, et le Beau-Lavoir se trouve bien à trois kilomètres. Une bonne nuit, et ça passera.

Elle croyait bien, le lendemain, avoir tout à fait oublié cette histoire. Une circonstance fortuite, née du hasard, vint la lui rappeler, bien malgré elle.

Elle essuyait les meubles de la salle à manger, fenêtre ouverte, lorsque la bonne face de Mlle Armandine s'encadra dans l'ouverture.

— Petite, dit-elle, est-ce que tu voudrais me faire une course en ville, tout de suite ?

— Bien sûr, mademoiselle !

— Va donc me porter cette lettre à la poste... Et recommande-la. C'est pour mon notaire. Des affaires à régler. Attention ! C'est important. En revenant,

tu m'apporteras des cachets d'antipyrine. Voilà dix francs.

Josette détacha le tablier de cretonne qui garantissait sa robe et sortit après avoir coiffé rapidement un béret.

Lorsqu'elle monta les quelques marches qui séparaient le seuil de la poste du trottoir, le cœur lui battait un peu. Son protecteur ne lui avait-il pas dit qu'il y travaillait ? Peut-être allait-elle le revoir... Elle souhaita brusquement, pour sa tranquillité, ne plus le rencontrer.

Mais lorsqu'elle se dirigea vers le guichet des « recommandés », sa fiche jaune à la main, elle ne put maîtriser un haut-le-corps : celui qui était derrière, c'était lui !

Il la reconnut aussitôt, et un gai sourire vint illuminer son visage.

— Bonjour, mademoiselle Josette !

— Bonjour, monsieur Max...

— Vous voilà ? C'est gentil, d'être venue me dire un petit bonjour ! Alors, cette grosse émotion d'hier ?... Oubliée ?

— Oubliée ! répondit-elle en lui tendant sa fiche, afin de dissimuler son trouble.

Elle ajouta précipitamment :

— Voici la lettre...

Il la prit, la pesa, fit les inscriptions. Mais en lui tendant le reçu, il questionna, mi-blogueur, mi-sérieux :

— Allez-vous à la ferme du Beau-Lavoir, ce soir, mademoiselle Josette ?

— Oh ! non ! fit-elle, rougissante. Je n'y vais que le mardi et le vendredi !

— Ah !... bon !...

Il lui rendit la monnaie. Puis comme une autre personne s'approchait du guichet, elle s'éloigna.

Elle se dirigea vers la pharmacie Corbier, qui faisait l'angle, un peu plus loin, sur la place de la Mairie. Une auto était arrêtée devant la porte. Sans y prendre garde, elle entra.

Tout de suite, elle reconnut, dans celui qui était occupé avec le pharmacien, son interlocuteur de la

veille. Il tourna la tête et dut la reconnaître aussi, car un léger sourire effleura ses lèvres rasées.

Elle resta froide et impénétrable. L'homme était vêtu d'un élégant costume gris, et semblait avoir trente-cinq ou trente-huit ans. Il la regarda curieusement, puis reprit sa conversation avec le commerçant. Josette comprit qu'il était représentant de produits pharmaceutiques.

Le potard la servit. Elle paya et s'en fut. Décidément, ces courses étaient fécondes en rencontres !

Lorsqu'elle fut sortie, l'automobiliste se pencha vers son interlocuteur et questionna :

— Rudement jolie, cette petite ! Qui est-elle ?

— C'est la fille des gardiens de la propriété Noyelle... Elle vient de se fiancer avec le fils.

— Fichtre ! Elle fait un beau rêve !

— Pas tant que ça ! Car lui est un dégénéré, un malheureux rachitique, déjà vieux, et qui paie, de sa santé, une maladie terrible héritée de ses parents.

— Et on le laisse marier ?

— Oui. C'est ignoble. Un pareil marché ! Une fille superbe liée à cet avorton, malingre et ridé...

Il secoua la tête et ajouta :

— Voyez-vous, Monsieur, l'argent fait faire bien des vilénies...

Cependant, Josette, d'un pas alerte, regagnait la propriété. Celle-ci, située un peu en dehors de la ville proprement dite, s'ouvrait sur une rue calme et paisible, où on ne voyait pas dix autos dans la journée.

Elle arrivait presque, lorsqu'elle vit venir, au-devant d'elle, une bohémienne dépenaillée, au teint cuivré, une de ces femmes romano, vêtue d'oripeaux et tenant, à cheval sur sa hanche, tout un assortiment de corbeilles, qu'elle proposait de porte en porte.

Elle fit halte lorsqu'elle se trouva à la hauteur de Josette et lui offrit d'une voix traînante sa marchandise. La jeune fille secoua la tête et allait passer outre, quand la femme, d'une poigne décidée, happa son bras.

— Alors, fit-elle, laissez-moi vous dire la bonne aventure.

— Je n'y crois pas ! protesta Josette.

Mais l'autre, sans l'écouter, se penchait déjà sur les lignes de sa main.

— Soyez heureuse ! dit-elle enfin. Je vois que bientôt, vous épouserez un homme jeune et beau, qui vous aime déjà ! Vous ne serez pas riches, vous n'aurez joint vos vies qu'après bien des traverses et bien des larmes, mais le bonheur s'assoiera au seuil de votre porte...

Josette fit un pas en arrière :

— Je suis fiancée, dit-elle d'une voix altérée. Mais mon fiancé n'est pas beau ; nos parents favorisent ce mariage, et il est riche.

La romanichelle ne se démonta pas. Un singulier sourire effleura ses lèvres.

— Je sais ce que je dis ! Les lignes de la main ne mentent jamais. Tu as choisi l'argent, parce que tu ne connais pas l'amour, mais quand l'amour viendra frapper à ton cœur, tu refuseras l'argent.

Josette mit une piécette dans la main tendue, et s'enfuit, bouleversée par l'émotion, tandis que la bohémienne, remontant d'un coup de reins son chargement de corbeilles, s'éloignait rapidement.

— Oui, pensa-t-elle, tout le monde, ici, veut que j'épouse Lucien : ses parents et les miens. Mais est-ce que je puis vraiment être heureuse avec lui ? Est-ce que je ne souffrirai pas un jour, en voyant toutes les jeunes filles de mon âge marcher aux côtés d'un compagnon alerte et bien fait, qui saura les protéger, comme ce doit être le rôle naturel de l'homme, alors que moi, je devrai sans cesse veiller sur lui, le soigner, l'entourer ? N'aurai-je jamais honte de lui ? Et la pitié qu'il soulève, n'en serai-je pas éblouée ?

Cette idée nouvelle lui fit monter aux joues un vif incarnat. Son amour-propre, brusquement, se révoltait. Jusqu'à présent, elle n'avait vu que le changement de situation inespéré, l'orgueil de porter ce nom de Noyelle, que tout le pays connaissait, l'enivrement d'être riche, et aussi la pensée du bonheur

qu'elle donnerait à Lucien. Mais n'avait-elle pas le droit de songer aussi au sien ? Son consentement prit soudain à ses yeux la valeur d'un sacrifice.

Justement, Lucien était dans le jardin et la guettait.

— Josette ! Je vous attendais... Je ne vous ai pas vue depuis hier... Où étiez-vous ?

— Mademoiselle Armandine m'a priée d'aller lui faire quelques commissions en ville.

— Venez-vous faire un tour de parc ?

— Non, pas ce matin. Je dois aller lui porter ce reçu et l'antipyrine qu'elle m'a demandée. Puis, il faut que j'aide maman à préparer le déjeuner.

— Lorsque nous serons mariés, Josette, vous aurez une bonne, et vous n'aurez plus besoin de vous occuper de ces besognes mercenaires.

Elle ne répondit pas, gênée par le rappel de leur prochain mariage.

Mme Bonnard vint juste à point pour la tirer d'embarras.

— Josette ! Viens surveiller la cuisine !

— Vous voyez ! maman m'appelle. Excusez-moi !

Elle retira sa main qu'il lui avait prise, et s'en fut. Lucien resta songeur. Josette paraissait, ce matin-là, étrangère à ce qu'il lui disait. Il rentra chez lui, suivant la grande allée plantée de châtaigniers et d'ormes, dont les cîmes commençaient à jaunir. Il souhaita les voir habillés de leur robe automnale, et le vin dans le cuvier, car, à cette époque-là, il serait marié. Marié ! Cette idée lui semblait à la fois si douce et si étrange !

La vie coutumière absorba Josette jusqu'au vendredi suivant. Pourtant, le matin, en vaquant aux occupations du ménage, elle pensa brusquement que c'était ce jour-là qu'elle devait aller chercher le beurre à la ferme du Beau-Lavoir, et l'image de Max reparut devant ses yeux.

Le temps lui sembla long jusqu'au moment où, enfourchant sa bicyclette, elle se dirigea vers la ferme. Mais la route était vide, vide du moins de celui qu'elle espérait confusément. Quelques autos la croisèrent ou la dépassèrent, l'aveuglant d'un nuage de

poussière. Une charrette chargée de barriques cheminait comme un énorme escargot.

— On prépare les vendanges, pensa-t-elle.

Cette idée la ramena vers celle de son mariage. Elle la rejeta aussitôt. Pour l'instant, elle préférait ne pas y songer.

Le crépuscule était déjà avancé, lorsqu'elle reprit le chemin de la ville. Un soleil flamboyant incendiait de longues bandes nuageuses qui tendaient le ciel d'écharpes de pourpre, et sur la route blanche, l'ombre des arbres s'allongeait désespérément.

Elle pédalait depuis cinq minutes à peine, lorsque, soudain, elle tressaillit : là-bas, au sommet de la côte, un cycliste venait d'apparaître. Tournant le dos au soleil, elle ne voyait de lui qu'une silhouette. Son cœur se mit à battre sans qu'elle sût pourquoi. Quelque chose en elle lui disait que c'était « lui ».

Un instant plus tard, elle en avait la confirmation. Max, d'un bond, avait sauté à terre en la rejoignant. La jeune fille l'imita.

— Bonjour, mademoiselle Josette ! fit-il en lui tendant la main. Comment allez-vous, ce soir ?

— Très bien, merci...

Elle toussotta pour affermir sa voix, qu'elle sentait un peu tremblante, et, intérieurement, se gourmanda pour ce trouble ridicule qu'elle ne pouvait réprimer.

— Je suis venu au-devant de vous... J'espère que vous ne m'en voudrez pas ? Je craignais les mauvaises rencontres...

— Vous avez bien fait...

Elle rougit jusqu'aux oreilles, ne pouvant croire que c'était elle qui avait ainsi parlé, elle, la silencieuse, la réservée, la sage Josette.

Cependant, Max, sans se douter de l'émoi qu'elle éprouvait, marchait maintenant à côté d'elle, tenant sa bicyclette par le guidon.

Le chemin parut encore plus court que la première fois. Quelques lumières s'allumaient déjà en ville lorsqu'ils se séparèrent.

Quand elle fut de retour, sa mère lui dit :

— Tu as été bien longue, Josette ! Madame Noyelle

est venue deux fois, voir si tu étais de retour. Il paraît que Lucien te réclame. Il n'est pas très bien.

— J'y vais.

Elle se dirigea vers la maison. Mme Noyelle l'accueillit d'un air mécontent.

— Comme tu es restée longtemps, voyons ! Va au salon : Lucien y est. Mais ne le fatigue pas : il a très mal à la tête et est énervé.

Sur une chaise-longue, placée près de la fenêtre, l'infirmes était étendu. Il tourna la tête en voyant entrer la jeune fille, et un rapide sourire erra sur ses lèvres pâles.

— Comment allez-vous, Lucien ? questionna-t-elle en s'approchant.

— Mieux, puisque vous voilà ! Je me suis ennuyé, tout seul, cet après-midi. Je voudrais vous avoir toujours auprès de moi.

— Vous êtes souffrant ?

Il fronça les sourcils et eut un geste impatienté.

— Mais non. Un peu de lassitude seulement. Maman prend toujours tout au tragique...

Juste à cet instant, Mlle Armandine entra, portant avec précaution une tasse de bouillon.

— Tiens, mon petit, fit-elle, bois... Ça te donnera des forces.

Rien ne pouvait vexer davantage Lucien que lorsqu'on faisait allusion à son état maladif, surtout devant Josette. Il se redressa, furieux :

— Qu'est-ce que vous avez donc tous, à me traiter en malade, ici ? Ne dirait-on pas que je n'ai plus le droit de me reposer tranquillement ? Maman et toi, vous êtes là, à me couvrir, comme si j'avais deux ans ! C'est ridicule, à la fin, et j'en ai assez !

Il retomba sur ses coussins, épuisé, tandis que Mlle Armandine, qui était restée pétrifiée par cette sortie, son bol à la main, faisait demi-tour en grommelant :

— Bon, bon, bon... Ne te fâche pas !

Quand Josette s'en alla, elle était dans le jardin, et l'arrêta au passage.

— Tu as vu ? Pauvre petit... Il ne faut pas lui en vouloir. Le docteur ne veut pas qu'il soit con-

trarié. Il est tellement fragile ! Il te faudra bien de la patience, ma petite Josette, lorsque vous serez mariés... Heureusement, toi, il te supporte mieux. Ce soir, il faudra encore lui faire une piqûre...

Elle eut un soupir, qui souleva sa vaste poitrine, et suivit des yeux la jeune fille.

— Ah ! poverotte ! murmura-t-elle malgré elle. Elle n'aura pas que du bon temps, j'en ai peur !

Quelques jours plus tôt, Josette n'aurait prêté aucune attention à cette petite scène. Souvent, elle avait été le témoin de mouvements d'humeur semblables, autrefois, humeur que sa belle santé et son parfait équilibre lui faisaient excuser.

— Il souffre... Il est malheureux, pensait-elle.

Mais, ce soir-là, elle se sentait troublée et vaguement révoltée. Dans quelque temps, ce serait elle qui aurait la responsabilité des soins à lui donner, et ce serait elle qui devrait essuyer ses rebuffades. La perspective n'était pas attrayante. Et puis, à mesure que le temps s'écoulait, quelque chose, un instinct profond, en elle, élevait la voix. Elle n'était plus attendrie en pensant à la joie débordante de l'infirme, lorsqu'elle avait dit oui, ni fière à l'idée d'entrer dans cette orgueilleuse famille.

Et pourtant, pendant les jours qui suivirent, nul, chez elle ni chez les Noyelle, ne soupçonna que quelqu'un était entré dans la vie de la petite fiancée, pour en changer la direction et troubler son cœur.

CHAPITRE IV

Sans même y prendre garde, l'habitude fut prise : chaque mardi et chaque vendredi, Max, maintenant, venait au-devant d'elle. D'abord, elle avait eu des remords.

— C'est mal... Je ne dois pas faire cela.

Mais jamais elle n'avait eu le courage de le lui dire. A tout prendre, ils ne faisaient rien de répréhensible. Certes, elle voyait clairement à quel point elle plaisait au jeune homme. Insensiblement, les entretiens, après un ton de franche camaraderie, avaient

pris un tour plus tendre. Mais il restait toujours infiniment respectueux, et ne s'était jamais permis, même, de lui effleurer la main. Josette lui savait gré de cette déférence. Elle sentait obscurément que l'amour véritable respecte toujours la femme aimée. Et quand elle comprit, un soir, qu'elle aimait aussi Max, elle en fut à la fois ravie et un peu effrayée.

— Cette fois, non, je dois cesser de le voir...

Alors, elle entrevit jusqu'à quel point cette décision lui coûterait. Cesser de rencontrer Max ? Il lui semblerait que sa vie n'aurait plus aucun but, et qu'une ouverture, laissant le soleil et la jeunesse pénétrer dans son âme, se refermerait brusquement, la condamnant à une série de jours ternes et sans joie. Elle se tut...

Cependant, on avait fixé la date des fiançailles officielles. Ce serait très simple : un repas de famille, qui, pour la première fois, réunirait les Noyelle et les Bonnard. Madame Noyelle avait choisi et surveillé elle-même la robe de la fiancée : une toilette de taffetas, d'un bleu-pâle, qui seyait merveilleusement à sa beauté blonde.

Ce jour-là arriva. Josette, durant toute la période qui l'avait précédé, avait vécu comme dans un rêve, agitée par des sentiments contraires. Allait-elle donc se laisser marier à Lucien, maintenant qu'elle savait, qu'elle était sûre, d'aimer Max ? Et si elle épousait le fils Noyelle, bien entendu, il lui faudrait rompre avec Max. Il est vrai aussi que celui-ci n'avait point prononcé d'aveux définitifs, des paroles qui engagent et lient pour toujours deux existences. Que dirait-il, lorsqu'il saurait ? Jamais elle ne lui avait dit : « Je suis fiancée » ou seulement : « On veut me marier »... Quelle serait sa réaction ?

C'étaient toutes ces pensées qu'elle remuait en mettant machinalement la dernière main au couvert dans la grande salle à manger. Elle rectifia un pli de la nappe, redressa un couteau, arrangea les tiges des roses qui fleurissaient la table, dans un surtout de cristal, tira les volets, afin de préserver la table des dernières mouches, et sortit pour aller se parer de la fraîche toilette qui atten-

dait, toute déployée sur son lit, dans sa chambre de jeune fille, le moment d'être revêtue.

Lorsqu'elle apparut, dans le grand salon où étaient déjà réunis les quelques intimes que les Noyelle avaient cru bon d'inviter, un mouvement de surprise et d'admiration se produisit, tandis que Lucien, joignant les doigts comme devant une apparition, la dévorait des yeux. C'est que la transformation était totale. C'était Cendrillon devenue princesse. Le contrôleur des Contributions, un petit bonhomme encore alerte, à l'œil égrillard, souffla à son voisin :

— Mazette ! La jolie fille ! La monture met toujours la perle en valeur, quelle que soit la beauté de celle-ci.

Josette, sentant d'instinct la sensation qu'elle produisait, n'en eut que plus d'aplomb et ce fut d'un air fort dégagé qu'elle reçut compliments et félicitations. Les Bonnard eux-mêmes, stupéfaits, ne reconnaissaient plus leur fille dans cette élégante jeune femme qui évoluait avec cette aisance dans ce milieu qui n'était pas le sien.

Le repas se prolongea tard. Au dessert, on déboucha de vieilles bouteilles, on but à la santé des futurs époux. Puis Lucien, d'un air mystérieux, prit la main de sa voisine. Et, ouvrant un écrin, il lui passa au doigt l'anneau des fiançailles. Josette jeta une exclamation de surprise :

— Que c'est beau !

— C'est un vieux bijou de famille, expliqua Mme Noyelle. Il est la bague de fiançailles que tous les héritiers de la maison glissent au doigt de leur femme.

On regarda, on s'extasia. C'était un énorme diamant, monté à la mode ancienne sur un mince cercle d'or, et entouré, comme une étoile, de cinq pierres plus petites.

— C'est un cadeau royal ! déclara le receveur des Contributions qui se piquait de s'y connaître.

— Eh bien ! reprit Mme Noyelle, majestueusement, Lucien, embrasse ta fiancée. On vous y autorise.

Troublé, l'infirmes se haussa jusqu'au frais visage,

qui dut s'incliner vers lui pour recevoir un baiser léger, mais qui le fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Puis, Josette alla embrasser à tour de rôle Mme Noyelle et Mlle Armandine. Celle-ci était fort émue.

— Ma chère petite, balbutia-t-elle. Je te souhaite beaucoup de bonheur...

Elle crut lire une légère expression narquoise dans l'œil de son voisin, un vieux châtelain célibataire du voisinage, que l'on appelait le vidame, à cause d'une abbaye presque en ruines qui était située à l'autre bout de son domaine. On prétendait, d'ailleurs, celui-ci fort hypothéqué. Mais comme Arthur de Roquemart possédait un vieux nom et des manières distinguées, on l'accueillait partout à bras ouverts, et les Noyelle se flattaient de le compter parmi leurs intimes. Il n'avait pas omis d'offrir, en arrivant, à la jeune fiancée, un ravissant bouquet de roses blanches, et cette attention avait été fort goûtée par Mme Noyelle et par sa sœur, éprises de belles manières.

Enfin, la fête prit fin. Un à un, les invités se retirèrent et regagnèrent leurs logis, non sans avoir encore prodigué leurs félicitations aux jeunes fiancés. Lucien, rayonnant, avait un air heureux qui contrastait avec sa mélancolie habituelle.

Mais Josette avait perdu un peu de son entrain. Elle n'affichait plus qu'une joie factice. A mesure que la journée s'avancait, une inquiétude, sourde d'abord, puis de plus en plus poignante, la tenaillait. L'image de Max s'imposait à son souvenir avec force, et elle s'accusa de déloyauté. N'aurait-elle pas dû tout lui dire ? Elle se promit de le mettre au courant dès leur prochaine rencontre, et, quoi qu'il lui en coûtât, de lui dire adieu. D'ailleurs, rien ne prouvait que l'intérêt que le jeune homme lui témoignait fût de l'amour. Cet aveu serait au contraire une excellente pierre de touche. Avec son ingénuité de très jeune fille, Josette, sans s'en douter, employait un des meilleurs moyens de grande coquette pour éprouver le sentiment soupçonné.

Elle attendit le mardi suivant avec une impatience

mêlée d'appréhension. Elle désirait et redoutait à la fois cette entrevue, qui serait vraisemblablement la dernière. Rien qu'à l'idée qu'elle ne le reverrait plus, son cœur se gonflait de regret.

Elle partit pour la ferme, pleine d'anxiété. Ce n'était jamais à l'aller qu'ils se voyaient, mais au retour. Il venait au-devant d'elle et la rejoignait presque à la sortie du Beau-Lavoir. Alors, ils descendaient de bicyclette et revenaient ensemble, dans la nuit tombante, en bavardant. Et la route semblait toujours trop courte.

Comme à l'habitude, elle l'aperçut, surgissant en haut de la côte du Loup, à cinq cents mètres à peine de la ferme. Comme les autres fois, le soleil couchant l'enveloppait de lumière.

Dès les premiers mots, il s'aperçut qu'elle restait grave et sérieuse.

— Josette, questionna-t-il, qu'avez-vous ? Ce soir, vous me semblez triste et préoccupée.

La jeune fille cherchait comment elle allait lui apprendre la nouvelle. Elle ne trouva pas de circonlocutions qui auraient adouci cette nouvelle. Alors, elle brûla ses vaisseaux.

— Je suis fiancée...

Dans le jour finissant, elle nota le sursaut qui fit tressaillir son compagnon. En même temps, le regard de Max s'attacha sur le diamant qui étincelait de mille feux.

— La bague de fiançailles ? questionna-t-il d'une voix blanche.

Elle fit « oui », de la tête.

— Mes compliments, fit-il, ironique. Je vois que vous avez su choisir.

L'horrible supposition que Mlle Fréchain lui avait laissée deviner, les paroles de la fermière, et bien d'autres encore, lui revinrent en mémoire. Que les autres croient cela, qu'importait ! Mais pas lui ! Elle cria presque :

— Non, vous vous trompez ! Mon fiancé est riche, mais c'est un malheureux infirmé, et on me marie presque sans demander mon consentement.

Il la regarda, surpris :

— Expliquez-vous, fit-il, plus doucement. Je ne comprends pas. Si vous ne le voulez pas, pourquoi et comment vous marierait-on malgré vous ?

Alors, en quelques mots, elle lui raconta son triste roman : comment elle avait été la compagne d'enfance de Lucien, l'affection fraternelle qu'elle lui témoignait, sa demande en mariage...

— J'ai dit oui, expliqua-t-elle en baissant la tête, parce qu'à ce moment-là, je pensais que l'amitié que j'avais pour lui suffisait. Mais depuis, j'ai compris que ce n'est pas cela l'amour.

Il fit halte et, dans la pénombre, pencha sa haute taille vers Josette.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ce sentiment-là n'était pas l'amour ? questionna-t-il, et où l'avez-vous appris ?

Pour toute réponse, elle devint écarlate.

Max s'arrêta et posa sa main sur le bras de la jeune fille.

— Josette, murmura-t-il, écoutez-moi. Je sens que l'heure est décisive. Je crois comprendre beaucoup de choses dans votre silence. Il faut être francs, car un malentendu risquerait d'avoir des conséquences irrémédiables. Je vous aime, Josette... Je vous aime, du plus profond, du meilleur de mon cœur. Si j'ai reculé jusqu'à maintenant mon aveu, c'est que je ne croyais point que le temps pressât, je voulais que cette phrase ne jaillisse de mes lèvres que mûrement pesée. C'est si grave, chérie, cet engagement définitif ! A mes yeux, du moins... Aussi, ai-je attendu. Ce que vous m'apprenez ce soir a changé ma résolution. Le temps est venu où nous devons être éclairés l'un et l'autre sur nos sentiments réciproques. D'après ce que j'ai cru, je ne vous suis pas indifférent. Josette, je suis prêt à faire de vous ma femme très aimée. Vous êtes une vraie jeune fille, pleine de réserve, de dignité, et vous serez, j'en suis sûre, l'épouse accomplie que je rêvais de rencontrer.

Il fit une pause, mais sans laisser à sa petite compagne le temps de répondre, il reprit :

— Cependant, je ne veux pas briser une situation

qui peut être avantageuse pour vous. Lucien Noyelle, m'avez-vous dit, est riche... très riche. Moi, je n'ai que ma situation pour vivre. Près de moi, vous n'aurez ni bonne, ni domestiques, ni auto... du moins pour le moment. Réfléchissez donc. Vendredi soir, vous me donnerez votre réponse définitive. Pesez le pour et le contre de ces deux unions. Vous me dites que ce jeune homme vous aime ? Je veux le croire. Mais pas plus que moi, certainement. Les affections d'enfance ne sont pas plus violentes que celles qui naissent en quelques jours, et mon cœur vous appartient tout entier, Josette. J'ai un long arriéré de tendresse à rattraper, moi !

Josette leva brusquement la tête. A mesure que les paroles de Max la pénétraient, il lui semblait qu'un voile achevait de se déchirer devant ses yeux. Était-il possible qu'elle ait pu envisager une union avec cet infirme, attachant certes, par son malheur même, mais qui ne pourrait inspirer que de la compassion ? Elle se vit condamnée à vivre chaque jour près de lui, plus garde-malade qu'épouse, ne pouvant profiter d'aucune liberté, d'aucune distraction. A quoi lui servirait cet argent ? Brusquement, elle eut horreur de cette fortune, et pensa :

« C'est un marché... un odieux marché. On m'achète, on m'achète comme on acquiert une pièce de bétail. Pouah !

Elle tendit la main à Max.

— Je vous remercie de votre franchise, dit-elle, en fixant son regard bleu dans celui du jeune homme. Mais je ne veux pas attendre vendredi. Entre vous et lui, je n'hésite pas, et...

Elle se tut brusquement, gênée, peut-être, pour prononcer les mots qui engagent. Il se pencha vers elle, anxieux.

— Et ?...

Pour toute réponse, elle enleva sa bague de son doigt et la glissa dans son sac à main.

— Je la lui rendrai dès ce soir, affirma-t-elle.

Il saisit la main au vol, y appuya ses lèvres avec une ferveur contenue.

— Chère aimée ! murmura-t-il.

En quelques mots, des mots encore plus exquis que ceux que Lucien lui avait fait entendre, de ces mots qui jaillissent de la source profonde des cœurs, il lui raconta l'inoubliable impression qu'elle avait faite sur lui, le soir où il était intervenu pour la délivrer d'un passant importun. Depuis cet instant, son image l'avait hanté, et il ne vivait plus que dans l'attente de ces trop courts instants qui les réunissaient.

A son tour, Josette lui raconta l'angoisse où elle avait vécu ces derniers jours, l'incertitude où elle se débattait, son désir d'oublier un sentiment qu'elle croyait coupable, mais qui affirmait sa vitalité à mesure qu'elle s'efforçait de l'étouffer.

Ils étaient si occupés d'eux-mêmes, si absorbés à sonder leur tendresse réciproque, qu'ils ne virent pas passer à côté d'eux, à toute petite allure, le représentant en produits pharmaceutiques qui revenait d'une tournée et se dirigeait vers Libourne. Il reconnut la jeune fille, peut-être aussi Max et un sourire narquois souleva ses lèvres.

— Allons, murmura-t-il, la fiancée saura trouver des distractions.

Il disparut sans que les jeunes gens aient même jeté un regard sur la voiture qui disparut rapidement.

— Josette, dit Max, puisque maintenant, vous savez quelles sont mes intentions, me permettez-vous d'aller trouver vos parents afin de formuler ma demande ?

Elle parut effrayée par cette rapidité.

— Oh ! pas tout de suite... Attendez encore un peu. Songez que je suis déjà engagée, nos fiançailles sont officielles. Je vais avoir à lutter. Quand je serai libre à nouveau, alors, vous présenterez votre requête.

Il acquiesça, un peu à regret.

— Soit. Mais j'ai hâte de vous enlever à ce milieu, ma chérie. Songez qu'après ce refus, que les Noyelle vont trouver outrageant, on vous fera la vie dure, là-bas.

Elle eut un ravissant sourire.

— Oh ! probablement, mais votre souvenir m'aidera à supporter tout, Max.

— Chériel Ayez confiance ; je saurai bien vous donner le bonheur...

Ils arrivaient en vue de Libourne. Alors, il l'attira vers lui, et très doucement, très respectueusement, il posa ses lèvres sur les boucles de la chevelure.

— A vendredi ! dit-elle joyeusement.

— A toujours ! répondit-il.

CHAPITRE V

Quand Max se retrouva seul, mille pensées confuses le soulevèrent.

Il resta d'abord étourdi de la rapidité avec laquelle s'était produit cet événement qu'il envisageait déjà, mais sans le croire si proche : la révélation de son amour à la jeune fille. Il ne lui avait pas menti : dès leur première entrevue, il avait senti, avec l'acuité que possèdent certaines âmes sensibles, que Josette était enfin celle qu'il avait si passionnément rêvée. Physiquement et moralement, elle répondait à l'idéal qu'il se faisait de sa future épouse. Puis, en apprenant qu'elle était fiancée, et fiancée à un garçon riche, il avait été bouleversé. Un instant, il l'avait crue vénale. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour se convaincre que si Josette avait accepté cette union anormale, ç'avait été plus par enfantillage que par intérêt, et poussée aussi par ce sentiment, louable en soi, de rendre heureux un pauvre être déshérité, sans se rendre compte elle-même de quel prix elle paierait ce bonheur donné. Alors, Max, qui voyait plus loin et plus clair que la jeune fille, avait été atterré par cette perspective, et une vague de fureur et d'indignation l'avait soulevé contre ces parents qui laissaient s'accomplir cet acte monstrueux et les Noyelle qui avaient eu ce calcul vil. En pensant que celle qu'il considérait

déjà comme sienne, dans son subconscient, deviendrait l'esclave d'un malheureux que la vie normale refusait, que tout son avenir se bornerait à soigner non seulement l'infirmes, à supporter ses accès d'humeur, mais aussi à soigner également les enfants qu'il pouvait lui donner ; qu'elle, saine, belle, jeune, allait être offerte en holocauste au Veau d'Or, comme jadis ces filles de l'antiquité païenne, il s'était révolté et son aveu avait jailli de ses lèvres, spontanément. Il ne le regrettait pas, au contraire : il se reprochait de ne pas avoir parlé plus tôt, de ne pas avoir empêché les fiançailles de sa bien-aimée avec l'avorton. Mais rien n'était encore irréparable : des fiançailles se rompent. Lui, il savait qu'il guiderait sa femme d'une main sûre à travers les épines du chemin que nous avons tous à parcourir ; au lieu d'être protégé, il serait le protecteur, le père robuste et sain de beaux enfants comme eux qui, à leur tour, feraient la race plus vigoureuse.

Il se sentit envahi d'un besoin de rêve solitaire qui le poussa dehors, après son repas. Il regardait en lui-même avec un ravissement d'être neuf et sincère. C'était la première fois qu'il aimait réellement ; cet amour frais comme une aube de printemps, il l'avait attendu, l'âme en éveil, comme quelque chose qui devait dominer toute sa vie. Il comprit qu'il était enfin arrivé à ce stade si passionnément désiré.

Pendant ce temps, Josette se hâtait vers la propriété Noyelle, le cœur gonflé de joie. Une toute petite pointe d'appréhension se mêlait cependant à son enivrement. Comment Lucien, et surtout Mme Noyelle, allaient-ils prendre sa décision ?

Mais elle se sentait de force à lutter contre la terre entière. Elle songea qu'après tout, on ne pouvait la marier contre son gré. Elle se souvint de ce que Lucien lui avait dit : « Si vous refusiez, j'en mourrais ! »

« Bah ! pensa-t-elle, avec l'inconscient égoïsme de ceux dont le cœur est pris, ce sont des choses qu'on dit... »

Cependant, elle ne voulut pas parler ce soir-là. Même à ses parents, elle ne dit rien. On était seulement au mardi ; il y avait trois jours encore, jusqu'au vendredi : elle avait le temps de soulever l'orage.

Mais celui-ci allait éclater plus tôt qu'elle ne le pensait.

Le lendemain soir, Mlle Armandine rentrait de faire en ville quelques courses, lorsqu'elle s'approcha de sa sœur, qui brodait, près de la fenêtre ouverte sur le jardin. Elle avait l'air troublé et n'avait pas pris le temps ni d'enlever son chapeau, ni même de déposer son cabas, compagnon ordinaire de ses sorties en ville.

— Sophie ! dit-elle mystérieusement, il faut que je te parle...

A ce ton inusité, Mme Noyelle leva la tête et laissa retomber son ouvrage sur ses genoux.

— Eh bien ! Je t'écoute !

Mlle Armandine alla fermer la porte, se pencha à la fenêtre afin d'examiner si une oreille indiscreète n'était pas aux aguets, puis poussa un profond soupir en joignant les doigts sur son opulente poitrine.

— Eh bien ! s'écria Mme Noyelle, agacée par ce jeu de scène dont elle ne devinait pas le but. Que se passe-t-il ? Ma pauvre sœur, tu as l'air d'une conspiratrice !

— C'est qu'il s'agit de quelque chose de grave ! Sais-tu ce que vient de me dire le pharmacien ?

— Monsieur Corbier ? Que peut-il t'avoir annoncé ? Une maladie ? Une mort ?

— Pire ! dit sur un ton lugubre la bonne demoiselle en se laissant choir sur une chaise. Un commis-voyageur qui vient régulièrement le visiter lui a raconté qu'il avait vu plusieurs fois Josette se promener avec un jeune homme !

La révélation surprit tellement Mme Noyelle que son peloton s'échappa et roula à terre. Elle se baissa vivement pour le ramasser et pour cacher son émotion. Quand elle se releva, elle questionna, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme :

— Josette, avec un jeune homme ? Quand cela ? Où ? C'est peut-être une calomnie...

— Hélas ! tout prouve le contraire...

Un peu de rouge était monté aux pommettes habituellement jaunes de Mme Noyelle. Mais elle n'était pas femme à montrer ses sentiments. Elle ordonna simplement :

— Explique-moi cela... D'abord, comment ce commis-voyageur connaît-il Josette ?

— Ce n'est pas difficile ; à Libourne, on se connaît tous. Il la voit le mardi et le vendredi soir, alors qu'elle revient du Beau-Lavoir, chercher le beurre ; ce jeune homme va la rejoindre, et ils s'en retournent ensemble jusqu'à la ville.

— Est-il certain de ce qu'il a vu ?

— Mon Dieu ! Ma bonne Sophie, tu penses bien que cet homme n'aurait aucun intérêt à venir raconter ça à M. Corbier, si réellement il n'y avait pas quelque chose. Il le lui a dit tout à fait incidemment, parce que le pharmacien lui avait raconté les fiançailles de Josette avec Lucien. D'ailleurs, toute la ville en parle, c'est bien simple.

Il y avait certainement de l'exagération dans l'affirmation de la vieille fille, mais elle était convaincue et pleine de bonne foi. M. Corbier lui avait appris la nouvelle, et Mlle Fréchain, la mercière, avait lancé des allusions trop claires pour ne pas être comprises.

— Et... y a-t-il longtemps que ce manège dure ? questionna Mme Noyelle, sèchement.

— Je l'ignore absolument. On ne m'a pas donné tant de détails. D'ailleurs, j'étais tellement bouleversée que je n'ai eu que l'idée de te mettre au courant, le plus vite possible.

— Tu as bien fait, Armandine. Je vais aviser au plus tôt.

Elle se leva, plia soigneusement son ouvrage qu'elle rangea dans sa corbeille.

— Que vas-tu faire ? questionna sa sœur, un peu inquiète.

— Parler à cette fille ! T'imagines-tu que je vais tolérer plus longtemps un pareil scandale ?

— Je m'étonne que cette petite Josette, habituellement si pleine de bon sens, n'ait pas senti elle-même l'inconvenance de sa conduite.

— Elle a dû se laisser embobiner par quelque godelureau. Mais je vais mettre bon ordre à cela.

Mlle Armandine n'osa pas demander davantage de détails. Elle avait hésité avant de révéler cette histoire à sa sœur, dont elle connaissait la volonté rigide et le caractère implacable. Mais, devant l'énormité du fait, sa langue se trémoussait toute seule. Pour s'excuser, elle pensa :

— Après tout, Lucien et Josette sont fiancés officiellement ; tout le monde le sait, et ce serait trahir Lucien, être complice, que de me taire.

Mme Noyelle se dirigea vers la porte, l'ouvrit. Arrivée là, elle se détourna.

— Pas un mot à Lucien, recommanda-t-elle.

Elle alla à la cuisine où la domestique s'affairait à quelque menue besogne.

— Emma, commanda Mme Noyelle, va me chercher les Bonnard.

La servante crut avoir mal entendu.

— Madame Bonnard, sans doute ?

— J'ai dit : « les Bonnard ! » reprit Mme Noyelle de sa voix coupante. C'est du français, je suppose ?

— Bien, Madame.

La femme disparut, intriguée par cette double convocation. Mme Noyelle la suivit des yeux à travers les carreaux de la fenêtre, mais sa pensée était ailleurs. Elle ne pouvait digérer l'incroyable affront dont son fils et elle-même, et tous les Noyelle, avaient été souffletés par la faute de cette fille. Dans son ressentiment, elle enveloppait aussi en partie sa sœur, et bien à tort, cependant. Armandine avait été la seule à plaindre Josette. Qui sait si ce manège ne durerait pas depuis beaucoup plus longtemps qu'elle voulait bien le dire ? Elle se souvenait d'une conversation qu'elles avaient eue toutes les deux, ici même, et qui avait éveillé le soupçon dans l'âme de la mère. Oui, cette intrigue devait être déjà vieille. Et elle, elle n'avait rien vu ! Elle s'était laissée bernier par une gamine de dix-sept ans ! Il est vrai

que l'âge ne fait rien à l'affaire, et Mme Noyelle savait fort bien que lorsqu'une fille veut cacher une amourette, le diable lui-même lui souffle ses ruses.

Le père Bonnard et sa femme, en entrant dans la cuisine, la tirèrent de sa songerie. Elle se retourna brusquement.

Les gardiens avaient l'air embarrassés. Ils ne s'étaient pas encore faits à leur nouvelle situation, et devant celle qu'ils considéraient toujours comme « la maîtresse », ils restaient gauches et intimidés.

— Vous nous avez fait demander, Madame ? questionna enfin la femme, plus curieuse que son mari, de cette convocation imprévue.

Mme Noyelle les enveloppa du haut en bas de son regard froid. Et brusquement, devant cette grande femme sèche et jaune, qui avait su depuis si longtemps les asservir sous son autorité despotique, ils ne se sentirent plus, uniquement, que des domestiques. Un instant, ils avaient pu croire qu'il s'agissait de régler ensemble quelque détail pour la cérémonie du mariage, qui avait été fixée pour la fin d'octobre. Mais devant l'attitude glacée de Madame Noyelle, et son air distant, ils se firent tout petits, comprenant que le moment n'était pas propice pour parler sur un ton d'égalité.

D'ailleurs, celle-ci ne les laissa pas longtemps dans l'incertitude. D'un ton sec, elle commença :

— Je vous ai fait venir pour vous entretenir de Josette. Je ne vous fais pas de compliments sur elle.

Les yeux des Bonnard s'arrondirent.

— Qu'a-t-elle fait ? murmura la femme, tremblant qu'une inconséquence de sa fille puisse compromettre son mariage.

Mme Noyelle eut un petit rire ironique :

— Il y a seulement ceci : votre fille, la fiancée de mon fils, se laisse courtiser par un garçon de la ville... Le saviez-vous ?

De stupéfaction, le père Bonnard laissa échapper son béret qu'il tortillait entre ses doigts noueux, tandis que sa femme poussait un cri :

— Josette ? C'est impossible !

— Impossible ou non, la chose est. On les a vus

ensemble, alors qu'ils revenaient de la ferme du Beau-Lavoir, où il l'accompagne chaque fois qu'elle y va. Toute la ville jase. C'est du propre !

Et, laissant déborder sa bile, elle se lança dans un discours fulminant, où elle faisait ressortir l'honneur que les Noyelle avaient fait à une mijaurée de cette espèce, alors que leur situation les mettait si au-dessus de simples concierges, l'affection maternelle qu'elle avait témoignée à leur fille, en la choisissant, elle, au milieu de tant d'autres de meilleure extraction, qui, à l'en croire, « n'auraient pas demandé mieux que d'entrer dans une famille si universellement connue et respectée. » Toute la fierté inconsciente de sa race de terroir lui remontait aux lèvres, et sourdait maintenant, s'épanchant en un flot pressé où se mélangeaient reproches et mots cinglants. Sincèrement, si elle avait vu le moyen de rendre son fils heureux en lui donnant une épouse de son choix, afin qu'il puisse vivre comme les autres, elle restait également persuadée de l'immense faveur qu'elle accordait à ces gens, et que tout bien balancé, c'était eux, et de loin, qui lui devaient gratitude et reconnaissance. Aussi, l'idée que Josette avait pu dédaigner une alliance si flatteuse la mettait hors d'elle, et elle ne cacha pas sa façon de penser aux Bonnard, de plus en plus atterrés.

— Mais nous ne savions pas, nous ignorions, murmura le père, lorsque Mme Noyelle se tut, non parce qu'elle était à bout d'arguments, mais parce que le souffle lui manquait. Nous parlerons à Josette... C'est une enfant encore, et une bonne mercenaire lui fera comprendre ce qui n'est, on en est sûrs, qu'une imprudence.

— Une imprudence qui la compromet, et nous avec elle ! reprit Mme Noyelle, avec une force nouvelle. Sachez que dans notre famille, toutes les femmes sont honnêtes ! Nous ne voulons pas de gourgandines !

Cette fois, sous l'outrage direct, Mme Bonnard releva la tête.

— Dans notre famille aussi, Madame ! Ce n'est pas l'argent qui donne l'honnêteté, et je suis sûre que

ma fille sera une épouse irréprochable ! Seulement, comme vous dit mon mari, elle est jeune, et ne se rend pas compte. Enfin, je lui parlerai, moi, et je vous promets que tout ça n'aura pas de lendemain.

— Parlez-lui, si vous voulez, cela ne lui fera pas de mal, mais je tiens à avoir avec elle un entretien, riposta Mme Noyelle. Il y a des choses qu'elle ne saisit pas encore, et je me charge de les lui expliquer...

Le ton contenait une menace imprécise. Malgré elle, Mme Bonnard eut un petit frisson à l'idée de la malheureuse gamine affrontant seule la colère de la redoutable femme. Mais, en pensant que celle-ci pourrait se raviser, rompre les pourparlers, et faire retomber Josette à son humble condition, elle étouffa son mouvement de pitié. Elle pensa :

— Bah ! Elle pleurera peut-être un peu, mais la leçon sera bonne. D'ailleurs, elle en a besoin.

— Ne la prévenez pas, poursuivit Mme Noyelle. Je veux lui poser des questions de telle façon qu'elle ne me cache rien. Il faut absolument que je sache jusqu'où est allée cette ridicule aventure. Envoyez-la moi tout de suite.

Cependant, Josette ne se doutait pas encore de la tempête qui s'amassait au-dessus de sa tête. Tout en chantonnant, elle pelait des pommes de terre pour le souper, lorsque sa mère entra.

— Josette, dit-elle, va tout de suite à la maison, Mme Noyelle veut te parler.

Elle sortit aussitôt, afin de ne pas être tentée de lui donner et de lui demander à elle-même des explications. La jeune fille détacha son tablier de cuisine, se lava les mains et sortit, pensant que Lucien, fatigué ou souffrant, la faisait prévenir pour lui tenir compagnie, comme il en avait fréquemment l'habitude.

Elle trouva Mme Noyelle dans le petit salon où elle se tenait d'ordinaire. Mais elle était seule.

Lorsqu'elle entra, elle eut tout de suite l'intime perception qu'il se passait quelque chose d'insolite. Un froid regard l'enveloppa ; aucun sourire ne releva les lèvres minces, et ce fut d'un geste à peine per-

ceptible du menton qu'on accompagna l'ordre de s'asseoir.

— Josette, commença tout de suite la femme du vigneron, j'ai à te parler très sérieusement. Veux-tu me dire quel est ce jeune homme que l'on voit avec toi, le mardi et le vendredi soir, lorsque tu reviens de chercher le beurre à la ferme ?

Le coup était imprévu. Mais Josette, depuis quelques jours, avait pris une extraordinaire assurance. Elle ne se démonta pas, et pensa seulement :

— Voilà ! On nous a vus... Après tout, puisqu'il fallait une explication, autant que ce soit maintenant !

Elle prit son courage à deux mains et répondit, tranquillement :

— C'est un employé de la poste.

Un tel sang-froid fit éclater Madame Noyelle. Elle se leva d'une pièce, les yeux fulgurants, et posa ses deux mains sur les épaules frêles, qui ployèrent sous l'étreinte.

— Petite malheureuse ! s'écria-t-elle. Petite imprudente ! Et tu oses avouer cela sans rougir, le front haut ? Comment ! tu as des rendez-vous avec ce garçon ! Et tu es fiancée avec mon fils ? Mais quelle nature as-tu donc ?

Elle la secoua brutalement. Josette essaya de conserver son calme.

— Mais, Madame, justement, je voulais vous entretenir de tout cela...

— M'en entretenir ! Voilà un comble !

— Oui.. Car j'ai compris que je ne pouvais épouser Lucien. Je l'aime comme un frère, mais pas comme un mari. Mon mari, je l'ai choisi. C'est justement celui avec lequel on m'a vue... Car c'est une bonne âme qui est venue, empressée, vous conter tout, n'est-ce pas, Madame ? Cela devait arriver tôt ou tard. J'aurais préféré que ce soit moi qui vous prévienne, voilà tout. Enfin, maintenant, la situation est claire...

Elle soupira, soulagée. A son idée, le plus difficile était dit. Et Mme Noyelle avait l'air de le prendre

beaucoup mieux qu'elle le craignait. Elle ne disait rien...

Mais si elle ne disait rien, c'est que la stupéfaction lui avait coupé la voix. Elle s'attendait à tout, sauf à cela : Josette reprenant sa liberté ! Elle était tellement imbue de l'idée que jamais cette petite fille n'aurait assez de toute son existence pour s'acquitter de sa dette de reconnaissance, que ce renversement des rôles lui parut absolument invraisemblable. Elle crut rêver.

— Rompre ! Tu veux rompre ? s'exclama-t-elle.

— Oui, Madame. Je comprends très bien que la situation actuelle soit trop équivoque pour être prolongée. C'est pourquoi je vous demande de me rendre ma liberté.

Mais Mme Noyelle était une trop vieille jouteuse pour se laisser battre de la sorte. Elle s'était déjà ressaisie.

— Tout simplement ! ricana-t-elle. Comme c'est facile ! Tu oublies seulement que vous êtes deux. Lucien t'aime...

Elle ajouta, d'une voix où une émotion voulue mettait un trémolo :

— Il en mourra, le pauvre petit... Tu ne connais pas encore son cœur !

— Si, Madame. Moi-même, j'ai pour lui une tendresse toute fraternelle. Mais j'ai compris, depuis quelques jours, que ce n'était pas suffisant pour lier deux vies. Je ne serais pas une épouse assez affectueuse, j'en ai peur. Il m'approuvera, j'en suis sûre, lorsqu'il saura...

La mère eut un sursaut brusque, et ce fut l'instinct de préserver son enfant de cette douleur qui la fit gronder :

— Je te le défends ! Je te défends de lui dire cela ! Tu veux donc le tuer ?

— Il faudra pourtant bien qu'il sache !

— Il ne saura rien ! Car tu l'épouseras !

— Non ! C'est impossible ! Je...

— Tu l'épouseras, te dis-je ! Et tu oublieras cette stupide histoire ! Vous êtes déjà fiancés ! Je ne veux

pas de scandale et de ragots, comprends-tu ? Tout se passera comme je l'ai décidé...

Josette eut un mouvement de révolte.

— Mais j'ai un cœur, moi aussi, Madame ! Vous m'avez dit tout à l'heure que nous étions deux ! Certes, nous sommes deux, et, pour l'instant, vous ne pensez qu'à Lucien, au bonheur de Lucien, au cœur de Lucien ! Et moi ? Moi aussi, j'ai un cœur ! Moi aussi, j'ai droit au bonheur ! Eh bien ! je sais maintenant que je ne peux être heureuse avec votre fils, et que lui-même ne le peut être avec moi...

Mme Noyelle serra les lèvres. Une implacable résolution se lut dans ses yeux gris.

— Des mots ! siffla-t-elle. Ce mariage se fera ! Ecoute-moi bien : si tu oses rompre, si tu dis à mon fils un seul mot qui puisse lui faire soupçonner la vérité, si tu préfères, enfin, ce gratte-papier à Lucien, je te jette à la porte, et avec toi, tes parents...

Josette pâlit.

— Vous ne feriez pas cela ! balbutia-t-elle.

— Si ! répondit Mme Noyelle, qui vit enfin qu'elle avait barre sur la volonté de la jeune fille. Ils sont vieux, maintenant, ils ne retrouveront pas facilement une autre situation... Dis-toi bien cela ! S'ils meurent à l'hôpital, comme des traîne-misère et des guenilleux, c'est toi qui l'auras voulu. Tandis qu'ici, c'est leur existence assurée... la fin de leur vie quiète et sans souci. Réfléchis bien à cela, ma fille. C'est un beau sujet de méditation que je t'offre.

Elle se dirigea vers la porte et, se tournant, ajouta :

— Je ne te retiens pas...

Josette se leva, et, comme une automate, sortit elle-même. Elle entendit comme dans un songe Mme Noyelle ajouter :

— Ah ! et puis, inutile de te déranger, désormais, pour aller chercher le beurre... C'est Emma qui ira.

La jeune fille descendit dans le jardin, que les ombres de la nuit enveloppaient, et gagna sa chambre. Des larmes coulaient sur ses joues, sans même

qu'elle s'en doutât. Machinalement, elle ouvrit son sac à main, en retira le diamant et le remit à son doigt. Puis, s'écroulant à genoux près de son lit, elle sanglota à s'en faire éclater le cœur.

CHAPITRE VI

Plusieurs jours s'écoulèrent. Après cette entrevue, Josette avait dû subir les mercuriales de son père et de sa mère, outrés de voir une si belle chance de fortune échapper à leur fille, et surtout, vexés des reproches et des soupçons que Mme Noyelle avait émis sur son honnêteté.

Mais Josette ne répondit rien, pas plus qu'elle ne leur révéla de quel argument décisif sa future belle-mère s'était servie pour la convaincre. Sa délicatesse naturelle s'y refusait, et elle ne voulait pas que ses parents puissent croire qu'elle se sacrifiait pour eux...

Et cependant, c'était bien la vérité. Maintenant qu'une barrière infranchissable s'élevait entre elle et celui qu'elle avait choisi, elle ne pouvait envisager cette union sans horreur. Lucien, avec la perspicacité de ceux qui aiment, vit bien qu'il y avait quelque chose de changé dans la façon dont la jeune fille se comportait vis-à-vis de lui. Mais ce fut en vain qu'il la questionna, qu'il pria, bouda, s'emporta ; Josette resta obstinément muette. Nul, pas plus chez les Noyelle que chez les Bonnard ne mit l'infirme au courant de cet orage qui avait menacé un instant le frêle édifice de son bonheur. Alors, il crut qu'il ne s'agissait là que d'un caprice de jeune fille, et reprit sa sérénité.

Les moments qu'elle passait avec lui étaient devenus les plus pénibles de l'existence de Josette. Car Lucien, avec exaltation, l'entretenait de leur vie fu-

ture, faisait des projets, bâtissait des châteaux en Espagne. Il aurait voulu aller en voyage de noces, et hésitait entre la Norvège et l'Écosse. Il consulta Josette. Celle-ci lui répondit que le pays lui était indifférent.

— Si vous préférez une autre contrée, nous irons. Puisque nous serons ensemble, nous serons bien partout, n'est-ce pas vrai, ma chérie ?

Josette avait une crispation involontaire lorsqu'il lui donnait cette appellation trop tendre, et ce mot, qu'un autre avait aussi prononcé, lui semblait, dans la bouche de son fiancé, un sacrilège...

Le vendredi après la scène décisive qui avait marqué la fin de son idylle avec Max, elle sentit un déchirement en voyant Emma enfourcher la bicyclette et partir à sa place pour la ferme du Beau-Lavoir. Quelle ne serait pas la surprise de Max, en ne la voyant pas, le soir ! Que penserait-il ? Peut-être qu'elle avait réfléchi et qu'elle préférerait le riche mariage à l'union simple et médiocre qu'il lui offrait. A cette idée, elle sentit toute sa peine lui remonter à la gorge dans un flot de larmes, et elle s'enfuit dans sa chambre pour les cacher.

Dès lors, une idée la hanta : revoir Max coûte que coûte, afin de lui expliquer... Elle consentait bien à sacrifier son amour, mais elle n'admettait pas qu'il conservât d'elle un souvenir mesquin. Elle voulait qu'au moins il connût les raisons profondes de son acte.

La chose était d'apparence facile, puisqu'il était à la poste. Elle espéra d'abord pouvoir assez facilement arriver à ses fins. Souvent, on l'avait envoyée de la sorte porter une lettre ou un paquet.

Mais Mme Noyelle veillait jalousement sur ses sorties. Ce fut Emma qui fit toutes les courses en ville. Josette, très simplement, avait révélé quelle était la profession de Max, et Mme Noyelle s'en était souvenue. Elle n'allait pas avoir l'imprudence de provoquer une autre rencontre.

Aussi, la jeune fille ne sortit presque plus du grand parc, où les pins dressaient leurs colonnades de cathédrale rustique. Elle erra mélancoliquement

par les allées, fuyant autant qu'il lui était possible, la compagnie de Lucien, qui cherchait anxieusement dans ses yeux le secret de la tristesse de sa petite amie. En vain, il essaya de l'égayer. Josette esquissait un pâle sourire, puis retombait dans sa songerie. Un jour, il eut la prescience de ce qui se passait en elle, et questionna :

— Chère Josette, est-ce l'idée de notre prochain mariage qui vous rend si lointaine ? Vous êtes triste. Pourquoi ? Ne suis-je plus votre ami, que vous ne voulez pas vous confier à moi ?

Josette, touchée par ces simples mots et par leur sincérité, répondit en pressant les doigts qui s'étaient glissés dans sa main.

— Mais non, Lucien ! Quelle chimère allez-vous vous forger là ? Je suis très heureuse, au contraire, mais le mariage est toujours une chose qui mérite réflexion.

— C'est vrai, ma chérie. Moi aussi, je le pense. Etre liés pour la vie, pour toujours ! Songez donc à ce que cela représente de suite d'années, et combien il faut s'aimer pour résister aux écueils de l'existence journalière...

La jeune fille étouffa un soupir. Elle se souvenait qu'un autre, grand et bien fait, celui-là, et à qui elle pensait jour et nuit, lui avait tenu les mêmes propos.

Cependant, août s'achevait. On parlait déjà des prochaines vendanges. Josette ne voyait pas sans un secret effroi tous ces préparatifs. Car les vendanges faites, selon le désir de Mme Noyelle, on célébrait les noces. Ah ! si elle n'avait pas eu ses parents ! Si elle n'avait pas craint de priver leur vieillesse d'un abri ! Il lui aurait été bien égal, elle, de se voir chasser. Au contraire... Elle aurait été libre !

On n'avait parlé à personne de ce que Mme Noyelle appelait « une grotesque aventure ». Quelques relations y avaient fait de très discrètes allusions, mais l'impénétrabilité de la femme du vigneron et la façon ostensiblement affectueuse dont elle traitait Josette, lorsqu'il y avait de la compagnie, avait vite fait taire les mauvaises langues. Seul, le vidame.

dont l'esprit fin et aiguisé avait saisi certaines nuances, comprit qu'il y avait quelque chose sous roche. Il s'en ouvrit à Mlle Armandine, qui professait pour lui une admiration non dénuée d'un sentiment plus tendre.

— Réellement, ma chère amie, croyez-vous que ce mariage se fasse ? questionna-t-il en fourrant délicatement une prise de tabac dans sa narine.

Mlle Armandine, qui admirait ses façons « grand siècle », rougit comme une écolière prise en faute.

— Pourquoi non ? Tout est arrangé, la date est arrêtée, les toilettes sont sur le chantier...

— Ta, ta, ta ! Tout cela est bel et bon, mais le cœur de la petite fiancée ne semble pas être de la fête. Regardez-moi la mine qu'elle a ! Elle, si rose, si fraîche, elle a des cernes sous les yeux et des joues pâlies qui en disent long...

— Vous savez, à la veille de se marier... l'émotion...

Un sourire sceptique releva les lèvres minces du vidame.

— Ouais ! Croyez-vous les filles d'aujourd'hui si sensibles, belle amie ? A mon avis, il semblerait plutôt qu'il y a quelque chose de trop dans le souvenir de cette enfant. Entre nous, votre neveu n'est peut-être pas le rêve d'une fiancée.

Mlle Armandine soupira.

— Té ! je le sais... Mais allez donc dire cela à Sophie ! Elle vous recevra ! Vous connaissez ses opinions sur la famille. Elle est fière d'être une Noyelle, propriétaire des plus belles vignes de la région, comme d'autres de leurs quartiers de noblesse. Elle s'imagine que Josette considère les choses de la même façon, et s'estime trop heureuse d'épouser Lucien.

— C'est un point de vue, évidemment, mais mon petit doigt me dit que ce n'est pas celui de la fillette.

— Lucien l'aime sincèrement, allez ! Il la rendra heureuse.

Le vidame fit une moue qui signifiait clairement qu'il avait des doutes sur la qualité du bonheur que

l'infirmes pourrait dispenser à sa femme, mais il comprit qu'il en avait assez dit sur ce chapitre-là. Cependant, il ne put s'empêcher de jeter un regard sur Josette, qu'on apercevait, assise dans le parc, un menu ouvrage de broderie entre les doigts, et Lucien à ses côtés.

— Dommage ! pensa-t-il. Une si belle fille !

Josette n'avait obtenu qu'une seule permission : celle d'aller à l'église. Elle s'y rendait fréquemment, comme si elle avait voulu puiser là le secours moral dont elle avait besoin. Mais elle n'y allait pas seule. Emma, transformée en mentor, l'y accompagnait, ce qui plaisait fort d'ailleurs à sa piété exaltée de Vendéenne. Et tandis qu'elle égrenait son chapelet, Josette, à genoux sur son prie-Dieu, demandait éperdûment au Maître de toutes choses de l'aider à parcourir son calvaire.

Elle s'était ouverte sincèrement au vieux prêtre, qu'elle connaissait déjà, et l'avait mis au courant du douloureux débat qui mettait aux prises son cœur et son devoir. Il l'avait paternellement réconfortée, essayant de lui montrer toute la grandeur et la beauté de la tâche qui l'attendait.

— Il faut oublier, mon enfant, dit-il. Ce jeune homme, lui-même, oubliera aussi, si ce n'est déjà fait. Il rencontrera sur sa route une autre femme qui assurera son bonheur. Tandis que pour ce pauvre infirme, vous êtes l'unique, l'envoyée, et votre mission près de lui sera celle d'un ange gardien. Je sais, mon enfant, que les jeunes filles délicates et pures comme vous rêvent souvent d'un amour parfait, qui se confond étroitement avec le devoir, et si harmonieusement qu'on ne saurait dire si c'est au devoir ou à l'amour qu'on obéit. Mais, la plupart du temps, ce n'est là qu'un idéal, et la destinée nous impose d'autres lois. Il faut se soumettre à la volonté divine avec abnégation, en véritable épouse chrétienne. Promettez-moi de vous efforcer d'oublier le passé, et d'aller vers votre nouvelle vie, le front haut, sans amertume et sans regrets, sans chercher autour de vous un cœur qui correspondra au vôtre. Celui de votre futur mari vous est tout acquis ; ne

vous attachez pas à la forme physique, qui est périssable, mais à la beauté de l'âme, qui, elle, est éternelle...

Du fond du cœur, Josette avait promis, et depuis, s'efforçait de tenir son serment, chassant de sa mémoire l'image d'une douceur insidieuse, et essayant de se persuader qu'elle était déjà oubliée.

Cependant, Max, en ne la voyant plus, le mardi et le vendredi, s'était d'abord étonné, puis inquiet. L'anxiété avait d'ailleurs très vite succédé à la surprise, tant les cœurs vraiment épris s'alarment facilement.

— Pourquoi ne vient-elle plus ? Que se passe-t-il ? Est-elle malade ? L'empêche-t-on de sortir ?

Puis, un soupçon torturant s'était glissé en lui :

— Après tout, elle s'est décidée bien vite, l'autre soir. Elle a peut-être réfléchi... Elle préfère probablement le nom et la fortune des Noyelle. Que puis-je lui offrir, moi ? Je ne suis qu'un petit employé...

Cette idée lui mit un goût de cendre aux lèvres. Malgré tout, il ne pouvait s'imaginer sa douce, sa sincère Josette, aimant l'argent au point de le sacrifier, de se sacrifier et d'épouser un infirme.

— C'est impossible ! pensait-il.

D'autres fois, la vérité lui paraissait si éclatante qu'il maudissait cette cupidité, et accusait Josette de bassesse d'âme.

— Elle ne m'aime pas ! songeait-il, le cœur déchiré de regrets. Si elle m'aimait, elle serait revenue !

Il pensa bien que peut-être l'explication entre elle, ses parents et les Noyelle avait été orageuse. Mais on ne pouvait la forcer à épouser son fiancé. Et puis, pourquoi cette absence, ce silence sans raison ?

Cette attente lui devint tellement insupportable qu'il décida qu'il fallait agir, coûte que coûte, savoir à tout prix, dût son cœur en saigner.

Un beau soir, il prit sa bicyclette et se rendit à la ferme du Beau-Lavoir, sous le fallacieux prétexte d'acheter, lui aussi, du beurre.

La fermière s'étonna. Elle ne cédait sa marchandise qu'à une clientèle restreinte de gens connus, et la demande du jeune homme parut la surpren-

dre. Elle s'informa par qui il avait eu son adresse.

— Mais par Mlle Bonnard, répondit-il, en prenant un air innocent. Elle vient en chercher deux fois par semaine pour Mme Noyelle, je crois ?

La bonne femme le regarda attentivement et un sourire glissa sur ses lèvres.

— Oh bé ! c'est différent... Si vous êtes envoyé par la petite Josette, je vas vous préparer un paquet.

Tandis qu'elle enveloppait la motte appétissante de feuilles de vigne fraîchement cueillies, Max se demandait de quelle façon il allait questionner la fermière afin d'obtenir ce qu'il souhaitait savoir sans compromettre sa petite amie.

Mais son souci était inutile.

— Tenez, monsieur, lui dit-elle en lui tendant le léger colis. C'est-t-y ben tout ce que vous vouliez ?

— Heu... oui, je crois, murmura-t-il, désarçonné par l'air goguenard de la paysanne.

Il tira un peu de monnaie de sa poche et lui compta le prix.

— Vous rencontrerez plus la Josette, continua la fermière. Maintenant, c'est Emma, la bonne des Noyelle, qui vient...

Max dressa l'oreille.

— Ah ?

— Oui... Oh ! allez, j'ai bien compris tout de suite, en vous voyant, que c'était point pour m'acheter un quart de beurre que vous aviez fait la route. C'est vous qu'étiez son galant, hein ? Allez donc ! Y a pas de mal à ça, et nous avons tous eu vingt ans. Malheureusement, la pauvre petite est accaparée par Mme Noyelle qui la destine à son fils.

— N'est-ce pas un infirme ?

— Quasiment. Non seulement, il a une santé peu solide, mais il est resté tout difforme. Un corps d'enfant, des bras immenses, une hanche plus grosse que l'autre, ce qui le fait boîter.

— Mais ce mariage est une infamie ! s'écria Max avec une indignation qu'il ne pouvait plus contenir. Cela ne peut se faire !

— Et qui donc s'y opposera ? Les Bonnard ont

trop d'intérêt à dire oui ; leur situation en dépend ; puis ça les flatte, ces gens, que leur fille devienne une Noyelle. Quant à la petite, m'est avis qu'elle a trop peur de sa future belle-mère pour dire carrément non et l'envoyer, elle, le mariage et le mari, au diable... Vous ne connaissez pas Mme Noyelle ! C'est une maîtresse femme, et je vous promets mon billet que lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, elle ne l'a pas au bout de ses souliers ! Elle a décidé que ce mariage se ferait, et il se fera contre vent et contre marée, c'est moi qui vous le dis. C'est pourquoi, mon pauvre jeune monsieur, j'ai bien peur que vous soyez obligé de faire vot' deuil de la petite, aussi fort qu'elle vous tienne au cœur...

La bonne femme était lancée. Max n'avait qu'à écouter.

— Faut pas croire pourtant qu'elle s'y résigne comme ça, poursuivit-elle, après avoir repris haleine. Emma m'en a conté long là-dessus, et même que ça fait pitié, allez ! On a su en ville vos rencontres, et, comme de juste, on s'est empressé d'aller le rapporter aux Noyelle. Ah ! bé ! Ça a fait joli ! La maîtresse a fait demander les Bonnard, puis la petite. Que leur a-t-elle raconté ? Ça, je n'en sais rien, car Emma n'a pas pu entendre, même qu'elle l'a assez regretté, pensez donc. Toujours est-il que dès le lendemain, la Josette a pris son air triste et absent ; elle est toujours avec son fiancé, et a avec lui un air résigné de chien battu. Presque tous les soirs, elle se rend à l'église et la servante qui l'accompagne me dit qu'elle y pleure souvent.

— Mais c'est un acte abominable ! murmura le jeune homme, bouleversé. Que pourrais-je faire pour l'arracher à cette famille odieuse ?

— Oh ! ils sont tous persuadés qu'ils assureront aussi son bonheur, vous savez. Les Noyelle sont si riches ! Ça aidera bien à consoler la petite...

Il en reçut une morsure au cœur. Cet argent, toujours cet argent qui revenait salir sa douleur même ! Il haït la fortune des Noyelle presque autant qu'eux-mêmes.

Après avoir remercié l'obligeante fermière, il revint lentement vers la ville, son petit paquet de beurre à la main. La lune s'était levée et luisait à travers de molles écharpes de brume qui enveloppaient les coteaux voisins. Dans la campagne on n'entendait plus que des bruits lointains et déjà espacés : aboi bref d'un chien, ou le cri d'un oiseau de nuit en chasse. Au loin, la trompe de quelque auto sur la route de Bordeaux. Puis le grand silence bleu revenait, propice aux méditations.

Le front penché, Max, tenant sa bicyclette par le guidon, marchait. Il éprouvait le besoin de réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre, et la solitude de la campagne le baignait comme une eau bienfaisante. Et puis, il avait déjà fait plusieurs fois le même trajet avec Josette. Mais cette fois, aucun petit pas, sur la route sonore, ne se rythmait au sien. Il soupira et essuya brusquement du revers de sa manche ses yeux brouillés. Que pourrait-il faire, lui, modeste employé, contre les Noyelle ! Comment lutter contre eux ?

— Tant pis ! pensa-t-il en arrivant en ville. Après tout, je verrai bien ce qui arrivera.

Son parti était pris. Dès le lendemain, il irait demander officiellement aux Bonnard la main de leur fille. Alors, ils consentiraient peut-être à voir clair, et à comprendre que l'argent n'achète ni la santé, ni l'amour.

CHAPITRE VII

Le lendemain matin, Max sollicita du receveur la permission de s'absenter l'après-midi, permission qui lui fut accordée sans trop de difficulté.

Après le déjeuner, le jeune homme s'habilla avec soin et se dirigea vers la propriété Noyelle.

C'était une grande maison blanche, aux volets

verts, qui était davantage une habitation bourgeoise qu'un château. Le corps du bâtiment, massif, rectangulaire, percé de fenêtres symétriques, était flanqué, à droite et à gauche, de deux ailes qui s'avancèrent, moins hautes que le logis principal. D'ailleurs, elles avaient été ajoutées plus tard, par un arrière-grand-père des Noyelle, qui avait trouvé bon de donner plus d'importance à la vieille maison de famille. Devant, des massifs de gazon, où s'élançaient les larges feuilles des cannas, où fleurissaient les œillets mignardise au parfum poivré, étaient entretenus avec un soin jaloux par le père Bonnard. Entre eux et la maison, un espace semé de gravier rose de la Garonne, permettait aux autos de s'arrêter juste devant le petit perron aux marches usées. Après, plus de fleurs. C'était le parc, dont les arbres centenaires étaient l'orgueil du vigneron. Il défendait qu'on les touchât, et la végétation, livrée à elle-même, formait des arcs de verdure en entrelaçant branches et rameaux.

Le pavillon qu'habitaient les Bonnard se trouvait à l'extrémité de la propriété, près de la grande grille donnant sur la route.

Max, qui s'était renseigné, arriva devant la maisonnette, et, avant de sonner, l'examina un instant. Elle aussi, avait l'air avenant, avec ses fenêtres enguirlandées de vigne-vierge, que l'automne allait empourprer. Devant la porte, une treille grimpait, alourdie déjà par les grappes où bourdonnaient des guêpes en corselet d'or. Les pins francs craquaient et laissaient choir leurs pommes. L'air embaumait la résine et les fleurs.

Il se décida à tirer la sonnette. Un son grêle retentit. Presque aussitôt, un bruit de galoches se fit entendre, et Mme Bonnard en personne vint ouvrir.

— C'est bien ici que restent M. et Mme Bonnard ? questionna-t-il.

— Oui, Monsieur... Je suis Mme Bonnard.

— Je désirerais avoir un entretien avec vous et Monsieur votre mari...

La bonne femme ne cacha pas son étonnement. Néanmoins, elle répondit :

— Voulez-vous entrer, Monsieur. Je vais le prévenir.

Elle le fit entrer dans une petite salle à manger propre et gentiment décorée. Un tapis de table brodé, des coussins, des fleurs, attestaient la présence d'une jeune fille au foyer.

Mme Bonnard fit asseoir son visiteur et courut prévenir son homme qui jardinait au potager.

— Qui est ce monsieur ? questionna-t-il.

— Je ne le connais pas. En tout cas, il a l'air convenable. Ça doit être un représentant de commerce.

— Et tu me déranges pour ça ?

— Non, réfléchit la concierge, ce n'est pas un représentant de commerce. Il n'a pas de valise !

Tout en marchant, Bonnard s'était débarrassé de son tablier bleu de jardinier. Il entra dans la salle à manger, précédé par sa femme.

— Vous voulez nous parler, Monsieur ? questionna-t-il. A quel sujet ?

— Au sujet de Mademoiselle votre fille.

Ces quelques mots suffirent pour les éclairer. Ils comprirent qu'ils se trouvaient devant celui qui avait déclenché tout le scandale. Une sourde hostilité transparut sur leur visage. Max s'en aperçut.

— Avant tout, poursuivit-il, je dois me présenter. Je m'appelle Max Decoin, et je suis employé à la poste de Libourne. J'ai eu l'occasion de faire la connaissance de Mlle Josette et elle a produit sur moi une très vive impression. De son côté...

Le père Bonnard se leva, solennel.

— Brisons-là, Monsieur, s'il vous plaît ! Nous sommes au courant. Josette s'est conduite avec une incroyable légèreté, car elle était déjà promise à un autre lorsqu'elle vous a rencontré. Je regrette qu'elle ne vous en ait pas avisé immédiatement. Cela aurait évité cette entrevue qui était inutile, et aussi des faits pénibles, car on l'a appris chez Mme Noyelle, et votre intervention dans la vie de notre fille a embrouillé sa situation.

— Monsieur, répondit Max, Mlle Josette m'a avisé, en effet, qu'on l'avait fiancée avec un garçon

infirmes et rachitiques, pour lequel elle n'éprouve qu'une compassion amicale. Je suppose que ce sentiment-là est loin d'être de la qualité de celui qui sert de base, habituellement, au mariage, à moins qu'il ne soit qu'un troc honteux...

Une flambée de colère envahit le visage du bonhomme.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Ne voyez point dans mes paroles une intention insultante, mais il est impossible que vous permettiez une telle union si vous aimez votre fille. Vous connaissez la vie. Avez-vous pensé à ce que sera la sienne, si ce projet s'accomplit ?

— Je ne suppose pas qu'elle soit à plaindre ! riposta rudement le père Bonnard. Nous, nous avons trimé toute notre existence pour réunir quatre sous, et nous sommes restés presque aussi gueux qu'avant. Tandis que Josette, elle, dès le début de sa vie, a cette chance de trouver la richesse qui s'offre. Elle serait folle de la refuser, et nous, nous serions impardonnables de ne pas l'y pousser. La fortune ne vient pas frapper deux fois à votre porte !

— Et pour cette fortune, vous allez sacrifier sa santé et sa jeunesse ! A quoi lui servira cet argent, puisqu'elle ne pourra pas en profiter ? Vous allez la clouer au chevet d'un mari presque toujours malade, la condamner au rôle ingrat d'infirmière. Et elle n'aura même pas la consolation de ses enfants pour l'aider à supporter ce calvaire ! Vous parliez de misère, tout à l'heure, Monsieur, mais la misère du cœur est cent fois plus dure que la misère du corps ! Moi, je ne suis pas riche, c'est vrai ; je n'ai aucun héritage à attendre de mes parents. Mon père est mort à la guerre ; ma mère, qui était caissière dans une banque de Cognac, m'a élevé en se privant de tout. Elle est morte aussi. Je suis seul au monde. Mais je suis jeune, solide, j'ai une bonne situation, et je ne manque pas de courage. Enfin, j'aime Mlle Josette de tout mon cœur et je saurais la rendre heureuse. Ne croyez-vous pas que si on lui donnait le choix...

Le jardiner l'interrompt.

— Tout cela est bel et bon. Vous pouvez être un très brave garçon, Monsieur, mais Josette n'est pas pour vous. D'ailleurs, elle a déjà choisi.

Max se sentit pâlir.

— Vous l'avez laissée libre ?

— Jarnicoton ! Ne nous prenez pas pour des monstres ! Vous allez la voir vous-même. Femme, appelle la petite !

Mme Bonnard sortit. Un silence régna entre les deux hommes. Une angoisse sourde étreignait Max. Pourtant, il n'avait pas rêvé. L'autre soir, spontanément, Josette avait accepté. Fallait-il croire qu'elle s'était reprise et que le mirage de l'or l'avait grisée elle-même ?

La porte s'ouvrit brusquement. Il se leva, comme mû par un ressort. Josette, livide, était devant lui. Ses lèvres tremblaient.

— Josette, lui dit son père, tu connais Monsieur. Il vient nous demander ta main. Que faut-il lui répondre ? Tu es fiancée avec Monsieur Lucien. Renieras-tu les engagements que tu as pris avec lui ?

Les deux jeunes gens croisèrent leur regard. Dans celui de Max, Josette lut une prière si ardente, si désespérée, qu'elle sentit son cœur se fondre et un sanglot lui monter à la gorge. Elle détourna la tête.

— A quoi bon m'avoir fait appeler ? murmura-t-elle, brisée.

Max, du premier coup d'œil, avait remarqué le brillant qui ornait de nouveau le doigt de la jeune fille. Il recula, frappé au cœur.

— Je vois, murmura-t-il d'une voix altérée. Je connais déjà votre réponse. Inutile d'ajouter un mot. Excusez-moi.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Il passa devant Josette qui ne bougeait pas plus qu'une statue, muette, rigide, pétrifiée dans sa peine. Au moment où il la frôla, elle eut un geste instinctif vers lui et murmura :

— Max...

Mais il ne la regarda même pas et sortit, sans s'occuper si les Bonnard le raccompagnaient ou non.

Ses oreilles bruissaient. Il marchait comme on marche dans un rêve.

Il allait sortir, lorsqu'une femme se dressa soudain près de lui :

— Monsieur Decoin... n'est-ce pas ?

Il leva les yeux. Il vit une personne maigre, sèche, jaune, avec un soupçon de moustache et l'œil dur. Il devina immédiatement qu'il se trouvait devant Mme Noyelle. La haine qu'il avait pour cette femme lui rendit tout son sang-froid. Il la dévisagea à son tour, sans le moindre trouble, et articula :

— Madame Noyelle... je suppose ?

— Elle-même Monsieur. Je n'ignore pas quel rôle vous avez joué auprès de Josette, et, par ricochet, dans notre famille. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous éclairer une fois pour toutes. Par un pur hasard, j'ai saisi des bribes de la conversation que vous venez d'avoir avec *mes* concierges...

Elle appuya sur le possessif, afin de bien marquer l'emprise qu'elle avait sur eux, puis elle reprit :

— J'espère que vous êtes convaincu maintenant que vous devez renoncer complètement à leur fille. J'ajouterai que vous avez fait preuve de bien peu de délicatesse en venant jusque dans sa famille relancer cette enfant. Le moindre tact eût voulu que vous vous retirassiez sans insister. Je regrette de constater le contraire.

Max n'avait pas besoin de ces mots pour entrer en lice. Ils lui produisirent exactement l'effet d'un drap rouge agité devant un taureau. Il riposta immédiatement :

— Je regrette, en effet, madame, d'avoir insisté comme vous me le faites si généreusement remarquer. Mais Mlle Josette n'est pas encore la femme de votre fils, et jusqu'au jour de ses noces, elle peut se raviser...

Cette phrase audacieuse, qui n'avait pour but que d'exciter la colère de Mme Noyelle, eut le résultat désiré. Son teint cirieux prit une passagère teinte rouge.

Max s'en réjouit intimement. L'attitude de Josette

et de ses parents ne lui laissait plus aucun espoir. Mais il trouvait l'occasion de défier une dernière fois celle qu'il considérait comme l'âme de toute cette machination, et il en profita.

— Vous ne manquez pas d'aplomb !... bégaya-t-elle au comble de la fureur.

Il l'interrompit d'un geste. Il n'avait pas encore fini de se décharger le cœur.

— Vous m'avez fait le reproche de manquer de tact. Peut-être. Mais je dois lutter avec les propres armes employées par vous, Madame, et si je suis coupable, moi, d'indélicatesse, j'estime que le fait de marier une fille comme Josette à un infirme comme votre fils constitue un acte pire qu'un manque d'éducation : c'est un crime !

— Un crime !

— Oui, Madame, un crime ! Et, qui pis est, un crime qui n'est pas puni par les lois, parce que les lois n'ont pas encore prévu des marchés aussi infâmes !

Elle marcha sur lui, une lueur farouche au fond de ses prunelles.

— Insolent ! siffla-t-elle. Insolent et ignorant ! Vous croyez peut-être m'intimider avec vos grands mots ! Bêtises ! Vous êtes désappointé, et vous exhalez votre rancœur comme vous le pouvez ! Vous aimez Josette ? La belle affaire ! Laissez-moi rire ! Dans huit jours, que dis-je ! Demain, tout à l'heure, vous en trouverez sur votre chemin qui la valent cent fois. Mais mon fils, mon fils ! Lui, n'a aucun espoir ; dès le début, son chemin est barré. Il est riche ! Et après ? Saura-t-il jamais quelles jouissances l'argent procure ? Il a été condamné, lui, dès l'âge où les autres enfants sentent germer en eux leurs futures forces d'hommes. D'ici quelques années, il disparaîtra, sans avoir seulement su ce que c'était que le bonheur. Une seule chance s'offre à lui de goûter à cette coupe enchantée, une seule lueur brille dans sa nuit, et lui donne l'illusion d'être pareil aux autres : son amour pour Josette. Et moi, sa mère, je ne remuerais pas le monde pour lui procurer cette joie ? Je trahirais mon fils pour

une étrangère ? Allons donc ! Josette sera riche, je vous le répète, et, de plus, elle sera veuve de bonne heure...

Sa voix se brisa dans un sanglot. Max, interdit, écoutait cette sauvage et vibrante confession.

— Alors, là, elle sera libre, et elle, elle profitera de cet argent. Mais tant que mon fils vivra, de toute mon âme, de toutes mes forces, je veux qu'il soit heureux, dussé-je payer le prix de son bonheur avec mon sang ! On ne lutte pas avec la volonté d'une mère, comprenez-vous ? N'essayez pas, vous seriez vaincu. Vous l'êtes déjà, vous le savez bien. Josette épousera Lucien. Et elle le voudra aussi, car elle sait que si elle refusait, ses parents seraient renvoyés...

Mme Noyelle s'arrêta brusquement. Elle comprit qu'elle venait de commettre une faute en trahissant le secret de l'acceptation de la jeune fille. Mais il était trop tard. Le visage de Max eut une sorte d'illumination.

— N'insistez pas, Madame. Je me retire.

Il partit. Elle le suivit des yeux.

— N'importe ! murmura-t-elle avec âpreté. Il ne reviendra plus.

Max, en effet, partait sans espoir de retour. Il partait, le cœur pesant d'une tristesse infinie. Mais cependant, dans son désarroi, une lumière brillait. Josette ne renonçait pas à lui parce que le mirage de l'argent l'avait séduite, mais noblement, généreusement, en se sacrifiant pour les siens, pour assurer à leurs vieux jours le pain quotidien.

« J'aurais travaillé pour eux, bien sûr, se disait Max. Nous ne les aurions pas abandonnés. Mais je ne pouvais leur offrir la situation qu'ils occupent chez les Noyelle...

Il rentra chez lui, et longtemps, dans la nuit bleue où les premiers brouillards voilaient la cime des pinèdes proches, il réfléchit, accoudé à sa fenêtre.

— L'oublier... murmura-t-il. Je dois oublier.. Tout... mon rêve... mon amour...

Il plongea dans son chagrin comme au fond d'un gouffre, pensant ainsi en épuiser toute l'amertume.

Mais la douce image de Josette se représentait sans cesse à lui. De sa fenêtre, il devinait, là-bas, la route blanche où tous les deux revenaient le soir, à pas lents, assistant, émerveillés et joyeux, à l'éclosion de leur tendresse. Il suivit des yeux une de ces immatérielles aigrettes blanches que la brise arrache parfois de terre et qui se balancent longtemps dans l'air, voguant au gré des vents, avant de se reposer sur le sol et qu'un brin d'herbe arrête.

— Mon amour est ainsi... pensa-t-il. Aussi immatériel, aussi fragile, aussitôt perdu qu'aperçu.

Le lendemain, lorsqu'il revint à son bureau, il avait les traits tirés et pâles de ceux que le sommeil a abandonnés. Ses camarades l'en plaisantèrent. Il leur répondit sèchement, coupant court aux plaisanteries équivoques. Son travail lui pesa. Il redoutait et désirait passionnément revoir la jeune fille à son guichet. Chaque fois qu'une femme entra et s'approchait de lui, il tressaillait. Mais ce n'était pas elle.

Au bout de deux jours, son parti était pris. Il avait compris qu'il ne pouvait plus respirer le même air qu'elle, rester ainsi près d'elle, s'exposer à la rencontrer au bras d'un autre. Josette, disait-on, allait se marier prochainement, la date en était arrêtée, et on commençait à se préoccuper des toilettes. Ces menus potins, dont l'écho lui revenait, soit à la poste même, en entendant causer les uns et les autres, soit à la pension où il mangeait, provoquaient en lui la douleur d'un fer rouge sur une plaie encore vive.

Un matin, il prit une feuille blanche, et, de sa plus belle écriture, commença :

*A Monsieur le Ministre des Postes
et Télégraphes.*

« Monsieur le Ministre,

« J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance mon changement... »

CHAPITRE VIII

Cependant, Madame Noyelle avait pensé longuement à cet imprévu qui venait de surgir dans leur vie, jusqu'à présent si unie et si calme, et qui menaçait de bouleverser tous ses plans.

Depuis l'enfance des deux jeunes gens, depuis qu'elle avait deviné la naissante passion de son fils pour la fille de leurs gardiens, elle avait songé à cette union. Sans en parler à personne, pas même à son mari, qui, d'ailleurs, tenait juste la place d'une ombre dans la maison, elle avait considéré Josette comme la future femme de Lucien. C'est pourquoi elle avait de tout temps témoigné une particulière bienveillance à la fillette. Elle avait insisté pour qu'on lui donnât une instruction assez complète. Souvent, Josette était invitée aux fêtes de famille, chez les Noyelle. Elle trouvait cela tout simple, ainsi que Lucien. N'étaient-ils pas amis depuis le berceau ?

Et voilà que, maintenant, par la faute d'une rencontre née d'un hasard, tout son échafaudage risquait de se trouver renversé.

Certes, elle avait bien deviné, à l'attitude de Max, que celui-ci renonçait à son rêve. Mais il y avait Josette. Il fallait qu'elle-même oubliât, et cela, le plus vite possible. Aux grands maux, les grands remèdes. Mme Noyelle pensa que rien ne vaut un petit voyage pour changer les idées. On était juste au commencement de septembre. Le mariage ne se ferait pas avant un bon mois et demi. Pendant ce temps, une rencontre pouvait de nouveau mettre en présence l'employé des postes et Josette. Que résulterait-il de cette entrevue ? Mme Noyelle préférait ne pas tenter l'expérience. La comparaison, entre Max et Lucien n'était pas, hélas ! à l'avantage de ce dernier, et la femme du vigneron devait s'avouer

à elle-même que celui qu'elle qualifiait d' « aventurier » formait avec la jeune fille un couple merveilleux.

Un jour qu'accompagnée de sa soeur, elle avait rencontré le vidame flânant sur les allées de Tourny, elle demanda innocemment :

— Dites-moi donc, cher ami... Vous qui avez passablement voyagé, indiquez-moi donc un petit coin, par là, suffisamment pittoresque, pas trop cher, où l'on ne s'ennuie pas et où l'on pourrait passer une semaine ou deux agréablement ?

Arthur de Roquemart haussa un sourcil étonné. De mémoire de Noyelle, ceux-ci passaient toutes leurs vacances chez eux, et n'étaient guère de l'espèce voyageuse. Quant à Mlle Armandine, qui n'était nullement au courant des projets de son aînée, elle crut suffoquer de surprise. Mais la bonne demoiselle n'était pas précisément au bout de ses stupéfactions.

Le vidame, lui, avait rapidement reconquis sa placidité.

— Chère Madame, toute notre France est belle. Cependant, puisque nous sommes encore en belle saison, et que septembre nous gâte, pourquoi n'iriez-vous pas au bord de la mer ? Toute la côte s'offre à vous, depuis le bassin d'Arcachon jusqu'à la Bretagne...

— Tiens ! C'est une idée ! la Bretagne ! Lucien et Josette seraient ravis de connaître ce coin-là...

— Je vois... fit le vidame, avec un sourire en coin. Vous songez au voyage de nocces...

— Qui vous parle de cela ? Après leur mariage, j'ai l'intention de leur offrir un véritable voyage, où ils voudront, soit en Suisse, ou bien en Ecosse ou en Norvège. Pas l'Italie : c'est trop commun. Non, la Bretagne, c'est une escapade de fiançailles...

Arthur de Roquemart, malgré son flegme, ne put réprimer un mouvement de stupeur.

— Hé quoi ! Vous penseriez à les envoyer tous les deux... seuls...

Mme Noyelle haussa les épaules :

— Vous perdez le sens, mon ami ! Seuls ! Pas du tout. Armandine les accompagnera.

La brave demoiselle, en entendant ces mots, se raccrocha convulsivement à ce qui lui tomba sous la main : ce fut le veston du vidame.

— Pardon ! murmura-t-elle, confuse. Mais aussi, ma bonne Sophie, tu as une façon d'estomaquer les gens. Té ! Je n'en suis pas encore revenue ! Moi qui n'ai jamais voyagé ! Tu n'y penses pas ! Non, non, ne compte pas sur moi !

— Vous avez tort, chère Mademoiselle ! Les voyages sont une chose exquise. Et je connais un petit coin breton digne de tous les éloges. Précisément, le 7 septembre, on y célèbre un pardon qui attire une foule nombreuse. Vous devriez voir cela.

— Comment s'appelle votre Eden ?

— Le Gouët.

— Et cela se trouve ?

— Entre Brest et Lesneven.

— Il me semble que ce serait très bien. Vidame, il faut que vous me rendiez un service. Je ne peux quitter la maison, car Dieu sait quelle gabegie y régnerait en mon absence. Cette pauvre Armandine, seule avec ces deux enfants, va se trouver plus en peine que Robinson sur son île déserte. Soyez bon prince ; escortez-les. Vous leur servirez à la fois de cicerone et de protecteur.

— Doux Seigneur ! s'exclama Mlle Armandine, toute émue, que demandes-tu là, Sophie ? Et les convenances ! Y songes-tu ?

— Ma chère sœur, riposta Mme Noyelle, sans se démonter, j'ai aussi bien que toi le souci de les respecter. Tu as quarante-neuf ans, le vidame en a soixante-cinq.

— Pardon, soixante-trois seulement, riposta celui-ci, un peu vexé.

— Soixante-trois, si vous y tenez ; deux ans de plus ou de moins ne font rien à l'affaire. Vous ne risquez plus de soulever des propos malveillants...

— Comment...

Mme Noyelle se tourna vers Roquemart :

— Bien sûr, mon cher ; vous êtes-vous regardé quelquefois dans une glace ? Loin de moi la pensée de vous être désobligeante, mais enfin, l'évidence est

là, et je suis certaine que nul ne trouvera à redire à ce voyage.

Comment résister à ce despotisme ? L'un après l'autre, ils acquiescèrent. Mlle Armandine fut à la fois bouleversée et ravie à l'idée de ce voyage imprévu qui allait lui permettre de vivre une grande semaine avec celui qui lui inspirait secrètement un tendre sentiment ; quant au vidame, toujours jeune, toujours fringant, en dépit de son âge et de ce qu'en pensait Mme Noyelle, il vit là une excellente occasion de se promener, et de changer d'air agréablement, car, de toute évidence, Mme Noyelle assumerait les frais de l'expédition.

Le soir même, Lucien et Josette furent mis au courant de ce projet plutôt imprévu. Le jeune homme s'enthousiasma. Cette perspective d'un voyage sous l'œil indulgent de sa tante et du vidame, avec sa fiancée, la joie de connaître de nouveaux paysages, l'enchantèrent.

Josette, elle, manifesta poliment son contentement. Mais elle ne put s'empêcher de soupirer en pensant avec quel bonheur elle serait partie avec un autre...

On commença immédiatement les préparatifs de départ, car Mme Noyelle tenait à ce qu'il ait lieu le plus tôt possible, pour plusieurs raisons, dont la principale était sa hâte d'éloigner Josette de Max.

Mlle Armandine entreprit son bagage en levant les bras au ciel. Elle qui n'était jamais allée plus loin que Bordeaux ! Elle qui tremblait en montant en chemin de fer ! Qui prisait avant tout son petit train-train de vie, qui haïssait les fatigues, les pas, les gestes supplémentaires ! Malgré le respect et la sorte de crainte qu'elle éprouvait pour sa sœur, elle eut sans doute refusé une si encombrante marque de confiance, si elle n'avait eu la perspective de la compagnie du vidame. Depuis bien longtemps la vieille fille avait été séduite par les belles manières et la grâce surannée du vieux gentilhomme, qui représentait pour elle le résumé de toutes les perfections et des belles manières. Insensiblement, elle était arrivée à penser comme lui, à ne voir que par lui. Le

vidame, bien entendu, était royaliste. Aussi fallait-il entendre Mlle Armandine défendre chaleureusement la cause du Roi, qu'elle prononçait le « Roua ». Elle ne savait pas bien lequel, mais qu'importait ? Elle se faisait la championne de l'idée... Pour elle, petite bourgeoise, dont le père cultivait lui-même ses vignes, il lui semblait acquérir de la sorte ses lettres de noblesse.

Le vidame était trop fin pour ne pas s'être aperçu de cette sympathie sur le retour, risible et touchante à la fois. Il en était intimement flatté, et y répondait en offrant cérémonieusement à la vieille demoiselle quelques fleurs de son jardin, chaque fois qu'il se présentait chez les Noyelle. Et Armandine, rougissante et émue, comme une jouvencelle, s'exclamait sans varier :

— Oh ! Vidame ! C'est trop ! Quelle délicate attention !

Le bouquet allait fleurir sa chambre, puis sécher entre les pages d'un gros dictionnaire dépareillé, jusqu'à l'apparition du successeur.

Ce fut donc, en somme, dans une joie générale que l'on prépara en hâte les valises. D'ailleurs, le déplacement serait relativement court, puisqu'il ne s'agissait que d'une dizaine de jours. Ensuite, il faudrait penser au mariage des jeunes gens, et Josette trop absorbée par les courses à Bordeaux et à Libourne, par les essayages, n'aurait même plus le temps de penser à cette passagère aventure.

Le surlendemain même, le quatuor, escorté par Mme Noyelle, prit le train pour Brest. Josette, bien que ce voyage, qui était le premier de cette importance qu'elle effectuât offrit un dérivatif à ses pensées, restait mélancolique. Elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle s'éloignait de l'endroit où respirait celui à qui elle avait secrètement consacré tout son cœur. Son absence serait courte. Mais, en dix jours, il peut se passer tant de choses !

Le voyage fut cependant agréable. Arthur de Roquemart avait pris son rôle au sérieux. Il était arrivé, les poches bourrées de bonbons, les mains encombrées de journaux illustrés. A chaque arrêt, il se

précipitait pour acheter de la limonade ou des brioches. Tant et si bien que Mlle Armandine dut demander grâce.

— Mais, mon cher ami, voulez-vous nous donner une indigestion avec toutes vos bonnes choses ? Je vous jure que je ne dînerai pas ce soir...

Quant à Lucien, il picorait du bout des doigts. Il était assis à côté de Josette, et il s'imaginait qu'il avait un mois de plus, qu'il partait — seul, cette fois — avec sa femme, pour le pays des fjords ou pour les montagnes bleues de l'Ecosse. Un bonheur sans mélange l'irradiait comme un soleil, et le transfigurait de telle sorte que le pauvre garçon en devenait presque beau.

Les autres voyageurs avaient remarqué ce couple singulier. La joliesse délicate de Josette, l'infirmité de Lucien, ne leur permettaient pas de passer inaperçus. Mais ni l'un ni l'autre ne s'en souciaient, absorbés chacun dans des pensées bien différentes.

Ils arrivèrent à Brest dans la soirée, et, en dépit de ses affirmations, Mlle Armandine soupa de grand appétit. Le changement d'air, la fatigue du voyage l'avaient creusée.

Le lendemain matin, en s'éveillant, ils eurent l'heureuse surprise de constater que le soleil voulait bien briller pour eux. Au bureau de l'hôtel où ils étaient descendus, ils s'informèrent de l'endroit exact où avait lieu le pèlerinage dont leur avait parlé le vidame.

— Vous avez des autobus qui vous y mèneront, expliqua poliment le gérant.

Ils résolurent de partir le jour même. Le pardon n'avait lieu que le lendemain, mais beaucoup de pèlerins passaient la nuit dans l'église, et une grande animation devait déjà se manifester au Gouët.

Lorsqu'ils y arrivèrent, ils purent constater que l'hôtelier avait dit vrai. De nombreux Bretons, accourus de tous les coins de la province, étaient déjà là, sans compter les touristes dont les autos se rangeaient en file sage.

Ils trouvèrent difficilement deux chambres chez une brave Bretonne, veuve d'un marin péri en mer,

et qui avait l'habitude de louer aux promeneurs de passage. Le logis était pauvre, mais propre. La vue des lits bretons arracha des cris de surprise aux Girondins.

— Vous plaisantez, mon ami, s'écria Mlle Armandine au vidame, qui lui affirmait que ces étranges meubles étaient bien destinés à se coucher. Ce sont des armoires, et non pas des lits !

Il lui fallut cependant se rendre à l'évidence, et consentir à s'allonger dans ces immenses caisses sculptées. Elle confia à Josette, qui partageait sa chambre :

— Ma chère, on a bien raison de dire qu'on s'instruit en voyageant... Si j'étais restée à Libourne, jamais je n'aurais soupçonné d'aussi curieux usages !

On les avait prévenus que la cérémonie commencerait le lendemain à neuf heures. Dès leur lever, ils se hâtèrent d'avalier le bol de lait de chèvre que leur hôtesse leur servit, avec de larges tartines beurrées.

La Bretonne, une petite vieille ridée comme une pomme rainette, au regard futé, considérait d'un œil curieux Lucien.

— Je parie que ces Messieurs-dames n'ont jamais vu le pardon du Folgouët ? interrogea-t-elle

— Si ! répondit Roquemart. J'y ai assisté, voici plusieurs années, et j'ai trouvé le spectacle si pittoresque que j'ai insisté pour y convier mes amis.

— Vous avez ben raison, mon bon monsieur, répondit l'hôtesse, hochant la tête. C'est curieux, et on vient de loin le voir. On parle de celui de Sainte Anne d'Auray ! Ma Doué ! Celui-ci a davantage de monde encore. Ben sûr que vous ne savez pas pour quoi il a lieu ?

— Probablement en l'honneur d'un saint de la région ? questionna Roquemart en se coupant une troisième tartine.

— Oui et non. C'est-à-dire que le Pardon de Folgouët a une histoire...

Josette, à ces mots, leva la tête.

— Oh ! Madame ! implora-t-elle. Une légende ? Racontez-la-nous !

— C'est point une légende, ma belle. Voilà. Autrefois, vivait ici, où il n'y avait pas un chat, un fou, qui habitait une grotte... Vous pourrez encore la voir... Il vivait d'aumônes et de l'eau de la source qui jaillissait à côté, du rocher même. Tous les matins, il s'y trempait jusqu'au cou, et montait dans un arbre, pour se faire sécher. Quand il mourut, on ne voulut pas l'enterrer dans le cimetière de Lesleven. On le mit en terre près de sa source. Et voilà-t-il pas que huit jours plus tard, un pêcheur, passant par là s'aperçoit qu'une fleur de lys était poussée, et avait pris naissance juste dans sa bouche ! Vite, il courut avertir Monsieur le Recteur, qui vit bien qu'il s'agissait d'un miracle... Alors, on y bâtit une église. Et tous les ans, on y célèbre un grand pardon — le pardon du Fol de Gouët — qui réunit tous les croyants et tous les curés de la région, avec leurs bannières... Mais faut vous presser, Messieurs-dames, si vous voulez ne pas manquer la messe...

Ils achevèrent rapidement leur repas et se dirigèrent vers l'église. Une foule nombreuse y était rassemblée, si nombreuse que la nef, archi-comble, ne pouvait contenir le peuple qui s'y pressait. Il y en avait agenouillés jusque sur le parvis. Ce fut de là qu'ils durent assister à la cérémonie.

A deux heures, il y eut la procession. Une centaine de prêtres, cent cinquante à deux cents bannières, escortés par la foule des fidèles, se mit en branle. Les ailes légères des différentes coiffes du pays d'Armor s'y étaient donné rendez-vous avec les vestes de velours brodés des gars.

— C'est beau ! murmura Josette. C'est beau et émouvant...

Les assistants n'avaient pas déjeuné. On ne mange pas avant que le pardon soit terminé. Mais, à quatre heures, lorsque tout fut fini, les victuailles jaillirent comme par enchantement des paniers apportés dans les carrioles, et dans chaque coin, on put voir une famille en train de dévorer gaillardement. Le quatuor, lui, revint chez sa logeuse, qui avait préparé un repas confortable.

— Je défaille ! avoua Mlle Armandine, en attaquant vigoureusement une odorante omelette au jambon.

Ils retournèrent à Brest le soir même, enchantés. Avant de quitter leur vieille Bretonne, le vidame, en lui glissant une pièce généreuse dans la main, demanda :

— Qu'y a-t-il de curieux à voir, encore, par ici, bonne femme ?

— Si ces Messieurs-dames veulent aller jusqu'à Brignogan... Il y a des autobus...

— Le déplacement en vaut la peine ?

Le question parut l'offenser comme un outrage personnel.

— Si ça en vaut la peine ? Ma Doué ! Je le crois, que ça en vaut la peine ! A cause de la Pierre de Brignogan...

Elle cligna de l'œil, d'un air malin, et ajouta, en lançant un regard en coin à Josette :

— Surtout qu'il y a un trou sur la pierre... Toutes les jeunes filles qui veulent se marier lancent un caillou. S'il y reste, elles trouvent un mari dans l'année...

— C'est bon ! dit Arthur de Roquemart. Nous irons à Brignogan...

La Bretonne n'avait pas menti. Le monument druidique valait qu'on s'y arrêtât. Il était fort bien conservé, et atteignait la hauteur d'un premier étage.

— N'oublions pas le caillou du mariage ! s'écria le vidame en riant. Ma petite Josette, à vous... S'il dégringole, je déclare que toutes ces vieilles superstitions ne sont plus bonnes qu'à amuser les petits enfants, car enfin, qui, plus que vous, est sûre d'avoir un mari sous peu ?

— Alors, répliqua Josette en souriant, il est inutile que je consulte l'oracle.

Mais Lucien la pressa.

— Si, si, Josette ! Justement, pour confirmer notre projet et voir si la vieille pierre gauloise nous est favorable...

La jeune fille se baissa, ramassa un caillou et le

lança. Ils attendirent le choc, et ne le virent point redescendre.

— Il est resté ! s'exclama Lucien, exultant. Vous le voyez, Josette chérie, même les anciens dieux de l'Armor nous favorisent !

Elle ne répondit rien. Tout, depuis son moindre geste jusqu'à sa plus insignifiante parole, la ramenait invinciblement vers Max. Que faisait-il ? Que pensait-il, à cette heure ?

— Ah ! se dit-elle mélancoliquement, c'est une coupable faiblesse... Je ne devrais plus y penser, comme lui, d'ailleurs, m'a sûrement oubliée auprès d'une autre plus favorisée que moi...

Elle fut distraite de ses réflexions par une discussion qui s'élevait tout près d'elle. Le vidame avait ramassé un autre caillou, et essayait de persuader Mlle Armandine de le lancer à son tour. Celle-ci, éperdue de confusion, ses bonnes grosses joues encore plus rouges que d'habitude, protestait avec une charmante modestie de couventine.

— Voyons, vidame... Vous n'êtes pas raisonnable ! Moi, à mon âge... me livrer à de semblables plaisanteries !

— Le cœur n'a pas d'âge, chère amie, et vous pouvez encore tout espérer.

Ce disant, il lui lança un coup d'œil si éloquent que la pauvre demoiselle, plus émue qu'il ne convenait, ne trouva plus de forces pour protester. Son neveu joignit ses instances à celles de Roquemart. Il trouvait l'aventure très amusante.

— Oh ! le vidame a raison ! Si, si, petite tante ; il faut essayer aussi...

Mlle Armandine finit par se laisser convaincre, et, d'une main mal assurée, lança le caillou. Miracle ! Pas plus que celui de Josette, il ne redescendit ! C'était à croire que le malin petit dieu ailé guettait les pierres au passage pour les amener à destination ! Du coup, la bonne fille tourna au ponceau, tandis que Lucien battait des mains et que le vidame s'exclamait :

— Mais voyez donc, ma chère amie, quel tort vous auriez eu de vous obstiner ! Le destin vous appelle

à convoler : il y aura deux noces à célébrer chez vous avant la fin de l'année !

— Pour se marier, il faut être deux, émit Mlle Armandine.

— Si le sort en a ainsi décidé, vous le trouverez sans faute. Qui sait ? Peut-être est-il déjà trouvé ?

— Ah ! vidame, qu'en savez-vous ?

Arthur de Roquemart eut un sourire en coin.

— Mon petit doigt me le dit. Mais laissons marier avant ces enfants...

Mlle Armandine eut peur de comprendre. Elle jeta un regard à Lucien et à Josette, qui s'étaient un peu éloignés afin de contourner la pierre, et balbutia, en comprimant à deux mains les battements tumultueux de son cœur.

— ... Arthur, que signifient ces paroles ?

Le vidame se pencha, lui effleura le bout des doigts d'un baiser très talon rouge.

— Rien que ce que vous croyez, belle amie. Il y a longtemps que votre grâce... votre charme...

— Taisez-vous, séducteur !

— Me repousseriez-vous ?

— A mon âge ! A notre âge ! Que va dire Sophie ?

— Hé ! palsembleu ! ma chère, nous sommes majeurs tous les deux, que je sache. Nous n'avons besoin de personne...

— C'est inouï ! Quelle aventure !

— Qui ne se terminera qu'avec notre vie... Je me sens un cœur de vingt ans !

Mlle Armandine minauda.

— Votre sentiment est partagé, murmura-t-elle en baissant candidement les yeux. Que me faites-vous dire là !

— Un aveu qui me comble de joie ! Ma chère Armandine, je suis le plus heureux des vidames !

Le reste du voyage s'écoula rapidement. Ils allèrent jusqu'à la pointe de Pontusval, admirèrent les lames qui accouraient en grondant, échevelées comme des mégères, pour venir mourir sur le granit, le phare de Brignogan, Roscoff et son vivier. Ils se risquèrent jusque dans la toute petite île de Ba, mal-

gré la frayeur de Mlle Armandine, qui poussait des cris d'oiseau, au plus grand amusement du vieux loup de mer qui les conduisait. Et il fallut, enfin, songer à regagner Libourne.

Ils y arrivèrent par un soir tissé de lamé d'or, un de ces somptueux couchers de soleil comme en connaît le pays de Gascogne. Dès leur débarquement en ville, ils reconnurent ce vague parfum de résine et de raisin qui est le propre de ce pays en septembre, où tous les vignobles s'alourdissent de grappes odorantes. Maintenant, il fallait s'occuper sérieusement des préparatifs de la cérémonie.

Mme Noyelle leur fit le plus charmant accueil. Elle resta persuadée que Josette avait enfin oublié, et que le vent du large des côtes bretonnes avait balayé jusqu'au dernier souvenir du rival de son fils. Mais il n'en était rien. Seulement, Josette, de toutes ses forces, s'employait à l'enfermer au plus profond de son cœur, dans cette chapelle vivante où dorment les illusions perdues et l'image des morts qu'on a aimés.

CHAPITRE IX

Arthur de Roquemart, assis devant un délicieux bureau Louis XV, qui venait, disait-il, de sa trisaïeule, faisait ses comptes, ce qui ne lui arrivait que lorsqu'il en sentait vraiment l'urgence. Cela signifiait pour lui une restriction pénible sur tout ce qu'il aimait jusqu'à ce que M^e Benouchet, son notaire, lui ait alloué son trimestre de rentes. Celles-ci étaient assez maigres, et se composaient surtout du revenu des fermages. Le vidame avait la dépense facile, certes. Mais il tenait d'une grand'mère, épousée au temps démocratique du Directoire par un Roquemart ruiné, un certain bon sens et de la mesure. D'un autre côté, son ascendance aristocra-

tique lui avait légué une main percée. Alors, pour tout concilier, il avait prié M^o Benouchet d'encaisser lui-même ses revenus et de lui servir ceux-ci par tranches égales, tous les trois mois. Il menait la vie à grandes guides pendant quinze jours, puis, en voyant avec inquiétude apparaître le fond de sa bourse, il s'imposait des restrictions d'autant plus rudes qu'il avait plus largement dépensé les premières semaines. La première période consistait en soupers fins à Libourne en joyeuse compagnie, en stations au Café du Commerce, en théâtre, sorties et bombes de toutes sortes, y compris les envois de fleurs aux artistes de passage et autres folies. Après avoir satisfait ainsi aux exigences du vidame, héritier d'une longue lignée fastueuse, il entra dans la seconde période, laquelle consistait à boire de la piquette, à se contenter de la soupe et du pot-au-feu que confectionnait Perrine, sa vieille servante, à souffler la chandelle à neuf heures pour économiser le lumignon, et à collectionner soigneusement toutes les invitations qu'il pouvait récolter, à droite et à gauche, chez ses amis, afin de s'épargner un repas.

Ce jour-là, il en était justement à l'aube de la seconde tranche, et il faisait une grimace assez morose. Le voyage avait écorné son pécule, car il avait tenu à jouer son rôle en grand seigneur. De plus, la veille, il avait gaiement dîné et payé l'écot ; cette dernière prodigalité l'avait mis presque à sec.

— Jarnibleu ! grommela-t-il. Arthur, mon doux ami, finies encore une fois les parties fines et les joyeuses bamboches ! Nous entrons en carême ! Mes comptes sont nets : je dois atteindre la fin de novembre avec ce maigre vialique. Où pourrais-je bien aller dîner ce soir ?

Il chercha un instant, puis soudain, se frappa le front.

— Par ma barbe ! J'oubliais les Noyelle... Ils seront ravis de m'héberger, car je n'y suis point allé depuis notre retour de Bretagne et Mlle Armandine doit commencer à soupirer après ma présence, la chère créature... Perrine ! Eh ! Perrine !

Une grosse femme, d'une soixantaine d'années, coiffée du mouchoir de soie noire des Bordelaises, noué coquettement sur l'oreille, apparut.

— Sapristi ! Monsieur, s'exclama-t-elle avec le plus bel accent qui ait fleuri des rives de la Gironde aux frontières de la Dordogne, vous criez, sauf vot' respect, comme une poule qu'on égorge !

Le vidame était habitué depuis longtemps aux écarts de langage de sa servante, aussi, n'y prêtait-il aucune attention.

— Perrine, dit-il, je dîne chez des amis, ce soir. Qu'y avait-il pour souper ?

— Dame ! Monsieur, avec ce que Monsieur m'a donné pour faire mon marché ce matin, je n'ai pas pu acheter bien gras ! Il y a des pommes de terre bouillies et des sardines au sel.

— C'est bien, Perrine, répondit majestueusement Roquemart en époussetant d'un geste très Régence un jabot imaginaire. Vous garderez ces provisions pour demain.

— Té ! pardi ! Et moi, alors ? Faut-il que je jeûne parce que vous, vous allez godailler en ville ?

— Vous vous ferez une bonne soupe.

— Et avec quoi donc ? Pas en grattant le pot de graisse, bien sûr ! Il est aussi vide qu'une calebasse !

— Ceci, ma bonne Perrine, n'est pas mon affaire. Allez, allez à votre cuisine : je travaille !

— Ben sûr ! Heureusement que la Blanchette a pondu deux œufs... Ça fera le compte pour mon dîner.

Le vidame n'écoutait plus.

— Ah ! Perrine... N'oubliez pas de cueillir un bouquet dans le jardin.

— Alors, c'est que monsieur va chez les Noyelle. On connaît les habitudes de Monsieur !

Le vidame eut un geste philosophique. Il ferait la cour à Mlle Armandine, une cour désuète et discrète qui épanouissait la bonne demoiselle d'aise, et lui offrirait son bouquet de pâquerettes où se mélangaient quelques maigres dahlias.

— Savez-vous que les fiançailles du fils Noyelle

ont failli se rompre ? demanda la servante, les deux poings sur les hanches.

Roquemart leva le nez de dessus son carnet de comptes qu'il s'était remis mélancoliquement à éplucher.

— Oh ! Oh ! Pourquoi ?

— Paraîtrait que la petite avait fait la connaissance d'un autre garçon... un employé de la poste. C'est Miroux, le facteur, qui m'a raconté ça, hier. Mme Noyelle est intervenue, tout s'est rabiboché, et présentement, le galant fait ses paquets pour partir aux colonies.

— Tiens ! tiens !

Perrine, contente d'avoir servi les dernières nouvelles, se retira enfin, laissant le vidame à sa comptabilité.

Mais le soir, curieux comme une vieille femme, il tira à part Mlle Armandine :

— Ça, dites-moi donc, chère amie, si ce qu'on chuchote en ville est vrai. Votre future nièce aurait voulu échapper au mariage, m'a-t-on dit, et aurait osé faire elle-même un choix ?

Mlle Armandine poussa un soupir à faire tourner un moulin à vent.

— Ah ! mon cher, ne m'en parlez pas ! Nous avons eu bien du souci à cause de cette histoire, je vous assure. Heureusement, Sophie est intervenue et a tout remis en place. Vous connaissez son énergie...

L'expression ironique qui s'allumait parfois dans les yeux gris du vidame parut. Il avait été à même de constater en personne l'autorité que déployait la femme du vigneron pour régenter tout son petit peuple.

— En somme, conclut-il, ce ne fut qu'une amourette, vite oubliée de la petite...

— Josette ? Elle n'y pense déjà plus, c'est sûr... Le garçon non plus, j'en suis persuadée aussi.

— Hé ! hé ! Ceci est moins certain. J'ai appris de bonne source, ce matin même, qu'il a demandé son changement et va partir sous peu aux colonies.

— Vraiment ? Tant mieux ! Comprenez donc

qu'une certaine gêne aurait pu exister entre nous et lui. Surtout qu'à la poste, on est exposé à avoir affaire à lui fréquemment. Ah ! je suis bien aise, de ce que vous m'apprenez là, et Sophie en sera aussi fort satisfaite...

Ils étaient si occupés à causer que ni l'un ni l'autre n'entendirent un pas léger faire craquer le gravier, derrière la haie qui bordait l'allée qu'ils suivaient. Josette, éperdue, le cœur battant la chamade, avait tout entendu.

« Ainsi, pensa-t-elle, il part... Donc, il souffre ! Donc, il m'aime toujours ! Mon Dieu ! J'espérais du moins qu'il m'aurait oubliée !

Elle s'éloigna doucement et courut se dissimuler dans un bosquet que l'ombre enveloppait et dissimulait aux regards. Il lui semblait que si elle s'était trouvée en face de son fiancé à cette heure-ci, elle n'aurait pas été capable de lui cacher son trouble et son désespoir.

— Je vais me marier... dans quelques jours.. Et lui, il part ! Oh ! C'est trop horrible ! Ils ne se rendent donc pas compte, tous, qu'ils nous crucifient ! Nous passons à côté du bonheur, comme cela... parce que cette femme veut que son fils, lui, soit heureux ! Oh ! c'est injuste ! Je me révolte, à la fin ! Que ferai-je, une fois que je serai liée pour la vie ? Non, non, je ne veux pas... Je sens bien, maintenant, que jamais je ne pourrai être douce, patiente avec Lucien, comme autrefois... Je le hais ! C'est lui qui m'empêche d'être heureuse ! Pour qu'il ne souffre pas, lui, a-t-on le droit d'en rendre deux autres si malheureux ? Mes parents... Eh bien ! Je les ferai vivre ! Je demanderai à entrer dans les Postes, moi aussi. Après tout, j'ai mon brevet. Je puis bien travailler. Il faut que j'aie le dire tout de suite à Mme Noyelle. Car après, demain, je manquerai peut-être de courage. Elle me fait peur, et je suis lâche... Mais Max souffre ! Il va partir ! Pourvu que j'arrive à temps !

Toutes ces pensées, et d'autres encore plus incohérentes se pressaient dans la cervelle enfiévrée de la

jeune fille. Elle s'élança du côté où elle pensait trouver sa future belle-mère.

Jusqu'à présent, elle s'était efforcée de se persuader qu'en effet, Max l'aurait promptement oubliée, et que ce qui avait marqué son cœur d'un indélébile souvenir ne serait pour lui qu'un caprice sans lendemain. Mais voilà que le contraire lui était révélé... Max l'aimait toujours... Max souffrait ! Si elle avait fait bon marché de sa douleur, à elle, il ne pouvait plus en être ainsi dès qu'il s'agissait de lui. Qu'importait Lucien ? Entre les deux, elle n'hésitait pas.

Et maintenant, l'esprit bouleversé, haletante, elle cherchait Mme Noyelle. Elle la cherchait afin de la supplier une dernière fois de lui rendre sa liberté, lui clamer son indépendance et son dégoût du mariage qu'on la forçait à contracter. Elle voulait la voir tout de suite... tout de suite.. comme on se jette à l'eau, dans un geste désespéré.

Elle l'aperçut qui causait avec le vidame et Mlle Armandine, devant le perron. Ils remontaient tous les trois vers la maison où Emma achevait de dresser le couvert. En haut des marches, la lanterne électrique attirait un vol de phalènes qui formaient un nuage léger.

« Elle va se mettre à table ! pensa la jeune fille, et je ne pourrai pas la voir avant demain matin. Ce sera trop tard !

Elle s'avança hardiment vers le groupe. On ne l'avait pas encore aperçue. Justement, on s'entretenait de la cérémonie proche.

Josette allait s'avancer lorsqu'elle se rejeta brusquement dans l'ombre. Lucien descendait les marches, s'avançant à son tour.

— Où est Josette ? questionna-t-il. Voici un grand moment que je ne l'ai vue.

— Elle doit être chez elle, répondit Mlle Armandine. Tout à l'heure, je l'ai aperçue, se dirigeant de ce côté.

Mme Noyelle se tourna vers son fils.

— Que lui voulais-tu donc, à Josette ?

Lucien rougit.

— Mais... la voir.. Causer avec elle.

— Elle est restée avec toi toute l'après-midi. Sa mère peut avoir besoin d'elle. Tu dois le comprendre, ajouta doucement Mlle Armandine.

Le vidame ne disait rien. Il regardait rêveusement le jeune homme. Peut-être pensait-il aussi à Josette.

— A quand le mariage ? questionna-t-il. La date est arrêtée, je pense ?

— Le vingt-neuf octobre... Un mardi. Je ne vous invite pas, ajouta gracieusement Mme Noyelle, car vous l'êtes d'office, mon cher vidame. Nous voulions même vous prier de bien vouloir être le témoin de Lucien.

Ce fut au tour de Mlle Armandine de devenir craquoise d'orgueil et de plaisir. Un vidame, témoin de son neveu ! Voilà qui rehaussait singulièrement le prestige de la famille. Cette Sophie avait des idées incomparables. Mais que dirait-elle, alors, quand elle apprendrait qu'il avait l'intention de devenir son beau-frère ?

Roquemart s'inclina.

— J'en suis fier et heureux, dit-il.

En même temps, il pensa :

« Cette fois, Arthur, mon ami, il te faudra demander une avance de fonds à M^e Benouchet... Je vais déroger à tous mes principes ! Bast ! Une fois n'est pas coutume. Heureusement, mon mariage remettra mes finances d'aplomb.

Cependant, Josette, tapie dans son coin d'ombre, se demandait toujours si elle devait se risquer au milieu du groupe, ou bien attendre encore, afin de saisir le moment où Mme Noyelle serait seule.

Mais l'idée que chaque minute perdue pouvait être celle dont dépendait son bonheur, qu'elle ignorait complètement quand partait Max, mais que d'après ce qu'avait dit le vidame, son départ devait être très proche, lui insuffla l'énergie nécessaire. Elle s'avança bravement.

— Hé ! s'écria Roquemart, voici justement notre petite fiancée !

Le visage de l'infirmes s'illumina. Il s'avança vers

Josette et voulut lui prendre la main. Mais celle-ci voulut ignorer le geste affectueux. Elle alla droit vers Mme Noyelle.

— Madame, dit-elle, je voudrais vous parler tout de suite...

Celle-ci ne cacha pas sa surprise.

— Me parler ? J'ai du monde... Cela ne peut-il attendre à demain ?

— Non, madame. C'est urgent.

Mme Noyelle eut un sourire de complaisance qu'elle adressa au vidame en guise d'excuse.

— Je suis confuse, mon cher vidame. Mais ces enfants m'accaparent ! Pensez que je dois m'occuper de tout. Un instant... Je ne demande qu'un instant !

— Madame, je vous supplie de ne point me considérer en cette circonstance. Bien que votre absence me prive, je sais trop le crédit que l'on doit accorder aux caprices des jolies femmes pour ne point comprendre celui-ci. Allez, allez, et revenez vite, j'en serai heureux.

Mme Noyelle prit le madrigal entièrement pour elle, minauda et s'éloigna, un gracieux sourire aux lèvres. Elle était dans les meilleures dispositions du monde lorsqu'elle aborda enfin la conversation en tête-à-tête que souhaitait Josette.

— Que veux-tu, mon enfant ? questionna-t-elle, presque aimable.

— Ceci, Madame, répondit nettement la jeune fille. Vous dire que, décidément, je ne puis me résoudre à épouser votre fils et que je vous supplie de me rendre ma parole.

Le sourire s'envola des lèvres de Mme Noyelle comme un oiseau effarouché. Elle en devint brusquement plus jaune encore, puis rouge.

— Que dis-tu ? cria-t-elle. Qu'oses-tu me dire ?

— Que je ne veux pas me marier avec Lucien !

— Encore tes sottes imaginations ? Ce n'est pas fini, cette histoire-là ?

— J'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais je vois que c'est impossible. Si vous m'y forcez, je dirai « non » à la mairie !

Devant l'air résolu de Josette, les bras de Mme Noyelle en tombèrent.

— Mais c'est qu'elle en serait bien capable, la petite misérable ! éclata-t-elle enfin. Ah çà ! Tu oublies ce que je t'ai dit ? Tiens-tu donc à voir tes parents mourir sur la paille, fille sans cœur ?

— Ils ne mourront pas sur la paille. Je travaillerai. Je les ferai vivre !

Mme Noyelle ricana et la montra du geste :

— Tu les feras vivre ! C'est vite dit ! Sauras-tu seulement gagner ta vie toi-même ? Tu ne connais aucun métier !

Josette se hérissa :

— J'ai mon brevet...

— Grâce à moi ! qui ai insisté pour te faire poursuivre tes études ! Ton père voulait te mettre en apprentissage à treize ans !

— Il aurait mieux fait ! Je gagnerais déjà de l'argent !

— Mais qu'est-ce que c'est que ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ? s'exclama la femme du vigneron en levant les yeux au ciel. Et maintenant, tu oses venir me dire : « Arrêtez tout ! Je ne veux pas me marier ! » Tu sais ce que je t'ai déjà répondu ? Je ne veux pas de scandale, moi ! Tu me demandes ta liberté ? Je te réponds : « Non ! » Il est trop tard. Et puis, je suis bien bonne de t'écouter ! Tu me ferais mettre en colère !

Et, suffocante, Mme Noyelle sortit en claquant la porte.

Josette resta seule un instant. Ce n'était plus le désespoir de la première fois qui la soulevait, mais une indignation et une révolte.

Elle sortit à son tour. Elle entendait les Noyelle, qui s'étaient mis à table. Mme Noyelle semblait avoir recouvré son calme, car elle parlait tranquillement avec le vidame. À vrai dire, elle jugeait inutile, surtout à cause de son fils qui épiait son visage et se demandait quel était le motif de cet aparté, de montrer sa fureur contre Josette.

Dehors, la nuit était calme et douce. Une vraie nuit d'amoureux. Une brise plus fraîche, chargée

des odeurs des vignobles proches, et des émanations des pins, vint la caresser au visage.

Elle courut au pavillon. Sa mère dressait le couvert. Silencieusement, elle l'aida. Le repas fut morne. Ses parents, depuis quelque temps, étaient habitués au mutisme presque complet de leur fille. Celle-ci s'obligea cependant à prononcer quelques paroles. Puis, l'heure sonna d'aller se coucher.

Josette monta dans sa chambre. Mais au lieu de se déshabiller, elle rassembla quelques effets dans une petite valise. Elle n'oublia pas de laisser le diamant ds fiançailles sur son lit, posé sur un mot, griffonné à la hâte :

« Cher papa, chère maman. Pardonnez-moi si je fais un destin contre lequel je me révolte. Je vais rejoindre celui que j'aime. Je ne vous oublierai pas, et si vous avez besoin de moi, je serai toujours prête à vous aider et à vous aimer toujours. Votre fille,

» JOSETTE. »

Puis, elle s'assit près de sa fenêtre ouverte. Lorsqu'elle eut la certitude que ses parents dormaient, elle sortit à pas de loup, gagna la grille, l'ouvrit en prenant garde à ne pas faire tinter la sonnette.

Elle referma doucement la porte. Le chien n'avait rien entendu, n'avait pas aboyé. Là-bas, à travers les vitres illuminées de la maison, les Noyelle poursuivaient leur veillée. Elle abandonnait tout d'un cœur léger. Cet argent, elle le traînait comme un boulet. Ce soir, elle s'en libérait, et l'hymne de la délivrance chantait en elle.

Alors, elle prit sa course vers la ville...

CHAPITRE X

Ce jour-là, précisément, Max avait reçu la réponse qu'il attendait. On l'avisait, en haut lieu, que sa demande était agréée. Il était nommé à Casablanca, et devait s'embarquer à bord du « *Maréchal-Lyautey* » à Bordeaux, quelques jours plus tard.

Par extraordinaire, les longueurs administratives ne s'étaient point produites, et tout avait été conclu dans le minimum de temps. Max s'en était réjoui exagérément. Puisqu'il fallait partir, autant valait que ce fût le plus tôt possible...

Il était occupé à trier quelques papiers, lorsqu'on frappa à sa porte. Il pensa que c'était la directrice de la pension de famille où il était descendu, qui lui apportait son linge.

— Entrez ! cria-t-il.

C'était bien elle, en effet. Mais elle ne tenait aucun paquet à la main.

— Monsieur Decoin ! dit-elle, on vous demande en bas !

Il se releva.

— Qui cela ? questionna-t-il, pensant à quelque collègue, venu passer quelques instants avec lui.

— Une demoiselle !

La brave femme avait l'air malin de quelqu'un qui en devine long. Mais Max semblait sincèrement étonné.

— Une demoiselle ? répéta-t-il. Je ne vois pas...

— Allons, monsieur Decoin ! fit l'hôtesse en riant tout à fait. Vous n'allez pas me faire croire qu'un gentil garçon comme vous n'a pas quelque connaissance en ville ! On est venu vous dire un dernier au revoir, pardi !

— Je ne connais personne, répondit le jeune homme, d'une voix un peu étranglée en pensant à la seule qu'il eût distinguée. Mais je vais voir.

Il se jeta un coup d'œil en passant devant la glace, passa machinalement sa main sur ses cheveux, afin de s'assurer qu'aucune mèche rebelle n'en venait déranger l'ordonnance, et descendit l'escalier à la suite de la brave femme.

Le petit salon était à gauche du couloir, en face le bureau. Il y entra et jeta un cri étouffé :

— Josette !

Devant lui se dressait la jeune fille, un pauvre petit sourire sur les lèvres, elle-même tout éperdue en réalisant enfin l'audace de l'action qu'elle venait d'accomplir.

Il s'avança vers elle, lui saisit les mains.

— D'où venez-vous, Josette ? Que venez-vous faire ?

Avant qu'elle ait pu répondre, il avait déjà vu la valise. Il tressaillit.

— Quoi...

— Oui. Je me suis enfuie... Max, je ne peux épouser ce malheureux. C'est vous que j'aime !... D'abord, j'ai espéré qu'il n'y aurait que moi qui souffrirais... Puis, j'ai appris que vous aviez demandé votre changement... que vous vouliez partir à la colonie. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, Josette. Je suis nommé au Maroc, et je m'embarque dans sept jours.

— Dans sept jours !... Mon instinct ne me trompait pas. J'arrive à temps !

— Vous ne pouvez plus rien empêcher. C'est officiel... Et puis, à quoi bon ? J'ai vu vos parents, Josette, vous le savez... Vous-même, ce jour-là, vous avez détourné les yeux... vous m'avez fait comprendre qu'il fallait renoncer... Enfin, j'ai rencontré Mme Noyelle. C'est un monstre dans son genre, cette femme : un monstre d'amour maternel, qui n'hésite pas à immoler tout à cette divinité. Je ne sais encore si elle est odieuse ou sublime. Quoi qu'il en soit, je ne veux plus rien espérer.

Il était debout en face d'elle. Josette expliqua :

— Vous ne comprenez pas, Max, dit-elle doucement. J'ai rompu avec Lucien...

— Il sait ?

— Non. Sa mère.

— Et elle a accepté ?

— Non ; je me suis enfuie. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ces gens-là. Ils vous piétinent le cœur avec une indifférence révoltante ! Max... c'est vous que j'aime... C'est vous que je veux suivre ! Que m'importe l'argent ? Mes parents... je les ferai vivre, si on les met à la porte... Mais je ne peux pas, Max... je ne peux pas renoncer à vous...

Il l'écoutait, tremblant. Elle continua, avec des mots hachés, précipités :

— Alors, je suis venue vous retrouver... Voyez...

J'ai apporté mes effets... Je pars avec vous, Max, si vous voulez bien de moi. Nous nous marierons là-bas. N'est-ce pas ?

Elle attendait un élan de ferveur et de gratitude, quelque chose de spontané, de vibrant, qui eût exalté encore sa tendresse. Mais, au lieu de cela, elle vit le jeune homme debout, immobile.

— Max ! cria-t-elle, éffrayée. Mais, répondez-moi ! Songez que je me suis enfuie, en pleine nuit, comme une voleuse, comme une coureuse d'aventures, moi, moi !

— Josette... murmura-t-il. Ma petite Josette !

Il lui prit les mains, les porta à ses lèvres, cacha ses yeux avec les doigts fins, sur lesquels Josette, bouleversée, sentit glisser des gouttes chaudes.

— Si vous saviez tout ce que je ressens... combien je vous remercie de votre inspiration... Vous avez eu assez confiance en moi pour venir ainsi... Josette... Que je voudrais pouvoir vous dire : « Venez ! » Mais, ce mot, on ne peut pas, on ne doit pas le prononcer. Josette chérie, il faut retourner chez vos parents...

Josette, figée, balbutia :

— Vous... C'est vous, Max, vous, qui me parlez de la sorte !

— Moi... Et j'aimerais mieux perdre mon sang que de prononcer de tels mots ! Mais vous devez aller vers votre mission. Allez donner un peu de bonheur à cet être qui ne peut en avoir que par vous... Allez, Josette... Nous ne pouvons construire notre foyer sur des cendres. Nous aurions toujours un remords au fond de nous-mêmes. Il faut accepter son destin. Moi, j'emporte votre image. Elle restera vivante en moi. Vous me suivrez partout. J'essaierai de devenir l'homme que j'aurais voulu devenir pour vous. Et si un jour...

Une pensée — la même — leur traversa l'esprit. Josette baissa la tête. Max se ressaisit.

— Mais non... je ne dois pas. Partez ! Oh ! partez, Josette !

La jeune fille regarda la petite valise qu'elle avait si hâtivement bourrée quelques instants plus

tôt. Toute l'immense espérance qui la soulevait de terre, s'écroulait, morte. Un sanglot la secoua. Elle sentit qu'elle était incapable d'en écouter davantage. Elle saisit son léger sac de voyage.

— Adieu ! murmura-t-elle.

Elle ouvrit la porte, la franchit et la referma. Max avait eu le mouvement réflexe de s'élancer vers elle.

— Josette ! fit-il à voix basse, tendant les bras vers où la jeune fille s'était enfuie.

Mais le bruit léger de son pas s'était déjà éteint dans l'escalier. Alors, il tomba sur une chaise, accablé. Ce qu'il venait de faire le stupéfiait lui-même. Renoncer de la sorte au bonheur qui s'offrait, quel sacrifice ! Mais quelque chose, au-dessus de lui, l'approuvait. Il savait qu'il ne pouvait pas accepter. Aussi révoltante que fût cette union préméditée, voulue par cette mère exclusive, il ne pouvait oublier non plus le court entretien qu'il avait eu avec elle. Il avait vu cette femme intransigeante, devant laquelle tout pliait, lui parler avec une voix brisée de sanglots. « Une seule lueur brille dans sa nuit et lui donne l'illusion d'être pareil aux autres : son amour pour Josette. » Il courbait la tête, devant la fatalité. Son devoir, à lui, était de s'éloigner. Mais il n'avait pas prévu qu'il lui faudrait aussi arracher Josette de lui. C'était là le sacrifice suprême. Il l'avait fait ; sa conscience l'approuvait, mais il se sentait brisé, comme après une lutte épuisante. Il aurait voulu pouvoir s'embarquer le lendemain même, afin que son esprit, distrait par de nouveaux paysages, apportât l'oubli à son cœur blessé.

— Non, murmura-t-il en se redressant. Les forts, ce sont ceux qui ne font pas de concession au destin, mais qui le matent !

Cependant, Josette, dans la nuit, avait repris le chemin de la maison. Dehors, ses larmes avaient jailli, brûlantes. Ainsi, rien ne la ferait échapper à ce mariage qu'elle abhorrait. Max n'avait donc pas compris ! Dans son sacrifice même, il avait agi en égoïste. Il s'était immolé pour l'infirme, et, absorbé

par sa lutte intime, n'avait pas pensé à la souffrance de Josette.

— Lâches ! murmura-t-elle. Les hommes sont lâches !

Mais sa bouche prononçait des mots qu'elle ne pensait pas. Tout son être se fondait de douceur en se rappelant celui qu'elle aimait. Farouchement, elle se jura de lui consacrer sa pensée. Lucien n'aurait jamais son cœur.

Lorsqu'elle arriva à la propriété Noyelle, elle vit de la lumière, encore, aux fenêtres. Le vidame n'était pas parti, et la grille était encore ouverte. Josette entra doucement, prenant garde à ne pas mettre la sonnette en branle. Puis, à pas de loup, elle regagna le pavillon où ses parents dormaient déjà.

Dès le premier coup d'œil, en entrant dans sa chambre, elle vit la lettre et la bague, telles qu'elle les avait laissées sur l'oreiller. Elle déchira la première et remit l'anneau à son doigt pour la seconde fois. Mais maintenant, c'était définitif, elle le sentait. Max la repoussait... Peut-être ne l'aimait-il pas assez pour l'épouser ?

Un grand frisson secoua la petite à cette idée. Elle se déshabilla en pleurant. Il lui semblait qu'au seuil de la nouvelle vie où elle allait entrer, les mots redoutables que le Dante avait déchiffrés étaient aussi écrits : « Laissez là toute espérance... » Elle souhaita mourir avec l'énergie que mettent dans leurs passions les très jeunes êtres, épris d'absolu. Elle rêva même de repartir furtivement... La Dordogne n'était pas loin... Elle l'entendait chanter de sa chambre, là-bas, les nuits où le vent portait. Mais cette pensée mauvaise ne fit que l'effleurer. Josette était pieuse. Elle rejeta avec horreur cette idée. Les abjurations du vieux curé qui l'avaient déjà soutenue dans l'âpre chemin qu'elle gravissait, lui revinrent en mémoire. Elle chercha la beauté dans son sacrifice, et prit la résolution, enfin, d'être fidèle au devoir qui s'imposait à elle.

— Ne croyez pas, ma petite enfant, lui avait dit le bon prêtre, que la route du devoir soit unie et facile. C'est au contraire un chemin ardu, bien sou-

vent semé d'épines, qui vous ensanglantent. Mais, à mesure qu'on gravit la pente douloureuse, la lumière se fait plus claire, et le cœur plus joyeux. Dans la satisfaction même d'obéir aux volontés de Celui qui nous dirige, on trouve sa plus belle récompense. Le poids qui nous écrasait au début s'allège, et l'on est tout étonné, enfin, d'en trouver le fardeau presque insignifiant. Au début, l'épreuve nous apparaît comme une montagne terrifiante, qui va nous écraser. Et lorsque nous l'acceptons vaillamment, nous constatons que ce n'est qu'un nuage...

Le lendemain, lorsqu'elle s'éveilla, il lui sembla que son entrevue avec Max n'avait été qu'un songe. Nul, pas plus chez elle que chez les Noyelle, ne s'était aperçu de sa fugue. Heureusement !

Tout en s'habillant, la jeune fille réfléchit. Son parti était bien pris. Elle s'efforcerait d'apporter à l'infirmes le bonheur qu'il souhaitait d'elle, d'illuminer le court séjour qu'elle avait à faire sur cette terre. Son rôle, en somme, était beau. Elle voulut de toutes ses forces se dévouer, s'oublier, se consacrer à cette œuvre de charité, comme ces saintes dont elle avait lu l'histoire.

Tout à coup, elle se souvint de l'entretien qu'elle avait eu avec Mme Noyelle, la veille au soir. Que devait-elle penser d'elle ? Ses nouvelles dispositions, son besoin d'humilité tout neuf lui suggérèrent qu'elle devait des excuses à sa future belle-mère. Il ne fallait pas qu'elle entrât dans cette voie de renoncement et d'élévation sans être sûre que personne ne gardait un ressentiment quelconque à son endroit.

Dès qu'elle le put, elle se rendit à la propriété Noyelle. La femme du vigneron était dans la cuisine, occupée à donner les ordres de la journée à Emma. Elle tourna la tête lorsque Josette entra. Son accueil fut plutôt frais.

— Que viens-tu faire ici ? questionna-t-elle sans aménité. Je ne t'ai pas fait demander, que je sache ?

— C'est que... je voulais... je voulais...

Mme Noyelle était trop fine pour ne pas comprendre, du premier coup d'œil, que Josette revenait pour faire amende honorable. Elle jeta un dernier

ordre à Emma, et se tourna vers la jeune fille.

— Tu veux encore me parler sans doute ? Je n'ai guère le temps en ce moment ! Et pour ce que tu as à me dire...

— Justement... C'est à propos d'hier...

— Viens. J'ai à faire ailleurs qu'ici.

A la vérité, la femme du vigneron ne tenait que médiocrement à mettre la domestique au courant de cette nouvelle querelle. Emma avait la langue bien pendue, et ne se gênait pas pour clabauder avec les fournisseurs. Du charcutier à la boulangère, tout le monde, dès le jour même, serait mis au courant. Et Mme Noyelle était d'avis qu'il est bon de liquider ses différends en famille.

Elle pénétra dans la salle à manger, suivie de Jossette. Arrivée là, elle ferma la porte et se tourna vers la jeune fille.

— Alors ? Fais vite, je n'ai pas de temps à perdre !

— Je voulais seulement vous dire que je regrettais mes paroles d'hier soir, Madame, et que je vous priais de... de me pardonner.

Mme Noyelle haussa ses maigres épaules.

— Ah ! Il paraît que la nuit porte conseil ! Je suis trop bonne, ma fille ! Tout le monde, à ma place, t'aurait depuis longtemps renvoyée à tes sabots !

Elle allait ajouter quelque chose de blessant, mais un sentiment de prudence la retint. Il était inutile de vexer la jeune fille, de l'arrêter sur la pente de la contrition où elle semblait engagée. Elle reprit :

— Je veux bien te pardonner encore, cette fois-ci, quoique je tiens à te dire que ces sautes d'humeur sont inqualifiables. Toutes les autres, à ta place, me remercieraient en pleurant de reconnaissance. D'une pauvre fille, je fais une riche héritière. Et encore, Mademoiselle fait la petite bouche, hésite, se rétracte ! Je te prévien que je consens à oublier une fois de plus tes stupides caprices, mais c'est la dernière. A la prochaine, tu prendras tes cliques et tes claques, et tu iras te faire pendre ailleurs. Tu n'es guère encourageante pour l'avenir, et je me demande si j'ai

eu raison d'avoir confiance en toi. Qu'un godelureau te plaise, lorsque tu seras mariée, et...

Josette se redressa, si fièrement que Mme Noyelle en resta interloquée, une seconde.

— Lorsque je serai la femme de Lucien, Madame, il sera trop tard pour retourner en arrière. Et là, je n'aurai pas à hésiter, puisque je serai déjà dans la voie que je devrai suivre. Il m'est permis de me détourner d'un fiancé, mais non d'un mari.

— Je n'ai jamais mis en doute ta droiture, reprit Mme Noyelle, d'un ton plus doux, sinon, je ne te confierais pas notre nom. Je suis persuadée que tu en seras digne, même si cela t'en coûte. Mais tu ne seras pas à plaindre. Tu trouveras des compensations nombreuses...

— Vous connaissez mes sentiments, répondit la jeune fille avec calme. Je n'ai pour votre fils qu'une affection toute fraternelle, et je ne l'épouse que parce que je sais la joie qu'il en aura. Vous savez aussi le sacrifice que je lui fais. Tout cela, je pense, doit compter aussi. Je ne mésestime pas ce que vous m'offrez en échange. Mais je voulais vous faire remarquer que moi aussi j'apporte ma part. Je le fais maintenant sans arrière-pensée. J'ai pris mon parti du destin qui s'offre...

— Tu as joliment perdu ta timidité, depuis que tu as fait la connaissance de cet employé des postes ! riposta Mme Noyelle en ricanant. Voyez-moi cette sainte Nitouche ! Il y a un mois encore, cela n'osait pas lever le nez. Et aujourd'hui, cela répond jusqu'à « amen » ! Ma parole, c'est bientôt moi qui te devrai des remerciements, n'est-ce pas ? Ne crois pas que je sois dupe de ce subit changement, ma fille. Ton galant part aux colonies, et préfère t'oublier, ce qui, entre nous, est beaucoup plus sage, et éclaircit la situation. Et toi, tu t'es dit qu'il était temps de faire amende honorable si tu ne voulais pas tout perdre...

Des larmes perlèrent aux cils de Josette.

— Vous m'attribuez des sentiments que je n'ai pas, Madame ! Car, je vous jure que si Lucien n'était pas... n'était pas digne de pitié et d'intérêt,

votre fortune, fût-elle dix fois plus importante, me laisserait bien froide...

— On dit ça... murmura Mme Noyelle, sarcastique.

Elle ne voulut rien ajouter de plus, mais se réserva, lorsqu'elle serait légalement sa belle-mère, de lui faire payer cette fierté mal placée.

— Je rabaisserai son caquet ! pensa-t-elle. A-t-on idée de cela ? Une fille qui sort de rien, dont le père cultive mon jardin, dont la mère fait ma lessive !

— C'est bon ! reprit-elle tout haut. Maintenant que cette nouvelle histoire est terminée, n'en parlons plus. As-tu fini le repassage, avec ta mère ?

— Il n'y a plus que quelques pièces...

— Tu feras beaucoup mieux de finir l'ouvrage, au lieu de jouer aux sacrifiées et de te monter la tête. Dépêche-toi de le terminer. Il me faut mon linge ce matin.

— J'y vais, Madame.

Josette sortit. Mme Noyelle la suivit presque aussitôt. Et ni l'une ni l'autre n'entendirent un soupir étouffé, venu du petit salon, et qui traversa la tenture...

CHAPITRE XI

Longtemps après que Mme Noyelle et Josette eurent quitté l'appartement, Lucien resta immobile, pétrifié, à la même place qu'il occupait lorsqu'il avait surpris la conversation qui venait de s'échanger entre les deux femmes. Il lui semblait qu'il était vide de sang. Ses tempes bourdonnaient, et ses mains moites tremblaient convulsivement.

— Elle ne m'aime pas ! pensa-t-il. Ainsi, ce que je pressentais obscurément était bien vrai... Elle n'a jamais eu pour moi que cette sorte d'amitié apitoyée qu'on accorde à ceux que la nature a disgrâciés... Je suis un obstacle à son bonheur. Elle en aime un autre !

Il chercha à se rappeler les paroles que Josette avait prononcées. Sa mémoire, cruellement fidèle, les lui répéta avec exactitude :

« Je n'ai pour votre fils qu'une affection toute fraternelle. Je ne l'épouse que parce que je sais la joie qu'il en aura. Vous savez aussi le sacrifice que je lui fais... J'ai pris mon parti du destin qui s'offre... Lucien est digne de pitié et d'intérêt... »

Chacun de ces mots portait en lui comme un dard acéré. Il se jeta sur un divan, sanglotant de rage, de douleur et de honte. En cet instant, il aurait donné la moitié de sa vie pour être un homme comme les autres.

— Dire que j'ai cru en elle ! Me leurrer à ce point... Ah ! c'est mal... Et maman qui m'affirmait... Oh ! si je pouvais mourir !

Il serra les mains, l'une contre l'autre, dans un geste familier et souhaita la mort avec emportement. Ses larmes coulaient sur ses joues maigres, sans même qu'il en eût conscience.

Puis, réfléchissant tout à coup qu'il risquait d'être surpris par sa mère ou sa tante, et qu'il lui faudrait fournir des explications, il s'enfuit dans sa chambre, afin de réfléchir à ce qu'il venait d'entendre.

Un point apparaissait, clair, certain, avec une évidence aveuglante : Josette ne l'aimait pas.

— Je ne peux pas l'épouser... Je ne veux pas... Elle serait malheureuse...

Au milieu de sa débâcle morale, une idée lucide seule restait : le bonheur de Josette. Il y pensait encore au milieu de la tourmente qui dévastait son cœur.

— Et ma pauvre mère qui avait cru... Elle avait arrangé tout cela... C'était un marché... Pouah ! Et moi qui ne me doutais de rien !

Enfin, il se calma. L'excès même de sa peine lui devint un sédatif. Ses pensées se firent plus claires, ses sanglots s'arrêtèrent. Mais il souffrait de son chagrin comme d'une douleur physique.

— Ce mariage ne peut plus se faire... C'est impossible... Mais Josette sera-t-elle quand même heureuse ? Non, puisqu'elle aime ailleurs...

Elle aime ailleurs !

Ces trois mots semblaient contenir pour lui tout l'infini de la souffrance. C'était un rêve longuement chéri, caressé dans le secret de son âme, auquel il s'était refusé d'abord de croire, qui était passé à portée de sa main et qu'il avait cru saisir... et qui s'émiettait maintenant, dont il ne restait plus que cendres.

— Je ne dois plus songer à moi...

Il se haussa au-dessus de lui-même, et atteignit enfin cette région sublime où tout n'est que clarté, où le devoir à accomplir est tellement rigoureux qu'une douceur se dégage de son austérité même.

Il se dit que la plus belle preuve d'amour n'est pas le don total du cœur à qui vous offre le sien en échange, mais le sacrifice silencieux, lorsqu'on sait que cette souffrance intime assurera le bonheur de l'être aimé.

— Elle sera heureuse par moi... à cause de moi... Et alors, elle comprendra jusqu'à quel point je l'ai chérie...

Il attendit qu'on eût déjeuné. Il parut au repas aussi calme qu'à l'habitude. Chez cet être souffreteux, une nouvelle force morale était née et l'illuminait de ses rayons. Il était comme ces martyrs de l'antiquité qui enduraient tout pour leur foi. Lui aussi, il allait courir au supplice.

Dès qu'il put s'esquiver sans attirer l'attention, il le fit et courut à la poste. Il voulait voir Max. On lui apprit que celui-ci avait cessé son travail, car il partait dans quelques jours pour Bordeaux, et un camarade complaisant lui donna même l'adresse de la pension de famille qui l'hébergeait. Lucien s'y rendit.

Il s'arrêta quelques instants sur le seuil, afin de reprendre contact avec lui-même.

— Monsieur Decoin, s'il vous plaît ? questionna-t-il en ouvrant la porte du bureau.

La directrice de la pension, qui alignait des chiffres sur un registre, leva la tête.

— Ah ! vous avez de la chance, Monsieur ! dit-elle jovialement. Monsieur Decoin vient de rentrer

chez lui à la minute ! Voulez-vous monter à son appartement, ou bien préférez-vous que je le fasse appeler ?

— Inutile, je monte.

— Chambre 6. Au premier, à gauche.

— Merci.

Il gravit lentement les degrés. Sa jambe plus faible que l'autre lui semblait un poids mortel à traîner. Il lui semblait qu'une main de fer l'étreignait. Mais il était étrangement lucide et résolu.

Il arriva devant la chambre 6 et frappa. Une voix lui répondit :

— Entrez !

Il poussa le battant. Max, qui achevait de nouer une cravate devant l'armoire à glace, se détourna. Du premier coup d'œil, il devina quel était ce nouvel arrivant, et resta immobile, pétrifié par la surprise. Mais Lucien, très à l'aise, s'avança vers lui.

— Monsieur Decoin, excusez-moi de venir vous déranger. Mais je désirais vous entretenir d'un sujet grave. Je suis Lucien Noyelle.

— Asseyez-vous, Monsieur...

Les deux jeunes gens prirent place l'un en face de l'autre. Puis Max, intrigué, se doutant que la conversation aurait Josette pour objet, attendit, restant sur la défensive. Il prévoyait des reproches, peut-être une scène. Aussi fut-il décontenancé lorsque Lucien commença :

— C'est en camarade, en ami, que je viens vous voir... Et je vous prie de me considérer aussi comme tel. Un hasard fortuit m'a mis au courant du sentiment que Josette, ma fiancée, éprouve pour vous. Je vous mentirais si je vous disais que je ne l'aime pas. Cette jeune fille a été le bût et l'idéal de toute ma vie...

Sa voix s'étrangla. Max, croyant qu'il venait à son tour le prier de renoncer à Josette, prononça :

— Monsieur, ne craignez plus rien de moi. Je pars dans trois jours. Je suis nommé à Casablanca, et je ne reverrai plus jamais Mlle Josette.

— Précisément, Monsieur, je venais vous demander de rester.



Max crut avoir mal compris.

— Rester ? C'est impossible. La situation qui serait la nôtre après ce qui s'est passé serait pleine d'équivoques et, je ne vous le cache pas, une épreuve pour moi, car, moi aussi, j'ai beaucoup aimé Mlle Josette.

— L'aimez-vous encore ?

— Monsieur...

— Au nom du ciel, répondez-moi franchement ! Trois destinées se jouent en cet instant. Aimez-vous encore Josette ?

— Oui !

— Du meilleur, du plus profond de votre cœur ?

— Du plus profond et du meilleur de mon cœur ?

Mais, Monsieur, je ne vois pas... A quoi bon raviver cette souffrance ?

— J'avais besoin de le savoir, excusez-moi. Je vois que Josette a bien placé sa confiance. Elle sera heureuse avec vous...

— Monsieur ! cria le pauvre garçon, éperdu, si c'est une plaisanterie, elle est atroce !

— Ce n'est pas une plaisanterie. Josette, je le vois bien, ne peut pas être pour moi. Elle vous aime aussi. Je vous la donne.

— Vous...

— Je me retire. J'ai été insensé de croire un seul instant qu'on pût éprouver pour moi autre chose que de la compassion. Josette ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé. Il est juste que je ne sois pas un obstacle à son bonheur. C'est la dernière preuve d'amour que je peux lui donner : la rapprocher de celui qu'elle n'a jamais oublié.

Max se passa la main sur les yeux, sur le front.

— Suis-je bien éveillé ? C'est vous... vous.. qui venez me dire cela...

— C'est moi, répondit Lucien avec une grande douceur. N'est-ce pas que vous acceptez ?

— Si j'accepte !

Ce cri fut si spontané, si vibrant, que Lucien, crucifié, pensa :

« Ah ! comme il l'aime, lui aussi !

Mais il avait entrepris la rude montée de son cal-

vaire. Il devait maintenant aller jusqu'au bout.

— Alors, écoutez-moi. Vous devez revoir Josette.

— Oui... Mais comment ?

— Comptez sur moi. Je vous l'amènerai.

— Vous ?

— Moi... Ce soir même... A six heures...

Max hésitait encore à croire à son foudroyant bonheur. Il balbutia :

— Et... vous y serez ?

— Avec Josette, oui. Je vous le promets. Je vois bien que vous ne m'accordez pas encore tout le crédit que je vous demande.

— Pardonnez-moi. Je me demande si je rêve.

— Je le comprends, fit Lucien, non sans amertume, car je ne vous cacherai pas que je crois vivre moi-même un cauchemar. Il me semble que tout cela n'est qu'un songe qui s'évanouira au matin. Tranquillisez-vous, Monsieur : tout ceci est bel et bien vrai, et nous sommes aussi clairvoyants l'un que l'autre en cet instant.

— Mais enfin, si vous l'aimez. Vous êtes fiancé... Pourquoi acceptez-vous cette torture ? Pourquoi venez-vous me chercher ?

— Je vous ai déjà dit que je voulais, avant tout, le bonheur de Josette. J'ai compris — durement — que je suis incapable de le lui assurer. Par contre, vous, vous avez tout ce qu'il faut pour cela : elle vous aime, vous avez la jeunesse, la force, la santé. J'ai commis une grossière erreur en l'acceptant comme femme. Je la répare aujourd'hui en m'arrêtant sur ce chemin dangereux, et je vous dis, je vous prie, de l'accepter de ma main. Soyez heureux ensemble. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas trop m'en vouloir...

Lucien avait prononcé ces derniers mots avec un tel accent de douleur résignée, que Max, bouleversé, lui saisit la main et la serra avec force.

— Taisez-vous, souffla-t-il. Vous êtes un noble cœur et nous vous bénirons. Comment puis-je trouver des mots pour vous remercier ?

— Les mots sont inutiles. Je serai récompensé en sachant que Josette sourira encore.

L'émotion gagnait les deux jeunes gens. Lucien s'arracha à l'étreinte de son nouvel ami.

— A ce soir, six heures, soyez au Tertre de Fonsac, près de la Dordogne. Vous connaissez ?

— Je connais.

— L'endroit est isolé. Il n'y aura pas de curieux pour s'étonner de cette rencontre.

Ils se serrèrent encore une fois la main et Lucien disparut, cachant les larmes qui lui montaient aux yeux et le cœur déchiré entre la douleur et la joie de son immolation.

CHAPITRE XII

Depuis ses fiançailles devant la Pierre de Brignogan, le vidame était revenu assez fréquemment chez les Noyelle.

En se déclarant à la bonne Mlle Armandine, Arthur de Roquemart avait un triple but. D'abord, il avait soixante-trois ans, et des rhumatismes qui s'affirmaient de plus en plus vivaces. Il commençait à comprendre qu'une femme active, soigneuse, parfaite cuisinière et qui serait aux petits soins pour lui remplacerait avec avantage sa vieille Perrine, dévouée, certes, mais dont la science culinaire n'arrivait pas aux chevilles de la tante de Lucien. Les soupers fins à Libourne avaient leur charme, mais il serait encore plus agréable de les avoir chez soi, près d'un bon feu et les pieds dans ses pantoufles. Ensuite, la fortune personnelle de sa fiancée n'était pas à dédaigner. C'était la fin des comptes fastidieux et des époques de famine. Quatre-vingt-dix jours par trimestre, il pourrait s'offrir ses fantaisies, ce qui était une considération appréciable. Enfin, l'admiration tendre que lui témoignait sa vieille amie, depuis si longtemps, avait fini par le toucher aussi, et

tout bien calculé, il s'était dit qu'en l'épousant, il ferait une bonne affaire.

Les deux amoureux n'avaient encore rien dit aux Noyelle. Il fallait cependant s'y décider. C'est ce que le vidame expliquait précisément ce jour-là en se promenant à pas lents dans le parc avec Mlle Armandine.

— Voyons, ma chère amie, il faut prendre une décision. Rien ne pressait, disiez-vous, tant que les enfants ne seraient pas mariés. C'est juste. Mais la fin d'octobre approche ; et si vous m'en croyez, nous ne tarderons plus à publier les bans. Que voulez-vous ! Nous ne sommes plus à un âge où les longs délais sont permis. Nous nous connaissons suffisamment tous les deux, je pense, depuis le temps que je fréquente votre maison, pour brûler les délais classiques qu'on emploie à s'étudier avant de convoler.

— C'est très juste, soupira Mlle Armandine, mais...

— Mais quoi ? Avez-vous une objection sérieuse à présenter ?

— Oh ! Dieu non ! s'écria la bonne demoiselle, épouvantée à l'idée d'une pareille supposition, qui attenterait à la perfection de son idole. Vous savez bien que, pour moi, vous êtes le plus accompli des hommes, Arthur.

Il lui prit la main, y déposa un baiser.

— Et vous, vous êtes la plus adorable des femmes ! Soyez donc bonne, et parlez-en à votre sœur.

— Je crains qu'elle ne me trouve ridicule.

— Palsambleu ! ma belle, en ce cas, je le serais avec vous, et voilà une chose que je ne souffrirais pas ! Mais vous vous leurrez ; croyez-moi, votre sœur trouvera ce projet fort raisonnable.

Comme si un dieu malicieux avait voulu précipiter les événements, ils virent déboucher devant eux Mme Noyelle, qui revenait d'une tournée au poulail-ler, et tenait précautionneusement dans son tablier une demi-douzaine d'œufs frais pondus.

— Sophie, dit brusquement Mlle Armandine, avec cette audace des timides, Sophie, tu tombes

bien ! Je voulais... c'est-à-dire, nous voulions, plutôt t'entretenir de quelque chose...

— Eh bien ! Je vais aller porter mes œufs à la cuisine et je reviens... A moins que vous ne rentriez ?

— Non, non ! s'écria Mlle Armandine, qui craignait de voir s'envoler son courage. Ce sera vite fait. Je vais... enfin, nous allons nous marier.

— Vous...

Dans son saisissement, Mme Noyelle avait lâché les coins de son tablier relevé. Les œufs glissèrent à terre et s'étalèrent en une flaque jaune d'or.

— Que m'apprends-tu là ?

— Oui, expliqua la bonne demoiselle en baissant les yeux, tandis que son fiancé frisait d'un geste cavalier le bout de sa moustache, Arthur m'a demandée... Alors...

— Eh bien ! pour une surprise, voilà une surprise ! s'exclama Mme Noyelle, reprenant enfin ses esprits. Je te félicite, ma bonne Armandine... A quand le mariage ?

— Aussitôt celui de Lucien, répondit le vidame. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénients, ma chère future belle-sœur.

— Aucun, aucun ! protesta gracieusement Mme Noyelle, qui se sentit prodigieusement flattée en pensant qu'elle allait devenir parente proche d'un vidame authentique. Et cette Armandine qui allait s'appeler Mme de Roquemart !

— C'est mon mari qui va être étonné ! et Lucien, donc !

— Lucien le sait, ou du moins s'en doute.

— Petit cachottier ! Il n'a rien dit !

Le vidame se mit à rire.

— Il a autre chose à faire que de s'occuper de vieux tourtereaux comme nous ! Tenez... regardez-le donc, là-bas ! Il va se promener avec Josette.

Au bout de l'allée, les deux jeunes gens venaient d'apparaître et se dirigeaient vers la grille. Mme Noyelle s'inquiéta.

— Ce n'est guère prudent de sortir maintenant... Il est tard et le ciel se couvre.

— Bah ! Ils n'iront pas loin.

Ils reprirent leur conversation et Mme Noyelle, devant l'imprévu de cet événement, oublia ses préoccupations maternelles. La conclusion fut une invitation à dîner quotidienne, afin, dit-elle, de permettre au vidame de faire sa cour.

Dès que celui-ci l'eût quittée avec sa sœur, Mme Noyelle encore toute sens dessus dessous, se précipita à la cuisine. Un événement pareil ne pouvait rester plus longtemps suspendu au bout de sa langue.

Emma, les joues rougies par le feu de la cuisinière, apprêtait le dîner. Mme Noyelle tourna deux ou trois fois dans la pièce, cherchant un biais pour annoncer la nouvelle.

— Emma, dit-elle enfin, ne trouvant rien, je crois que nous allons avoir deux noces au lieu d'une.

— Et qui donc, Madame ? interrogea la vieille servante. Y a plus personne à marier ici, à ma connaissance !

— Erreur, ma bonne ! Il reste ma sœur...

— Mademoiselle Armandine ? Bé ! Pour du nouveau, alors, voilà du nouveau, alors ! Et avec qui ?

— Avec le vidame Arthur de Roquemart.

— Avec Monsieur le vidame ! Boudi ! Un homme si distingué !

La cuiller en l'air, elle restait piquée au port d'armes. Sa maîtresse la rappela sévèrement à l'ordre :

— Emma ! Votre rôti va brûler !

— Dame, Madame, c'est qu'il y a de quoi vous retourner les sangs ! Alors, Mademoiselle Armandine va devenir noble, comme ça ?

— Les Roquemart sont une très vieille famille dont l'aristocratie remonte au XII^e siècle, prononça doucement Mme Noyelle.

Elle sortit, le cœur soulagé. Mais Emma, après avoir mis sa soupe en train, se rappela soudain qu'elle avait oublié d'acheter du poivre. Elle ouvrit la porte du salon, criant :

— Je vas aux commissions, Madame !

Puis, sans attendre la réponse, elle fila. Cette his-

toire de mariage était encore plus extraordinaire que celle de Josette et de Lucien, et la vieille bonne tenait à être la première à en colporter la nouvelle.

Tandis que Mlle Armandine et son fiancé mettaient ainsi au courant de leur projet la femme du vigneron, et que cette annonce, par les bons soins d'Emma, allait courir Libourne et les environs, portée sur les ailes de la Renommée, Josette, accompagnée par Lucien, se dirigeait vers le Tertre de Fonsac.

— Quelle idée ! s'écria la jeune fille, de vouloir vous promener maintenant ? Voilà la nuit, et il va pleuvoir. Quelle mouche vous pique ?

— Aucune mouche, répondit le jeune homme. Je vous remercie, Josette, d'avoir bien voulu céder à mon caprice. J'ai envie de me promener, ce soir, voilà tout.

— Ce n'est pas très raisonnable. Vous risquez de prendre froid, surtout que vous êtes sorti sans votre vêtement. Si Mlle Noyelle s'en aperçoit, elle vous grondera.

— Bast ! J'ai passé l'âge d'être grondé !

Il se mit à rire très fort, d'une façon qui ne lui était pas habituelle.

C'était un soir triste d'octobre, où le soleil malade, émergeant du brouillard, frisait le bout des tiges prêtes à mourir. L'air dans sa dernière douceur avait des mélancolies de deuil. Une humidité visqueuse montait des eaux de la Dordogne.

— Non, ce n'est pas raisonnable ! s'inquiéta Josette en voyant son compagnon frissonner.

— Laissez donc ! Il s'agit bien de cela !

— Pourquoi aller vers ce bois de Garche ? Nous pouvions rester en ville.

— Il faut aller au Tertre, ce soir...

— Il faut ?

— Oui... oui...

— Pourquoi ?

— Parce que... vous verrez. J'ai une mission à remplir...

La jeune fille le regarda de côté, et trouva que ses yeux brillaient d'une fièvre étrange. Une faible

rougeur colorait ses joues pâles, et il allait d'un pas rapide, inhabituel, car sa claudication, d'ordinaire, ralentissait sa marche.

— Vous êtes étrange, Lucien.

Il eut encore son rire un peu strident.

— Vraiment non, dit-elle en s'arrêtant. Je n'irai pas plus loin. Ce n'est pas prudent. Voyez ces gros nuages noirs ! Et vous semblez extraordinairement agité.

— Vous comprendrez plus tard, Josette... Venez... venez...

Il lui saisit la main et l'entraîna avec une force dont elle ne l'aurait pas cru capable.

Elle le suivit, inquiète au fond d'elle-même. Ce soir, Lucien lui semblait en proie à une surexcitation anormale. Jamais encore elle ne l'avait vu ainsi. Cependant, subjuguée par l'espèce d'autorité qui se dégageait de lui, elle le suivit.

Ils avaient déjà laissé la ville derrière eux ; les dernières maisons s'espaçaient et ils apercevaient le Tertre de Fronsac, qui domine la ville, tout voilé par la brume et émergeant du crépuscule des eaux et du ciel.

Lucien s'arrêta, essoufflé, et inspecta le paysage. Il dut aviser quelque chose que Josette ne remarqua pas, car il reprit sa marche en répétant :

— Venez... venez...

Elle obéit, sans comprendre où les mènerait cette course. Le brouillard se faisait de plus en plus dense, débordait de la rivière et drapait les arbres d'une chape de mousseline grise qui s'effiloçait aux branches.

— Voilà... balbutia Lucien. Nous y sommes..

— Eh bien ? Vous êtes content, je pense ? Maintenant, rentrons vite...

Elle s'interrompit et jeta un cri. Un fantôme s'avançait vers elle. Une silhouette familière qui lui tendait les bras en murmurant son nom :

— Josette... Josette...

— Comprenez-vous ? fit Lucien, d'une voix saccadée. Je n'ai plus le droit, maintenant, de vous dire que je vous aime, Josette. Toute la lumière du mon-

de ne saurait remplacer pour moi celle de votre sourire. Et pourtant, j'ai dû prononcer des mots affreux, irréparables... Oubliez-moi...

La jeune fille n'entendit même pas cet ultime adieu. Les yeux tout grands ouverts, elle restait immobile, figée, contemplant cette incroyable apparition.

— Max ! balbutia-t-elle enfin.

— Ma chérie !

Elle se détourna, effarée.

— Lucien ! que signifie...

Mais le brouillard, seul, tissait autour d'eux son voile fragile. Comme une ombre, l'infirmes avait disparu, les laissant en tête-à-tête.

Josette, interdite, restait sans paroles. Ce fut Max, qui, doucement, avec des mots pleins de gratitude éperdue, lui raconta la visite qu'il avait reçue, et le sublime effacement de son ami d'enfance, préférant souffrir, lui, pour faire deux heureux :

— Qu'un jour, la Providence lui rende au centuple ce qu'il aura semé ! prononça Max gravement. Son âme est belle et haute, ma Josette chérie, et nous devons lui conserver une reconnaissance totale pour ce qu'il a fait là.

— Il est venu... lui... Oh ! Max !

— Vous le voyez, Josette... Plus rien ne s'oppose à notre union, maintenant. Vos parents eux-mêmes n'oseront plus refuser.

— Mais Mme Noyelle ?

— Mme Noyelle agissait pour son fils. Si celui-ci se désiste, que voulez-vous qu'elle fasse ?

Josette secoua la tête.

— Vous ne la connaissez pas encore. Je crains qu'elle ne mette mes parents à la porte. C'est une femme terrible, et elle va croire sûrement que c'est moi qui ai mis Lucien au courant de nos rencontres.

— Eh bien ! Nous les prendrons avec nous, et nous vivrons tous ensemble. Vous pensez bien, ma Josette, que je ne laisserai pas vos vieux parents dans le besoin ? Ce serait indigne !

— Cher Max ! Que je vous aime !

Lentement, très lentement, ils revinrent, enlacés,

en suivant les rives. Le brouillard, de plus en plus opaque, les favorisait en les dissimulant.

— Je vais demander que l'on ajourne mon départ aux colonies, dit Max, de façon à ce que nous ayons le temps de nous marier avant. Il nous faudra bien trois semaines, au moins, afin de publier les bans et faire le nécessaire.

— Dites un mois, Max.

— Un mois ! C'est bien long !

— Mais indispensable.

— Tant que cela ? Vous deviez épouser Lucien Noyelle à la fin d'octobre !

Josette baissa la tête.

— C'était différent. C'est Mme Noyelle qui devait payer la toilette de noces et tous les frais ; aujourd'hui, je ne veux rien accepter d'elle. Elle ne m'offrira d'ailleurs rien, et c'est compréhensible.

— Bien sûr...

Lorsqu'ils durent rejoindre les rues de la ville, ils se séparèrent. Josette regagna la propriété Noyelle, tandis que Max, le cœur en fête, se dirigeait vers son logis.

Il n'arrivait pas encore à réaliser dans toute son ampleur et toutes ses conséquences ce qui venait de se passer. Hier encore, il était étreint par une mélancolie pesante, et tout lui semblait si vide, si sombre, si désespéré ! Aujourd'hui, la vie lui apparaissait, nimbée des plus chatoyantes couleurs, et l'avenir s'aurolait d'enivrantes promesses. L'amour est égoïste. Il songea beaucoup plus à son bonheur et à Josette, redevenue sienne, qu'à Lucien...

Josette, elle-même, transportée subitement de la peine à la joie, sentait la tête lui tourner un peu. Un alleluia d'allégresse chantait dans sa poitrine, et les branches des platanes que le vent nocturne faisait courber lui semblaient faire des gestes de bénédiction. Une reconnaissance infinie lui monta du cœur aux lèvres pour l'infirme, et elle se promit de la lui témoigner de son mieux, en redoublant de gentillesse et d'attentions à son égard.

Cependant, parmi toute cette refloraison qu'il avait fait naître, Lucien, seul, connaissait la joie

amère de se sacrifier pour les autres. Il avait bu la coupe jusqu'à la lie. Sa mission, comme il l'avait dit à Josette, était terminée. Il restait seul.

Il suivit longtemps les bords de la Dordogne, en rêvant. Il n'espérait plus rien. Il pensa aux paroles qu'ils devaient échanger, tous les deux, et il frissonna. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il pleuvait à verse, et qu'il était trempé.

— Il faut que je rentre, pensa-t-il. Si non, on va s'inquiéter là-bas.

Il s'était considérablement éloigné. Il voulut hâter le pas. Mais lui qui marchait si vite, lorsqu'il menait Josette vers l'espérance, se traînait avec peine. Le sang lui battait aux tempes, lui brouillait la vue. Et la nuit s'avavançait de plus en plus rapidement.

Enfin, il aperçut des lumières qui le guidèrent. Sous la pluie qui giclait maintenant sur les pavés de la ville, il courba le dos et rentra chez lui.

Sa mère et sa tante l'attendaient, fort inquiètes.

— Enfin ! Te voilà ! Ce n'est pas malheureux ! Où étais-tu ? Josette est rentrée sans toi ; je l'ai aperçue à sa fenêtre.

— J'avais une course à faire...

— A cette heure-ci ? Emma t'a vu revenant du Tertre de Fronsac ! Tu es fou ! Et avec un temps pareil !

— Voyons, ma bonne Sophie, ce n'est pas le moment de faire de la morale, mais de le faire changer promptement : cet enfant est trempé jusqu'aux os.

— Tu as raison, Armandine. Je vais m'en occuper. Pendant ce temps, dis à Emma de lui préparer un grog brûlant.

Mme Noyelle entraîna son fils. Mais en le voyant, les yeux brillants de fièvre, et les mains moites, elle poussa les hauts cris, le fit coucher et appela le docteur.

Celui-ci était un vieux praticien, qui soignait la famille Noyelle depuis qu'il exerçait à Libourne, et avait mis Lucien au monde. Il fronça le sourcil en examinant le jeune homme.

— Mon petit, tu as fait des imprudences ! Tu vas me faire le plaisir de garder le lit.

— Suis-je malade, docteur ?

— Malade ! malade ! Pas encore, et j'espère bien qu'on évitera la bronchite qui te guette, mais enfin, il faut prendre des précautions... beaucoup de précautions...

Mme Noyelle, devant son fils, ne voulut pas laisser paraître son inquiétude. Mais quand le médecin sortit, elle le suivit.

— Docteur, interrogea-t-elle, angoissée, que pensez-vous ? Qu'a Lucien ?

— Un gros refroidissement, fit l'homme de l'art, en enfilant ses gants.

— Il a la fièvre ?

— Très forte.

— Et c'est... c'est inquiétant ?

Il fit la moue.

— Avec la constitution qu'il a, tout est inquiétant.

Mme Noyelle blémit.

— Ne vous affolez pas, continua le médecin. Nous allons y parer. Mais n'hésitez pas à me faire appeler cette nuit si vous observiez des étouffements.

Il sortit, tandis que Mlle Armandine accourait, son visage habituellement jovial tout bouleversé par l'inquiétude.

— Alors, ma bonne Sophie ?

— Le docteur semble inquiet, c'est clair... Ah ! Armandine, je crains une pleurésie...

— Ah ! mon Dieu !

— Il est déjà si délicat... si sujet aux pires complications.

— Il ne faut pas s'affoler.

Mme Noyelle ne répondit pas et se raidit davantage. C'était sa façon de répondre aux provocations du sort. Ah ! Lucien était en danger ! Tout son instinct de mère, en alerte, se préparait à faire front à l'éternelle ennemie. Elle saurait bien le lui disputer, lui arracher des griffes !

Elle rentra dans la chambre, s'approcha doucement du lit où Lucien, les yeux clos, souriait à un rêve intérieur.

— Comment te sens-tu, mon petit ?

Il ne répondit pas. Il voyait Josette, heureuse, rayonnante — grâce à lui — partir, radieuse, sur la route de la vie aux côtés du compagnon élu.

Mme Noyelle crut qu'il dormait. Alors, prenant son tricot, elle s'assit à son chevet — oubliant le dîner qui refroidissait dans la salle à manger — et commença sa veillée.

CHAPITRE XIII

Mme Noyelle avait vu juste. Ce fut une pleurésie qui se déclara. Le docteur, qui vint dans la matinée, en confirma le diagnostic.

Alors, on ne marcha plus que sur la pointe des pieds, dans la maison Noyelle. La mère, installée au chevet de son fils, ne voulait pas le quitter. Josette, bouleversée, crut qu'elle était la cause de l'état de son ami, et se tortura d'inutiles remords.

— Pourtant, se répétait-elle, je ne suis coupable en rien. Ce n'est pas moi qui lui ai appris mon secret, et j'étais prête à l'épouser !

Mme Noyelle ne savait encore rien de la détermination de son fils. Bien entendu, il n'était plus question de mariage. On avait arrêté les préparatifs. Le docteur avait interdit la noce jusqu'au printemps suivant, au moins.

— Et la toilette de la mariée qui était à moitié terminée ! se lamentait la bonne Armandine.

Josette pensa que de toutes façons, celle-ci n'eût point servi. Mais son mariage avec Max se trouvait également retardé ; elle n'aurait point voulu en entendre parler tant que Lucien pouvait avoir besoin de ses soins et de sa présence. Tous les jours, silencieusement, elle venait s'asseoir à son chevet, un ouvrage entre les doigts. Et dans la chambre aux volets à demi-tirés, pour éloigner les dernières mouches, les deux femmes cousaient sans parler, suivant le fil de leurs pensées.

Max avait appris par Josette la maladie de celui

qu'il considérait maintenant comme son ami, et restait plein d'anxiété devant la marche du mal. Celui-ci ne trouvait aucun obstacle dans la frêle constitution de l'infirmes. D'ailleurs, Lucien, tout en restant étrangement calme et serein, ne réagissait pas. Le docteur grommelait parfois pour lui-même :

— Parole d'honneur ! C'est incompréhensible ! Voilà un garçon qui, plus que nul autre, devrait avoir hâte d'être sur pied, et il semble accepter son destin avec une fatalité déconcertante.

Un jour même, il le dit brutalement à Mlle Armandine qui le questionnait :

— S'il ne lutte pas davantage, je ne réponds de rien. Contre une maladie, le meilleur allié du médecin, c'est le malade lui-même !

Le vidame venait aussi tous les jours. Sa fiancée l'attendait au bas de l'escalier. Ses premiers mots étaient invariablement les mêmes :

— Alors, ma chère amie ?

— Pas d'amélioration... soupirait la bonne demoiselle. Ah ! Arthur, nous sommes bien inquiets !

Cependant, le quatrième jour, il s'avisa qu'elle avait les yeux rouges.

— Ciel ! ma chère ! Se passerait-il des choses graves ?

— Hélas ! Le médecin a dit ce matin qu'il désespérait de le sauver... Ah ! nous sommes bien malheureux !

Le vidame ne répondit rien, mais son regard s'arrêta plus longuement sur Josette, qui descendait l'escalier, un plateau à la main, pâle et le regard absent.

Lucien avait sa mère près de lui. Elle en profita pour courir à l'église, afin de faire brûler un cierge pour la guérison de Lucien. Et elle se résolut d'aller, une fois de plus, se confier au vieux prêtre qui avait déjà reçu sa confession. Il lui semblait que c'était à cause d'elle que Lucien avait contracté son mal. La nuit, elle se réveillait en sursaut. Plusieurs fois, elle eut l'idée d'aller tout raconter à Mme Noyelle. Mais, au dernier moment, elle recula. A quoi bon ? Mieux valait attendre que Lucien fût rétabli. Et si,

par malheur, il ne se rétablissait pas, il était inutile de parler. Elle serait tout naturellement dégagée de ses liens, et personne ne trouverait mauvais qu'elle aimât ailleurs.

Le prêtre la réconforta, et lui assura qu'elle n'était en rien responsable du mal qui avait frappé l'infirme.

— Nous sommes tous dans la main de Dieu, ma petite enfant, dit-il. Laissons-le agir pour le plus grand bien de tous, et que sa volonté soit faite !

Ce fut précisément le lendemain qu'il fut appelé auprès de Lucien. Le jeune homme, lui-même, l'avait réclamé.

Lorsque la cérémonie de l'extrême-onction fut terminée, il appela Josette d'un signe auprès de son son lit.

— Ne pleurez pas, chuchota-t-il. Voyez-vous, Josette, il vaut mieux que tout soit ainsi. Je bénis Dieu qui m'a ouvert les yeux et me rappelle à lui. Est-ce que des êtres comme moi peuvent prétendre à une vie ordinaire ? J'ai été fou de le croire !

Josette, à genoux, sanglotait. Elle sentit, dans ses cheveux, errer les longs doigts de l'infirme.

— Ne pleurez pas... Jusqu'à maintenant, je n'avais réussi qu'à meurtrir votre cœur en croyant vous aimer. Oh ! c'est un mauvais amour que celui qui ne pense qu'à soi ! Je l'ai compris... Je vous prie de me pardonner...

— Lucien ! Oh ! Lucien ! C'est vous qui me demandez cela ?...

— Chut ! Chut ! Ecoutez-moi. Je vois se lever pour vous une aube lumineuse de bonheur et de paix. Promettez-moi seulement de garder de moi un souvenir sans amertume... Soyez bénie, vous qui avez posé votre main fraîche sur mon front...

Josette s'éloigna, défaillante d'émotion.

Dans la nuit, la bonne vint la chercher. Des crachements de sang et des étouffements terribles terrassaient le malheureux, qui la réclamait. Elle passa un peignoir en hâte et y courut.

Il la reconnut cependant. Il murmura :

— Josette, je vous remercie pour ce que vous

m'avez donné... votre âme pure et douce d'enfant, votre tendresse de sœur. Que d'autres vous le rendent !

Il retomba sur son oreiller. Un sourire resplendit sur ses lèvres, le transfigura. Il murmura encore, dans un souffle :

— Ne plus souffrir... L'éternité...

Et le voile de la mort s'étendit sur lui comme une bénédiction.

Ce fut Mlle Armandine, qui priait, à genoux près du lit, qui s'aperçut, la première, que tout était fini. Elle poussa un gémissement et éclata en sanglots, tandis que le vieux curé, qui était resté avec la famille éplorée, esquissait un signe de croix et fermait pieusement les yeux du jeune homme.

Mme Noyelle se redressa d'une pièce et se pencha au-dessus de son fils. Elle s'aperçut qu'il ne respirait plus. Alors, un cri, un cri de bête, tragique, inhumain, jaillit du fond de ses entrailles.

— Mon enfant ! Mon petit !

Ce fut tout. On l'emmena hors de la pièce, rigide, sans une larme, sans une plainte. Mme Bonnard et Josette retournèrent chez elles, afin de s'habiller pour passer le reste de la nuit auprès du corps.

Lucien Noyelle eut des obsèques somptueuses. Les Noyelle étaient trop connus dans la région pour que leurs relations ne forment pas un cortège imposant. Et ce fut sous une montagne de fleurs qu'il fut conduit au cimetière.

Josette pensa en route, que leur mariage avait été prévu juste huit jours plus tard. C'était une autre cérémonie, qui réunissait les amis et les parents.

Au nombre de ceux qui suivirent le convoi, la jeune fille aperçut Max, dissimulé parmi d'autres. Il avait tenu à accompagner jusqu'à la dernière seconde l'ami imprévu qui, un soir, était venu lui rendre l'espoir et le bonheur.

Le surlendemain des obsèques, Josette, qui remontait la rue Gambetta, le rencontra.

— Enfin ! soupira-t-il. Voici vingt-quatre heures que je cherche à vous joindre, ma chérie. J'ai besoin de vous parler...

— Pas ici... On nous remarquera.

— Alors, soyez ce soir, à cinq heures, si vous le pouvez, au Tertre de Fronsac, comme l'autre fois.

— J'y serai.

Ils se séparèrent rapidement. Leur colloque avait été si court que personne ne s'en était aperçu, ou du moins, personne de leur connaissance.

A l'heure dite, ils se rejoignirent à l'endroit convenu. Max était triste.

— Ma chérie, dit-il, j'ai reçu l'avis de m'embarquer, définitivement, cette fois, le deux novembre, pour le Maroc. Il nous sera difficile de nous marier avant cette date, n'est-ce pas ?

— Oh ! non ! s'écria Josette avec vivacité. Songez donc ! Si près de la mort de ce pauvre Lucien... Voyez : Mme Noyelle a tenu même à ce que je porte son deuil...

— Justement. Cependant, moi, de mon côté, je ne puis différer mon départ. Josette, quand je retournerai en France, dans un an, est-ce que vous serez toujours prête à m'épouser ?

— Dès maintenant et à jamais je suis vôtre, Max, répondit gravement la jeune fille en lui tendant les mains.

— Merci ! Votre foi m'aidera à supporter l'amertume de la séparation. Comptez sur la mienne, chérie. Dans un an, jour pour jour, je reviendrai vous chercher. Et là, alors, j'espère que rien ne nous séparera plus.

Il sortit de sa poche une petite boîte, l'ouvrit et prenant la main de Josette y glissa un modeste anneau d'or, orné d'un saphir.

— Ce bijou vous rappellera votre fiancé qui, au loin comme auprès, n'aura d'autre pensée que vous... Il est moins somptueux que celui des Noyelle, mais à mes yeux, il a autant de prix, car c'est celui que mon père offrit à ma mère, en un jour semblable à celui-ci.

— Je le garderai pieusement, fit-elle en levant vers le jeune homme ses yeux bleus tout humides de tendresse, et dès maintenant, il acquiert pour moi un prix inestimable.

— Pourrai-je vous écrire, Josette ?

— Certainement. Je mettrai mes parents au courant. Ils n'ont aucune prévention contre vous, Max, vous savez, mais ils craignaient que vous n'évinciez ce qu'ils considéraient pour moi comme un parti inespéré. Aujourd'hui...

Un geste termina sa phrase.

— Et vous me répondez ?

— En doutez-vous ?

— Merci !

Il l'attira près de lui.

— Josette, je suis si triste de partir seul ! Si vous saviez ! Depuis quelques jours, j'étais tellement sûr de vous emmener avec moi !

Elle eut un brave petit sourire.

— Allons, Max ! Un an est vite passé. Et si nous sommes fidèles au souvenir l'un de l'autre, notre épreuve sera courte.

Soudain, elle s'avisa de l'ombre qui s'épaississait autour d'eux. En octobre, la nuit vient vite.

— Il faut que je parte, Max...

— Vous ne redescendrez pas seule, certainement. Je vais vous raccompagner jusque chez vous...

— Oh ! non ! Vous me laisserez en arrivant à la ville.

— Comme vous le désirerez, chérie.

Le retour fut silencieux. Au seuil de cette séparation qui allait durer une année, ils ne trouvaient plus rien à se dire, tant leur peine les étouffait.

— On doit se séparer ici, Max...

Josette avait dit cette phrase d'une voix tremblante. Ils s'arrêtèrent. L'heure des adieux était venue.

— Bon voyage, Max... balbutia la jeune fille. Je penserai à vous...

— Écoutez-moi, Josette. Je vous jure que, dans un an, jour pour jour, je serai de retour près de vous. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Je vous crois...

Il pencha son visage vers celui de sa fiancée, et les deux jeunes gens échangèrent un silencieux baiser. Puis, sans un mot, sans se retourner, ils partirent chacun de leur côté.

CHAPITRE XIV

Josette se retrouva seule, dans la grande propriété trop silencieuse. Lucien n'était pas exubérant, mais sa présence, malgré tout, mettait un reflet de jeunesse, une apparence de jувénilité. Puis, la jeune fille, aussi loin qu'elle plongeât dans les souvenirs de son enfance, se rappelait l'infirme à ses côtés. Son absence lui causait un étonnement mélancolique.

La vie avait pourtant repris, comme à l'ordinaire, à la propriété Noyelle. Mme Noyelle, droite, silencieuse, drapée dans sa douleur qu'elle renfermait en elle-même avec cette volonté farouche de ceux qui n'extériorisent pas, avait recommencé ses va-et-vient, ayant l'œil partout, commandant à tous, de la même voix autoritaire et sèche qu'autrefois.

Arthur de Roquemart venait fréquemment dans cette maison en deuil. Il se glissait avec discrétion et rejoignait Mlle Armandine, soit dans le parc, s'il faisait beau, soit dans le petit salon, si la température ne permettait pas les flâneries au dehors. Alors, tout en entreprenant une partie de jacquet, le vieux couple faisait des projets, tout comme s'ils avaient encore eu vingt ans.

Leur mariage devait se célébrer à la fin du printemps suivant, dans la plus stricte intimité. Pour cette occasion, le vidame avait entrepris de faire exécuter plusieurs réparations urgentes chez lui. Il avait fait méticuleusement ses comptes : il arriverait à payer l'entrepreneur sans empiéter sur ses revenus futurs, en supprimant les sorties, les soupers régence et les médianoches.

— Tout y gagnera, avait-il conclu en reposant sa plume. Ma bourse, ma santé et la morale. Corbleu !

Arthur, vous êtes fiancé, ne l'oubliez pas, et une tenue séant avec votre nouvel état s'impose !

L'hiver passa, avec ses bourrasques, ses averses et sa boue dans les sentiers. Josette, en cousant au coin de l'âtre, contemplait un rêve intérieur et pensait à la dernière lettre de son fiancé.

« Le soleil luit avec une douceur incroyable, et les grands palmiers s'éventent avec la brise. Josette chérie, peut-être y a-t-il déjà, sur les châtaigniers de l'avenue, les prémices des premiers bourgeons. Lorsqu'ils deviendront roux, je serai de retour. Ah ! je commence à compter les jours. J'ai un petit calendrier, et depuis le nouvel an, je raye peu à peu chaque chiffre. Combien il en reste à passer avant ce bienheureux mois d'octobre, date à laquelle j'aurai un congé ! »

Selon le rythme invariable du temps, les bourgeons verdirent, s'épanouirent enfin. Le printemps revint, avec ses tiédeurs nouvelles et ses hirondelles. Josette les contemplait, songeuse.

— Quand elles partiront...

Les Bonnard avaient été mis au courant, et avaient accepté sans difficulté les fiançailles de leur fille. Puisque Lucien n'était plus, aucun obstacle ne se dressait maintenant entre Max et Josette.

Il y eut un branle-bas dans la maison Noyelle. Les noces de Mlle Armandine et du vidame allaient se célébrer.

Par un beau matin d'avril, tout fleuri de pâquerettes, les cloches de l'église Jeanne d'Arc se mirent à carillonner. Il y eut de nombreux curieux à guetter la venue du cortège. Oh ! il était cependant bien modeste ! Le vidame n'avait aucune famille : les Noyelle et les Bonnard, seuls, le composaient. Mlle Armandine, dans un tailleur gris de bon goût, paraissait presque jolie, tant il est vrai que le bonheur embellit. Quant au vidame, plus sec que jamais, perché sur ses jambes maigres comme celles d'un coq, il avait un air victorieux de mousquetaire en bonne fortune.

Josette, pour cette occasion, avait abandonné le noir qu'elle portait depuis la mort de Lucien, selon

le voeu de Mme Noyelle, et une fraîche toilette mauve mettait en valeur sa carnation de blonde.

Le soir même, Mlle Armandine, devenue Mme de Roquemart, partit avec son époux pour sa nouvelle demeure. Il fut entendu qu'ils reviendraient passer plusieurs mois, durant la belle saison, à la propriété Noyelle.

La maison parut encore plus triste et plus vide après ce nouveau départ. Le vigneron était absent tout le long du jour. Mme Noyelle, réduite à la seule société d'Emma, faisait souvent appeler Josette. Avec elle, elle pouvait parler du disparu.

Mais un jour, tandis que les deux femmes, assises sur un banc de pierre, cousaient en échangeant quelques mots, le facteur entra, et s'approchant de la jeune fille, s'écria :

— Té ! mamselle, voilà une lettre de votre amoureux !

En même temps, il lui tendit une enveloppe mauve, que Josette connaissait bien. Celle-ci devint toute rose. Mme Noyelle avait tressailli.

— C'est cet employé des postes ?

Elle baissa la tête :

— Oui, Madame...

— Je croyais que tu l'avais oublié ?

La jeune fille hésita. Si elle racontait le sacrifice ultime de Lucien, serait-elle crue ? Et la mère ne l'accuserait-elle pas d'avoir été indirectement la cause de la mort de son fils ? Elle préféra biaiser.

— J'étais prête à épouser notre pauvre Lucien, Madame. Mais, depuis...

— Oui, bien sûr... C'était ton droit.

Mme Noyelle n'ajouta rien. Mais elle se leva et s'éloigna sans jeter un regard sur Josette.

La lettre de Max renfermait toujours le même espoir, qui revenait comme un leit-motiv :

« ... Quand la flamme de l'automne incendiera encore les bois, et que les grands arbres laisseront pleuvoir leurs feuilles... quand la vendange sera en fûts, et que le vol des sauvagines traversera le ciel, alors, je reviendrai, chérie... »

Elle replia pensivement la feuille et soupira. Com-

me l'automne lui paraissait lointain, cette année !

Pendant plusieurs jours, Mme Noyelle évita de lui adresser la parole. Josette craignit que cette découverte ne l'ait profondément blessée.

Blessée, certes, elle l'avait été d'abord. Josette était le dernier lien qui la rattachait à Lucien. Et elle s'apercevait brusquement, avec un stupeur douloureuse, que ce lien se brisait, et même était brisé depuis plus longtemps encore qu'elle ne le croyait. Elle ne pouvait accuser Josette. A dix-huit ans, on ne peut se consacrer à un souvenir, surtout quand jamais l'amour n'a touché le cœur, et qu'on n'a éprouvé pour le disparu qu'une pitié enveloppée de tendresse fraternelle. Elle se rappelait Max, sa stature vigoureuse, son visage mâle et énergique.

— Evidemment !... soupira-t-elle. Entre lui et mon pauvre Lucien...

Quelques jours plus tard, elle fit appeler la jeune fille auprès d'elle.

Josette accourut, un peu anxieuse, mais la conscience en paix, prête à tout expliquer si c'était nécessaire. Mais elle savait qu'elle repousserait jusqu'au bout ce dernier aveu. Il était cruel, si c'était inutile, d'apprendre à la mère, que Lucien avait tu la vérité, avant de mourir, et qu'il avait eu la générosité déchirante de placer la main de sa fiancée, lui-même, dans celle de son rival.

Mme Noyelle était dans le petit salon où aimait se tenir Lucien, autrefois.

— Assieds-toi, dit-elle.

Un petit silence régna. Josette attendait.

— Je t'ai fait venir, dit enfin la femme du vigneron, avec effort, pour te parler de ton fiancé.

Josette réprima un mouvement.

— Ecoute-moi... Et laisse-moi finir. J'ai beaucoup pensé à tout cela, ces jours-ci. Je pense que tu seras heureuse de te marier avec ce garçon...

Josette ne savait pas mentir. Elle murmura :

— Oh ! oui...

— Quand doit-il revenir ? Car il est au Maroc, je crois ?

— Il pense avoir son premier congé dans six mois, c'est-à-dire en octobre.

— Que dirais-tu s'il revenait plus tôt ?

Un éclair d'espoir transfigura la jeune fille. Mme Noyelle, penchée sur sa couture, affecta de ne rien voir.

— C'est impossible, Madame, paraît-il.

— Si, c'est possible. Je me suis renseignée. Le vidame a un ami très influent au Ministère des Postes et Télégraphes. Dans trois semaines, ce jeune homme peut être ici...

— Oh !...

— C'est bon. Je vais faire le nécessaire. Vous pourrez vous marier dans un mois et demi.

Josette se leva, éblouie.

— C'est vrai... c'est bien vrai. Vous ne vous moquez pas de moi ?

Mme Noyelle haussa imperceptiblement les épaules.

— Ces petites filles sont sottes.

— Excusez-moi. Je suis si heureuse !

Elle se reprit :

— Je veux dire : si reconnaissante...

— Mais si, prononce le mot, va... C'est ton droit d'être heureuse, ma fille.

Un geste las ponctua la phrase.

— Comme je vous remercie, Madame, de votre bonté !

— Je ne suis pas bonne. Je fais cela en souvenir de mon Lucien qui t'aimait tant.

Elle la congédia en quelques mots.

— Maintenant, va-t'en. J'ai besoin d'être seule...

La jeune fille sortit, l'âme irradiée de bonheur, et courut annoncer cette nouvelle à sa mère, puis écrire à Max.

— Oh ! comme il va être surpris ! pensa-t-elle. Au fond, Mme Noyelle est meilleure que je ne le pensais.

Cependant, celle-ci après avoir mis un chapeau sur sa tête, alla au fond du jardin, ainsi qu'elle le faisait presque journellement et cueillit un bouquet, qu'elle entourait soigneusement d'un papier. Puis, elle se dirigea vers le cimetière.

— Tel est le sort commun, pensa-t-elle. La joie des uns est tissée par les larmes des autres ; l'ombre tourne sur la route, et le soleil qui brille à un endroit rend l'autre obscur. Rien n'est éternel, rien même n'est stable : ni la peine, ni l'allégresse, sauf une seule chose : le deuil d'une mère...

EPILOGUE

Mme Noyelle a tenu sa promesse. Par l'entremise de l'ami du vidame, Max a été rappelé en France beaucoup plus tôt qu'il ne l'espérait et a été nommé dans une petite ville du Midi.

Par un beau jour de juin, les cloches se sont remises à sonner. Mais, cette fois, c'est pour une vraie noce, avec une vraie mariée, fraîche et jolie sous son voile de tulle. Oh ! la cérémonie ne fut pas si somptueuse que l'on aurait cru autrefois, et les badauds en firent la remarque :

— Elle avait fait un beau rêve, la petite Bonnard... Mais le réveil est venu. Ce n'est pas ce mari-ci qui lui donnera tout l'argent que lui aurait apporté le fils Noyelle.

— Bien sûr... Mais, tout de même, regardez le beau couple qu'ils font ! Et, ma foi, à tout prendre, elle préfère sans doute cette solution : à son âge, le cœur parle plus haut que l'intérêt ! Ce pauvre Lucien Noyelle était vraiment un piètre cadeau à faire à une jeune fille...

— Il serait mort un an plus tard que c'était la petite Josette qui héritait, sans doute...

— Bast ! Ils seront heureux sans les gros sous du père Noyelle, allez donc !

Les jeunes époux n'avaient cure de toutes ces ré-

flexions. Ils étaient bien trop absorbés dans leur propre félicité.

Cependant, à la fin de la journée, Josette, après avoir échangé quelques mots avec son mari, s'approcha de Mme Noyelle, timidement.

— Madame... Nous voudrions aller jusqu'au cimetière. Je veux porter ces fleurs qu'on m'a offertes sur la tombe de Lucien...

Pour la première fois de sa vie, peut-être, Mme Noyelle se pencha et effleura le front de la jeune femme d'un baiser.

— Va... dit-elle. Il sera heureux.

Le lendemain, comme deux oiseaux ivres d'espace et de ciel, le jeune couple prenait son vol vers les rivages ensoleillés où il allait vivre. L'ombre sur la route avait changé de place ; désormais, il n'y avait plus devant eux que l'espace infini où la lumière resplendissait.

FIN

DERRIÈRE LES PAUPIÈRES CLOSES

Par RAOUL LE JEUNE

CHAPITRE PREMIER

Soudain, la porte du salon s'ouvrit ; une jeune fille grande, élancée, s'avança vivement vers Mme Villard-Dubreuil, enfoncée dans une bergère, face à la fenêtre grand'ouverte.

— Eh bien ! grand'mère, ça y est !

— Quoi donc ? interrogea l'aïeule, ôtant ses lunettes qui chevauchaient un nez fin, légèrement busqué.

— Il n'y a plus un seul œuf dans le poulailler, plus un gramme de beurre dans le buffet ; quant au lait, ce n'est plus qu'un souvenir...

— Naturellement, me voici encore une fois dévalisée. Mais, enfin, il me semble que tu...

— Oh ! bonne-maman, ne me grondez pas, c'est pour mes protégés, vous le savez bien.

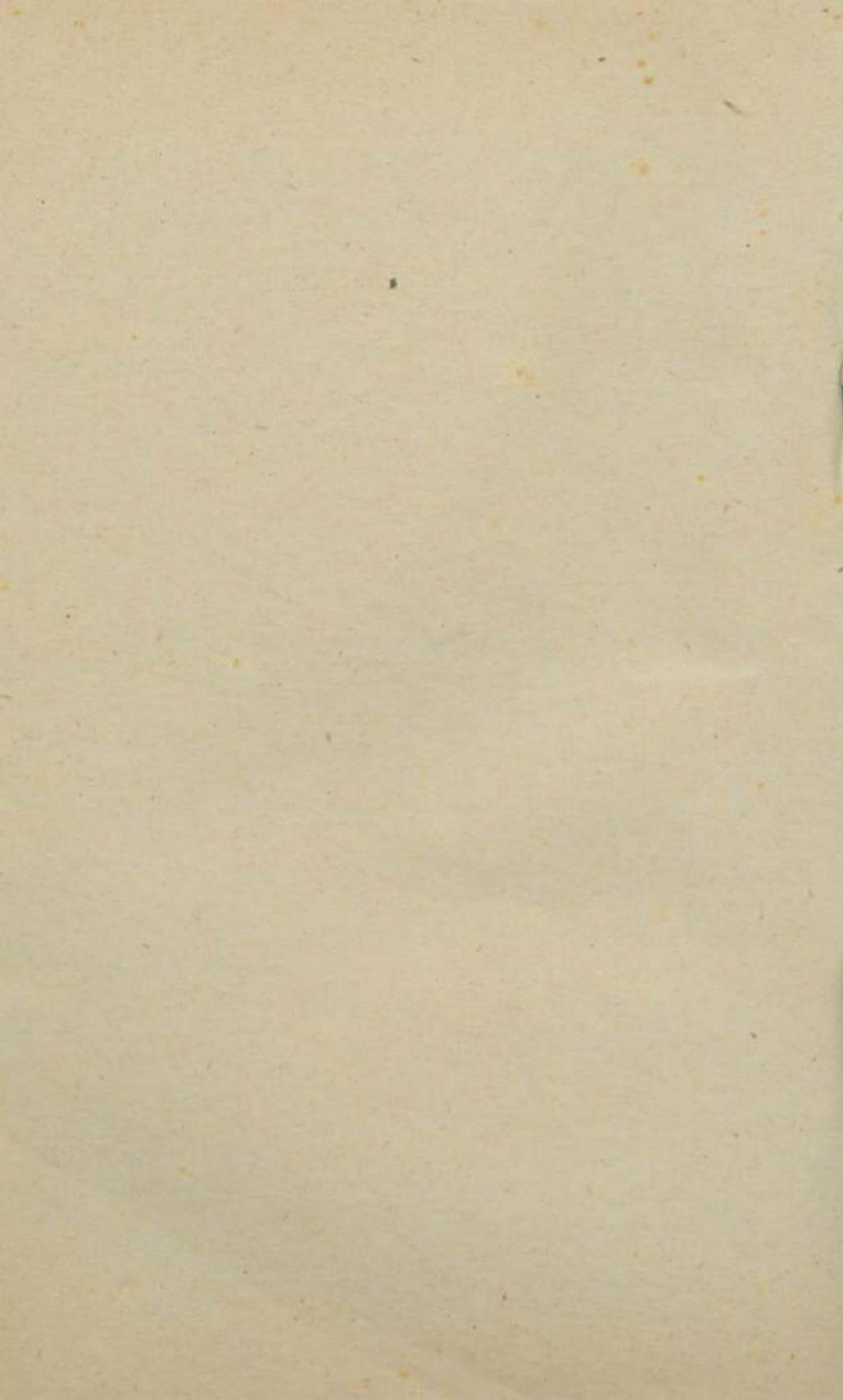
— Je m'en doute.

— Alors ?...

La jeune fille posa à terre le panier de provisions qu'elle tenait à la main, puis se pencha sur le fauteuil où l'aïeule lisait. Elle entourà cette dernière, lui faisant de ses deux bras un doux collier autour du cou.

(A suivre.)

Imp. J. Téqui, 3 *bis*, rue de la Sablière, Paris (France). — 90-12-33.



COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

602. N'aimer que vous ! par Philippe JARDYS.
603. Promesse d'aïeule, par Jean ROSMER.
604. Sa meilleure amie, par DOMINIQUE.
605. Le cœur de Jacqueline, par G. MONTIGNAC.
606. L'éternelle sacrifiée, par José REYSSA.
607. Dans la tour ténébreuse, par J. MORIN-SARRUS.
608. Le prince charmant, par Annie et Pierre HOT.
609. L'ombre sur la route, par Robert JEAN-BOULAN.

Prochains volumes à paraître :

610. Derrière les paupières closes, par R. LE JEUNE.
611. Le doux bonheur d'aimer, par Robert LATRIE.



En vente partout : **2 francs**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS